

**CHRONIQUES  
D'UN VOYAGEUR MECONTENT**

**TOME II**

Olivier Costa

[o.costa@sciencespobordeaux.fr](mailto:o.costa@sciencespobordeaux.fr)

Novembre 2015

*Voici le deuxième tome des Chroniques d'un voyageur mécontent.*

*Celles d'un universitaire français qui aime voyager et s'en plaindre, et s'accommode des aléas de la vie quotidienne en les narrant avec gourmandise et ironie.*

*Ces textes consoleront ceux qui, comme lui, se désolent des avions en retard, des trains en panne, des restaurants infects et des gens malpolis, mais qui savent aussi s'émouvoir des petits plaisirs de la vie.*

*Ces histoires ne sont pas parfaitement authentiques, mais ont toujours un fond de vérité.*

## SOMMAIRE

<b>TRANSPORTS AERIENS .....</b>	<b>5</b>
Polyglossie et balance commerciale .....	5
L'arrogance française et la bonhomie bruxelloise.....	6
Les méfaits de l'efficacité batave .....	10
Le contorsionniste et l'impotent .....	12
Le butor et le steward .....	13
Voyager à côté d'un ingénieur sportif .....	16
Le futur marié et le signaleur .....	20
<b>AVENTURES AEROPORTUAIRES .....</b>	<b>24</b>
Je fréquente une V.I.P.....	24
Peut-on déridier un hipster ? .....	27
Les enfants, les jeunes et les adultes selon Hop ! .....	30
Le Diamond Lounge .....	31
Voyager avec un lion .....	32
Des inconvénients d'une valise vide .....	34
La bière et l'iPad.....	37
J'arrive en avance .....	39
L'accouder .....	41
L'insécurité identitaire chez Air France .....	41
Les pilotes et les réseaux sociaux .....	45

<b>AU SOL .....</b>	<b>49</b>
L'ergonomie des wagons .....	49
Le lit du dernier Bey de Tunis .....	50
Le Festival de la Castagne .....	52
Réformons gaiement les chemins de fer belges.....	54
Les pavés et les touristes chinois .....	55
« Where the hell can I buy a Coke ? » .....	58
Des bienfaits de l'apprentissage du latin .....	60
La SNCB et le progrès technologique .....	61
La bêtise n'est pas un handicap physique.....	65
Je suis optimiste.....	67
<b>AU TRAVAIL .....</b>	<b>70</b>
Les joies du marketing téléphonique .....	70
Les grosses têtes du CNRS.....	71
Hoodie ou costume ? .....	71
Courtoisie universitaire.....	72
Barnaby et les migrants syriens .....	72
<b>EN VOITURE ! .....</b>	<b>74</b>
<i>Midlife crisis ?</i> .....	74
Le cercle des esthètes .....	77
Les méfaits des tutoriels .....	80
Se débarrasser d'une merguez .....	82
Essence ou diesel ? .....	85
J'ai rendez-vous chez Jaguar .....	86
Poésie mécanique .....	90
Un abri anti-alcoolémie .....	91

## TRANSPORTS AERIENS

### Polyglossie et balance commerciale

Dans l'avion Amsterdam-Bordeaux, je suis assis à côté d'un businessman. Il a la tête de Philippe Khorsand, en moins sympa : la cinquantaine, le cheveu noir et luisant sur les côtés, absent sur le dessus, de grosses lunettes d'écaille, une veste en tweed couleur ratatouille, un pantalon à pinces moutarde, une chemise beige, une affreuse cravate à motifs, une grosse montre dorée, des mocassins acajou.

Le type péroré dans son téléphone. Il appelle visiblement sa secrétaire pour organiser ses déplacements des prochains mois : Dubaï, Toronto, Bangkok, Moscou. Son ton est coupant comme un rasoir et il lui fait lourdement sentir qu'elle est incapable de gérer correctement ses vols, ses hôtels et ses visas, et que c'est un comble qu'il doive s'en occuper lui-même.

Mon voisin parle si fort que les gens se retournent dans toute la cabine pour voir qui est cet impoli. Il semble interpréter ces regards agacés tout autrement, car il repart de plus belle dans des considérations expertes sur l'aéroport de Détroit « dont vous devriez savoir, Simonne, qu'il est beaucoup plus compact que celui de Chicago. On n'y perd pas son temps à courir en tous sens... ». Je n'ai pas réussi à comprendre de quoi l'infatigable globe-trotter s'occupait au juste, mais, à constater la fierté avec laquelle il aboyait ses ordres à l'infortunée Simonne, il doit contribuer grandement au rétablissement de la balance commerciale française.

L'embarquement fini, l'hôtesse vient vers nous. Nous sommes installés près d'une issue de secours, et elle doit nous donner les consignes réglementaires. Mais le type est toujours au téléphone. Ça fait vingt bonnes minutes. Il semble se soucier de la présence de la fille comme d'une guigne.

Au bout d'un moment, l'hôtesse batave, immense blonde dotée d'une dentition impressionnante, d'un regard polaire et de mains d'étrangleuse, lui signifie fermement

que l'embarquement est terminé et qu'il va falloir mettre un terme à sa conversation. Le type parle encore 30 secondes et prend congé de sa secrétaire, qui doit en éprouver un immense soulagement. Il range son téléphone d'un air mauvais, sans adresser un regard à l'hôtesse.

Elle se penche néanmoins vers nous pour nous indiquer, en anglais, que nous sommes assis près d'une issue de secours et que, en cas d'incident, et sur instruction explicite de l'équipage, nous devons ouvrir la porte. Elle nous demande si nous avons compris. J'opine, et mon voisin maugrée un truc que l'hôtesse prend pour une approbation.

Elle part. Le type se penche vers moi, et me dit avec sa voix de fumeur de havane et un rire gras :

- Pfff, j'ai rien compris de ce qu'elle a dit...
- Vous ne parlez pas anglais ?

Il me répond sur un ton agacé :

- Non. C'est obligatoire ?

Non, non, ce n'est pas obligatoire. Mais pour le rééquilibrage de la balance commerciale française, faudra pas compter sur lui.

## **L'arrogance française et la bonhomie bruxelloise**

Ce dimanche soir, je vais à Bruxelles avec EasyJet. Ce n'est pas de gaité de cœur, compte tenu des conditions dans lesquelles ces vols sont organisés, mais je n'ai pas le choix.

A l'embarquement à Bordeaux, c'est le cirque habituel, dans le déprimant terminal low-cost 'Billi' : files d'attentes auxquelles personne ne comprend rien, personnel antipathique au possible, impitoyable test de la taille des bagages à main dans des gabarits en acier qui évoquent des instruments de torture de la Sainte Inquisition, absence de tout endroit où s'asseoir, et énervement généralisé.

Arrivé dans l'avion, ma rangée est bloquée par une dame d'âge mur, qui se tient là pour deviser gaiment avec une autre passagère, assise à la rangée d'après. J'attends un peu, mais comme elle ne se soucie aucunement de la présence des autres voyageurs, je lui indique poliment que je suis assis à cet endroit.

Elle se retourne et me dévisage avec vigueur. Elle se justifie sans mauvaise humeur, mais avec une véhémence un peu excessive :

- Ah, mais c'est que je suis dans la rangée suivante, et j'attendais que madame ait fini de s'installer, si vous permettez !
- Oui, oui, il n'y a pas de souci... Faites.

C'est une dame à la soixantaine bien entamée. Pimpante. Le cheveu argenté. D'allure bourgeoise, mais avec cette bonhomie propre aux Bruxellois. Elle parle fort.

Sans se presser, elle s'installe à sa place. Une fois assise, elle entreprend de raconter sa vie à sa voisine, qu'elle vient apparemment de rencontrer. Son mari possédait une 'importante entreprise' à Bruxelles, qu'il a vendue récemment. Ils ont acheté 'une superbe maison près de Sainte-Foy-la-Grande'. Ils retournent en Belgique voir leurs enfants ; lui rentre en voiture, mais elle prend l'avion, parce qu'elle ne supporte pas le trajet par la route. Les trente passagers alentours peuvent suivre chaque détail de la conversation.

Durant l'embarquement, elle se relève à trois reprises pour divers motifs. Notamment pour laisser passer une jeune-fille qui occupe la place du milieu sur son rang. Celle-ci a droit, sans préalable, à un interrogatoire en règle sur ce qu'elle fait dans la vie, ce qu'elle est venue faire à Bordeaux, et son statut matrimonial. Par trois fois, la dame oblige le steward à venir lui demander aimablement de bien vouloir libérer le couloir, où s'est formé un bouchon de voyageurs agacés.

Je suis installé sur le siège du milieu d'un rang de trois, côté droit. À côté de moi, près du hublot, il y a un jeune homme sympathique, mais très agité. Il se lève à trois reprises lui aussi pour vérifier la présence de divers objets dans son sac (écharpe, téléphone, passeport), en m'enjambant à chaque fois gaillardement, au risque de me flanquer son pied, ou pire, dans la figure.

Voyant que l'embarquement est a priori terminé et qu'il reste une place libre à ma gauche, j'entreprends de l'occuper, avant que le coude du jeune-homme n'atterrisse sur mon nez, quand il décidera d'enlever son pull ou de mettre son casque audio. Afin qu'il n'interprète pas mal ma prise de distance, je lui explique qu'on sera mieux installés avec un siège libre entre nous, et il en convient.

Au moment où je me glisse sur le siège d'à côté, la dame de tout à l'heure, qui est assise juste derrière, m'apostrophe vigoureusement :

- Vous ne pouvez pas vous installer là, je compte m'y mettre après le décollage !

Je suis assez surpris de me faire interpeler sur ce ton. Et je ne comprends pas bien l'intérêt de la manœuvre. La dame est assise au bout d'une rangée de trois, à côté de l'étudiante, qui est aussi sympathique que menue. Si elle avance d'une rangée, elle sera à nouveau assise au bout d'une rangée de trois, mais à côté de moi cette fois-ci, qui suis moins sympathique et moins menu. Je ne vois pas ce qu'elle y gagne.

Je me retourne et lui réponds, sur un ton courtois et un peu las, vaguement ironique :

- Si vous en avez décidé ainsi...

Là, se produit une chose à laquelle je ne m'attendais pas. J'imaginai trois scénarios possibles :

1. Qu'elle me dise que, finalement, je peux m'installer là, si ça me chante, en endossant le rôle de la personne conciliante ;

2. Qu'elle fasse ostensiblement la moue, de manière à ce que je culpabilise, et la prie de bien vouloir prendre cette place ;

3. Qu'elle m'explique pourquoi elle tient à avancer d'une rangée, sur le mode : « le 7 me porte malheur, alors je veux aller rangée 6 », ou « j'ai peur en avion et je veux être à côté d'un homme » (j'essaie de faire preuve d'imagination...), ou « ma voisine a le mal des transports, et me dit qu'elle va probablement être malade », ou encore « à l'arrivée je suis très pressée, alors je veux gagner quelques secondes pour sortir ».

En lieu de ça, elle me fusille du regard avec un air de défi, et me lance à tue-tête, avec un grand sourire ironique :

- Français, va !!!

J'ai des sentiments mêlés.

Tout d'abord, contrairement à ce qu'on pourrait penser, je n'aime pas endosser le rôle du méchant. Je reste profondément marqué par une citation du grand écrivain Paulo Coelho, lue sur Facebook ou dans Paris Match, qui disait : « Ne sois pas méchant, parce que ce n'est pas gentil que d'être méchant ». Ca prête à réfléchir, non ? Ca m'a rappelé les propos tout aussi pénétrants de l'actrice Emmanuelle Béart qui, lors d'un entretien télévisé consacré à ses engagements humanitaires, avait déclaré : « Il faut être gentil, parce que c'est méchant de ne pas être gentil ». C'était dit différemment, mais c'était tout aussi juste. Carla Bruni a évoqué avec force une idée similaire dans une de ses chansons, mais je ne peux pas la citer, parce que je n'ai pas bien compris ce qu'elle disait. Il faut dire qu'elle ne chante pas très fort et qu'elle articule mal.

Ensuite, je dois préciser que j'adore la Belgique et ses habitants. Je reconnais plus souvent qu'à mon tour les défauts des Français, notamment de ceux qui fréquentent la sphère bruxelloise. Ils s'y illustrent par leur balourdise, leur méconnaissance des sociétés, cultures et systèmes politiques et sociaux autres que les leurs, leur arrogance et leur mépris, leurs blagues vaseuses et désobligeantes, leurs considérations navrantes sur l'accent des autres francophones. C'est le syndrome OSS117 dans toute sa splendeur.

Quand je dis que j'adore les Belges, je suis sincère. J'apprécie tout particulièrement le caractère décontracté et aimable des Bruxellois, qui prennent tout à la blague et se font fort de vous mettre à l'aise par une familiarité subtilement dosée. Je comprends bien l'ironie mordante, et probablement quelque peu attendrie, qu'il y a pour un Belge à traiter un Français-râleur de 'Français'.

Mais, en l'espèce, l'apostrophe était déplacée, car je n'avais pas fait mon Français. Quand je le fais – ce qui m'arrive assez régulièrement – je le fais en France, au détriment de Français, et pas à l'étranger ou envers des étrangers. Pour couronner le tout, la dame n'avait pas été spécialement sympathique avec qui que ce soit, sa requête semblait vraiment fantaisiste, et son ton était plus péremptoire qu'amusé.

Je n'avais donc aucune raison de m'esbaudir de sa remarque. Comme je n'avais pas non plus envie de faire mon Français, surtout après m'être fait traiter de la sorte, et comme



je ne trouvais rien d'adéquat à répondre, je me suis retourné et abstenu de tout commentaire.

Deux minutes plus tard, je suis allé voir la cheffe de cabine qui se tenait un peu plus loin. C'était une femme d'une trentaine d'année, grande, énergique et française.

- Excusez-moi, est-ce que l'embarquement est terminé ?
- Oui
- Est-il possible de changer de place ?
- Oui, bien entendu. Vous êtes où ?
- Je suis à la 6E
- Eh bien, vous n'avez qu'à vous mettre en 6D...
- Ah, mais ça ne va pas être possible...
- Et pourquoi donc ???
- La dame du 7D ne sera pas d'accord
- Et comment ça ?!
- Ecoutez, je ne sais pas pourquoi, mais c'est elle qui décide... Elle tient à se mettre en 6D après le décollage, et je n'ai pas envie de pinailler avec elle pour si peu. Alors moi j'aimerais aller devant, en 5D, et on n'en parle plus...
- Ca ne pose pas de problème, mais pourquoi c'est elle qui décide ? Dans l'avion, c'est le pilote qui décide, puis moi. Pas elle.
- Ca, il va falloir le lui expliquer... En fait, non. Ne perdez pas votre temps. Elle n'a plus toute sa tête, ou elle n'a pas pris ses médicaments ce matin. Dans tous les cas, elle est assez contrariante et bien décidée à s'asseoir là. Je pense que c'est mieux de laisser tomber. Je vais me mettre en 5D, elle en 6D, et tout le monde sera content...
- C'est elle qui vous a traité de « Français » ? J'ai entendu ça...
- Oui... (piteux)
- Ah, d'accord (compatissante). Mettez-vous en 5D.

Je retourne à ma place, prends mes affaires, fais un large sourire à mon voisin, et vais m'installer en 5D.

Cinq minutes après le décollage, je vois la cheffe de cabine qui s'avance vivement dans l'allée. La dame vient de se lever pour changer de place.

- Excusez-moi Madame, mais vous ne pouvez pas vous déplacer...
- Ah, mais pourquoi ?
- Parce que nous sommes encore en phase de décollage, et que la consigne 'attachez vos ceintures' est toujours allumée. Veuillez-vous rasseoir à votre place.
- Eh bien, maintenant que je suis levée, je peux me rasseoir devant...

- Non, restez à votre place. Vous n'avez pas le droit de circuler dans la cabine.
- Ah mais ça c'est incroyable, qu'est-ce que ça peut bien faire ! Je suis déjà debout, et je peux me mettre devant, ça ne change rien...
- Madame (ton cassant), asseyez-vous maintenant.

Penaude, elle se rassied en prenant à témoin sa jeune voisine. Je ne vois pas la scène, mais le mutisme de celle-ci suggère qu'elle en a déjà soupé des lubies de la dame.

Cinq minutes plus tard, la consigne lumineuse s'éteint. La cheffe de cabine s'avance à nouveau énergiquement dans l'allée et s'arrête à ma hauteur, pour s'adresser une fois encore à la dame deux rangs derrière moi :

- Excusez-moi, mais vous ne pouvez pas vous asseoir sur cette rangée...
- Ah, mais, pourquoi donc ? La consigne lumineuse est éteinte, alors j'ai bien le droit de me lever maintenant !
- De vous lever, oui, mais vous ne pouvez pas vous asseoir n'importe où. Nous devons veiller au centrage du poids dans l'appareil, alors je vais vous demander de bien vouloir rester à votre place ou d'aller plus à l'arrière.

La dame ne dit plus rien. Son ego en a pris un coup. La cheffe de cabine retourne à l'avant de l'avion et me décoche un clin d'œil. Je lui réponds d'un sourire, mais j'ai honte quand mes compatriotes cultivent à ce point le stéréotype du Français irascible et arrogant. Tout particulièrement quand ils s'en prennent sans raison à de braves citoyens belges.

### **Les méfaits de l'efficacité batave**

Ce matin, je suis parti à Amsterdam pour participer à une conférence.

Je prends le vol KLM de 6 h 05. D'emblée, je suis confronté à l'insupportable efficacité batave : à Bordeaux, embarquement sans fioritures. Décollage à l'heure. Dans l'avion, robuste sandwich à l'omelette et café américain. Atterrissage en avance sur l'horaire prévu. Ouverture des portes instantanée. Il est difficile de croire qu'il s'agit du même groupe qu'Air France, où toutes les procédures prennent un temps infini et relèvent d'une logique totalement absconse.

A l'aéroport de Schipol, l'insupportable efficacité continue. Le débarquement se fait par bus, mais il est très rapide. Deux minutes après avoir quitté l'appareil je me retrouve dans l'aéroport, à 50 mètres du hall d'arrivée. A Paris, non seulement on attend le bus un quart d'heure, mais celui-ci louvoie dangereusement pendant un autre quart d'heure entre les avions, les petits trains qui transportent les bagages et les camions remplis de kérosène, et finit par arriver à une porte qui se trouve à vingt minutes de la sortie.

A Schiphol, je marche une minute à peine et j'arrive à la gare, sans même descendre un escalator ou prendre une coursive. J'achète mon billet de train pour Amsterdam sur une machine automatique simplissime. Il y a un escalator juste à côté, qui m'amène sur le quai. Un train est déjà là. Il se met en route dès que je m'installe. Il faut dire qu'il y en a un toutes les 5 minutes au moins. Le trajet pour la gare d'Amsterdam Zuid dure 7 minutes.

La conférence commence à 13h. Il est 8 h 00, je suis à proximité de l'université, et je ne sais pas quoi faire. Maudite efficacité batave.

Pour tuer un peu le temps avant d'aller quémander un espace de travail aux organisateurs, ce que je ne peux décentement pas faire avant 9 h 00, je décide de prendre un café. Je musarde dans la gare et, sans faire attention, j'entre dans un Starbucks. Là, la simplicité néerlandaise prend soudainement fin.

Je veux un espresso et un *cinnamon swirl*, sorte de pain aux raisins où l'on remplace les raisins par de la cannelle. Une serveuse hyper-énergique et pas très souriante me bombarde de questions : l'espresso, simple ou double ? Avec un verre d'eau ? Le *cinnamon swirl*, chaud ou froid ? Je veux quelque chose d'autre ? C'est à emporter ou sur place ? Au fait, avec ou sans verre d'eau ? Je paie comment, en cash ou par carte ? Je veux un reçu ou pas ? Quel est mon prénom ? Ça s'écrit comment ?

Je paie, prends mon *cinnamon swirl*, qui n'a pas l'air fameux vu de plus près, et j'attends bêtement. D'expérience, je sais que le fonctionnement d'un Starbucks dépasse mes capacités cognitives, et qu'il faudrait que j'évite d'y aller. Les procédures sont trop compliquées pour moi. J'observe néanmoins ce que font les autres clients, et je décide de rejoindre le petit groupe des gens qui attendent au bout du comptoir.

Trois filles très remuantes préparent des choses incroyablement compliquées qu'elles versent dans des gobelets géants. Il y a probablement du café dans cette affaire, mais avant tout de la mousse de lait, de la crème, du sirop de vanille, de la chantilly, des noix de pécan grillées, du lait, beaucoup de lait – il faut dire qu'on est au Pays-Bas, et que le lait c'est bon pour faire pousser les dents, qui se portent longues dans la région. Ça chauffe, ça émulsionne, ça ébouillante, ça touille, ça moude, ça saupoudre. Ça fait toutes sortes de bruits, sauf celui d'une machine à espresso.

Au bout de dix bonnes minutes, arrive un tout petit espresso dans une tasse en porcelaine, perdue au milieu des gobelets maxi-size et des contenants isothermes : « Olivia ? » C'est pour moi. Le café est à moitié froid et pas bon. Le *cinnamon swirl* est sec et trop sucré, et il n'y a pas assez de café pour le faire passer. Je commence à comprendre le principe du gobelet géant. Il reste qu'avec ça, j'ai perdu vingt bonnes minutes, alors je suis content.

Pas pour longtemps.

Je me suis en effet installé à une table juste à côté de l'endroit où les clients ajoutent toutes sortes d'ingrédients immondes à leur préparation repoussante. Un jeune homme saupoudre abondamment un grand gobelet couvert de chantilly de je ne sais quoi,

chocolat en poudre, café soluble ou paprika. Ensuite, pour refermer le couvercle de sa préparation, il tape un grand coup dessus, avec le plat de la main. Ce qui a pour effet de propulser une myriade de gouttelettes de chantilly dans ma direction. Elles forment un beau ciel étoilé sur ma veste de costume bleu-marine.

Je calcule que j'aurai tout juste le temps de passer au pressing avant l'ouverture de la conférence.

## Le contorsionniste et l'impotent

Il est tôt le matin. A l'aéroport de Bordeaux, je suis installé dans le petit avion qui fait la liaison vers Bruxelles, via Nantes. Un cadre dynamique, air d'Emmanuel Macron, s'installe à la place devant moi. A regret, je découvre qu'il appartient à l'une des pires catégories de nuisibles du transport aérien : les contorsionnistes.

Je m'explique.

Un passager normal reste debout dans l'allée le temps de retirer son pardessus, sa veste et son écharpe, de prendre son téléphone, de sortir ses clés et sa monnaie de sa poche de pantalon, de ranger sa carte d'embarquement, d'extraire son matériel de travail de sa sacoche, et de ranger tout son attirail dans le coffre à bagages. Le contorsionniste, lui, s'assied immédiatement, tout habillé. Puis, il se tortille pendant dix minutes pour se préparer au vol. On pourrait penser qu'il le fait pour ne pas encombrer l'allée, mais en l'occurrence, c'est par pur vice, puisque ce contorsionniste est arrivé en retard, à un moment où plus personne ne circulait dans l'avion. Afin de pouvoir retirer ses habits sans se lever, il commence par incliner son siège à fond. Compte-tenu de la taille de l'avion, le dossier de son siège vient s'appliquer sur mon nez. Puis, pour se défaire et se mettre à l'aise, il prend vigoureusement appui, d'un côté avec ses pieds sur le sol et de l'autre avec ses épaules sur le haut de son siège. La posture, qui évoque celle du hamster au réveil (mais sans plier les oreilles), a pour effet d'incliner encore un peu plus le dossier dans ma direction.

Cette intrusion dans mon espace vital est certes désagréable, mais pas vraiment problématique. Les difficultés sérieuses commencent quand je veux utiliser mon ordinateur. Si le haut de l'écran vient à accrocher un relief sur le dossier du siège au moment où l'énergumène cherche ses écouteurs ou son mouchoir tout au fond de sa poche, et se tend comme un pensionnaire de Sainte Anne auquel on administre sa dose hebdomadaire d'électrochocs, j'aurai démontré qu'un iBook se plie aussi bien qu'un iPhone 6. Pour éviter pareille éventualité, je conserve mon ordinateur à moitié fermé, en tapant à l'aveuglette, et je le retire vivement à chaque fois que le contorsionniste se livre à son dérèglement coupable. Bien entendu, pour éviter de tester la résistance de mon intimité ou de mon ordinateur à un liquide bouillant, je décline poliment la proposition

de l'hôtesse qui veut me servir une boisson chaude, pour le cas où le maniaque déciderait d'enlever son blazer au moment précis où je pose mon gobelet sur la tablette.

Comme j'ai la poisse, j'ai derrière moi une autre sorte de nuisible aéronautique : l'impotent. Je ne veux pas stigmatiser les passagers âgés, obèses ou infirmes, qui éprouvent des difficultés réelles à s'installer dans un avion, surtout aussi exigü que celui de la ligne Bordeaux-Nantes-Bruxelles. L'impotent dont je parle est parfaitement bien-portant et alerte, mais juste incapable de se soucier du confort de ses voisins. A la différence du contorsionniste, qui refuse obstinément de se tenir debout, l'impotent ressent le besoin de le faire à tout propos. Il se lève et se relève pour ranger ses effets, rajuster sa tenue ou faire des étirements. Il n'a cure des gens qui essaient de rejoindre leur siège et ne se meut qu'en s'accrochant vigoureusement au dossier des autres passagers, comme s'il s'agissait de la poignée de potence d'un lit médicalisé. Une fois debout, il continue de s'y appuyer pesamment pour garder l'équilibre ou accéder aux tréfonds du coffre à bagages. Puis il se rassied, en s'agrippant là encore au fauteuil de devant, qui ploie sous la contrainte dans un couinement sinistre. Si le passager qui l'occupe a les cheveux longs, il n'est pas exclu qu'il s'y agrippe un peu. Une fois installé, l'impotent reprend régulièrement appui sur le dossier qui lui fait face pour recalcr son séant, ce qui a pour effet de propulser son infortuné voisin d'avant en arrière, à la manière d'un simulateur de rodéo de la Foire du Trône.

Ce matin, je suis assis devant un impotent particulièrement vigoureux, qui met la mécanique de mon dossier à rude épreuve. Je me dis que j'ai bien fait de ne pas prendre de café, car même si le contorsionniste n'avait pas réussi à le faire tomber de ma tablette, l'impotent m'aurait sûrement envoyé une ruade au moment précis où j'aurais entrepris de le boire. Heureusement, le contorsionniste et l'impotent ne sont pas synchrones ce matin. Cela m'évite d'être pris en sandwich entre mon siège et celui de devant.

Le personnel de cabine devrait néanmoins songer à installer ce type de passagers en binôme, contorsionniste devant, impotent derrière, afin qu'ils se nuisent mutuellement et laissent les autres finir leur nuit en profitant du paisible ronronnement de l'avion.

## **Le butor et le steward**

Aujourd'hui je vais en Tunisie. Le vol Paris-Tunis est complet et presque exclusivement masculin ; il doit y avoir 290 hommes sur les 300 passagers. J'ai l'impression d'être dans un charter pour un match de foot, le salon de l'auto ou une convention du jeune cadre dynamique.

Je suis assis à l'avant de la cabine, côté couloir. A côté de moi, il y a deux gars quelconques, qui ont tous deux jugé indispensable de m'enjamber pour rejoindre leur

place, plutôt que de me laisser me lever pour leur céder le passage. Ca m'a valu de me retrouver par deux fois avec un postérieur en face du nez, ce qui n'est pas ma position favorite.

Mon voisin direct est un type très nerveux, qui agite tout ce qu'il peut : il tambourine de tous ses doigts, bouge ses épaules et son cou à la façon de Nicolas Sarkozy, tape du pied comme un batteur, et renifle de manière métronomique. Il décide d'emblée que l'accoudoir qui nous sépare est à lui, et m'encourage implicitement à gagner de l'espace sur l'allée centrale.

Derrière moi, un voyageur que je n'ai pas aperçu s'agrippe incessamment à mon fauteuil, et m'enfoncé ses genoux dans le dos. J'hésite à incliner brutalement mon siège pour lui meurtrir sadiquement les rotules, mais j'ai peur de commettre une erreur judiciaire s'il s'agit d'un arthritique, d'un enfant ou d'une dame âgée.

Le gars devant moi n'a pour sa part aucune hésitation. Il arrive, s'assoit et incline immédiatement son fauteuil à fond, m'interdisant de lire un journal ou d'utiliser mon ordinateur. C'est une sorte de Bernard Tapie 2.0. : la trentaine, brushing des années 1980, costume de bonne coupe avec son gilet assorti, énorme nœud de cravate, montre voyante, gourmette d'une demi-livre, belle chevalière avec ses initiales et téléphone grand comme une ardoise d'écolier. Il péroré dans celui-ci pendant toute la durée de l'embarquement. Les passagers profitent de ses considérations fascinantes sur la meilleure façon de répondre à l'appel d'offre de la société Funtakaya, qui cherche à s'équiper d'extracteurs cycloniques, de pompes refoulantes électrostatiques, de roulements à billes auto-lubrifiés et d'autres choses encore.

Sitôt sa conversation téléphonique terminée, il interpelle l'hôtesse pour lui demander un truc que je n'entends pas. Elle prend un air un peu contrit, s'excuse de ne pas pouvoir accéder à sa requête. J'imagine qu'il réclame un oreiller, un verre de champagne ou un massage des pieds. Mais en tant que passager de classe économique sur un vol moyen-courrier, on ne peut guère prétendre à ce genre de choses, même chez Air France.

L'hôtesse revient le voir par trois fois afin qu'il range son ordinateur en vue du décollage ; à chaque fois, il opine mais n'obtempère pas. Elle lui demande aussi de relever son dossier : il s'exécute avec humeur, mais le remet immédiatement dans sa position initiale, manquant de m'estropier alors que je pense pouvoir enfin récupérer mon journal dans mon sac.

Il sort alors un casque audio bodybuildé, et commence à écouter une musique bruyante et syncopée, en tapant du pied et en agitant sa mèche gominée. Entre mon voisin de gauche, qui continue de battre la mesure avec toutes les parties de son corps, et celui de devant, qui fait vibrer le plancher et osciller son siège, je sens que le voyage va être long et que dormir ne sera pas une option.

Progressivement mon voisin de gauche se calme ; ce doit être un phobique de l'avion qui surmonte sa peur maintenant qu'il est démontré que notre avion tient en l'air. En revanche il ne renonce ni à l'accoudoir, ni à empiéter sur mon espace vital. Le golden

boy de devant continue pour sa part à vivre sa musique et se contorsionne avec tant de vigueur qu'on pourrait croire qu'il est là pour tester la résistance de la structure et du mécanisme d'inclinaison de son siège.

Un quart d'heure après le départ, il hèle à nouveau l'hôtesse :

- Madame, j'ai vu qu'il restait des places devant. Je peux aller m'y installer ?
- Ah non... C'est la classe business et vous avez un billet d'éco. Je suis désolé, je ne peux pas vous l'autoriser
- Mais qu'est ce que ça peut faire ? Puisque c'est pas occupé...
- Je suis navrée, mais c'est ainsi. Nous ne pouvons pas autoriser les passagers de classe éco à s'installer en business.

Il lui sort le couplet habituel du passager mécontent, dont je vous fais grâce, où il est question de la nullité du service chez Air France, du respect dû aux meilleurs clients, de la possibilité de s'orienter vers la concurrence, de la tendance des personnels de la compagnie à se mettre en grève, de la perspective de sa faillite, et de la jubilation que cette éventualité lui procure.

L'hôtesse s'en va, lasse. Puis, le type se lève d'un bond, passe le rideau qui nous sépare de la cabine affaires, et y disparaît.

Cinq minutes plus tard, les hôtesse reviennent avec les chariots de service. Elles ouvrent le rideau pour aller servir la classe business. Je vois que le type s'y est installé. L'endroit n'a rien de spécifique : ce sont les mêmes sièges, avec le même espace réduit entre les rangées. Les passagers de classe affaire sont simplement séparés du *vulgum pecus* par un rideau gris et nantis d'un affreux coussin. En business, le siège du milieu est certes laissé vacant, mais le type était déjà à côté d'un siège libre. La seule vraie différence, c'est la collation : les voyageurs de l'avant ont droit à un vrai plateau-repas, et non à la curieuse galette molle fourrée à la garniture de pizza qui m'a été servie, et qui m'a rappelé les heures les plus sombres de la gastronomie selon la Sabena. Quoi qu'il en soit, pour mon ex-voisin de devant, s'installer en business ne répond à l'évidence pas à une démarche rationnelle, mais à la volonté impérieuse d'affirmer son statut de *winner*, de s'arroger des droits spécifiques et de s'élever au dessus de la masse.

En passant, l'hôtesse s'aperçoit que le type a changé de place. Elle va le voir :

- Monsieur, vous ne pouvez pas rester ici ; je vous l'ai expliqué...

Il répond de manière virulente :

- Oh, qu'est-ce que ça peut bien faire ! J'y suis, j'y reste !

L'hôtesse, dépitée, revient vers sa collègue, qui lui propose d'essayer à son tour :

- Excusez-moi Monsieur, comme vous l'a dit ma collègue, vous ne pouvez pas changer de classe comme ça...
- Mais vous n'allez plus vendre la place maintenant qu'on est partis. Ca ne change rien pour vous !

- Oui, mais seul le Commandant de bord peut autoriser un passager à changer de classe...
- Eh bien, allez lui demander !

La seconde hôtesse revient, aussi mortifiée que la première. Pourtant, le personnel de bord n'est pas censé trahir ses émotions, surtout chez Air France. Les hôtesse et stewards de la compagnie ont une maîtrise d'eux hors du commun ; s'ils semblent souvent insensibles aux problèmes que rencontrent les passagers, ils sont aussi extrêmement pondérés lorsqu'ils sont confrontés à des sautes d'humeurs ou à des caprices de leur part.

Arrive un steward, qui s'enquiert de la situation :

- Je vais aller le voir...
- Tu es sûr ? Tu sais, on lui a déjà expliqué
- Oui, oui, mais j'ai mon truc avec les passagers comme ça...

Il passe au-delà du rideau. Quelques secondes plus tard, le passager revient s'installer à sa place, juste devant moi. La première hôtesse chuchote avec empressement à son collègue :

- Mais qu'est-ce que tu lui as dit ?
- Oh, ce que je dis toujours. Je suis allé le voir et je lui ai dit : « Monsieur, vous ne pouvez pas rester là. La Business class ne va pas à Tunis... » Et il l'a cru !

Bien entendu, le steward plaisantait. C'est la chute d'une vieille histoire (pas si) drôle, dont le personnage principal était une blonde. Je ne sais pas ce qu'il a dit au passager récalcitrant pour le faire revenir à sa place, ou de quoi il l'a menacé, mais il a repris place devant moi sans discuter.

Il s'est vengé de tant d'injustice en gâchant consciencieusement le reste de mon voyage en montant le son de son gros casque, en tapant du pied de plus belle, et en se tortillant sur son siège comme un lombric maltraité par des garnements. Pour la peine, le personnel de bord aurait quand même pu me proposer de m'installer en business class.

### **Voyager à côté d'un ingénieur sportif**

Ce soir, je prends l'avion de Bordeaux à Marseille. Il est tard (22h35) mais l'avion, un A320-200 de 180 places, est plein comme un œuf, dimanche oblige. J'entre parmi les premiers passagers, je m'installe à l'avant de l'appareil, côté couloir. J'observe les gens qui arrivent dans l'allée. Comme souvent, je me demande qui sera mon voisin.

Cela fait quinze ans que je prends l'avion quasiment toutes les semaines, et je ne me souviens pas d'avoir été assis une seule fois à côté d'une personne particulièrement



intéressante ou sympathique, ou d'une jolie fille – l'un n'excluant pas l'autre. J'ai certes voyagé à côté de Michel Platini sur un vol Genève-Paris. Ceci étant, mes connaissances footballistiques sont à ce point limitées que je n'ai pas su quoi lui dire. En outre, il semblait très soulagé d'être assis près d'un indifférent, après que chaque passager masculin entrant dans l'avion se soit senti obligé de le saluer ou de lui faire part d'un émoi de jeunesse : « Ah, Monsieur Platini, vraiment, faut que je vous dise, votre but contre l'OGC Nice en 1978, ça reste l'un des plus beaux moments de ma vie ! » Lors du débarquement, quand nos voisins ont recommencé à lui signifier qu'ils l'avaient bien reconnu en débitant quelques banalités ou souvenirs de jeunesse, je lui ai demandé si ce cirque ne le dérangeait pas : « Oh, ça fait presque 40 ans que ça dure, alors je me suis habitué. Et il faut dire aussi que je dois ma carrière actuelle à ma popularité. Tous les ex-footballeurs ne peuvent pas en dire autant. Alors je vais pas me plaindre. » Moi qui n'ai que peu de considération pour les sportifs professionnels, voilà que je tombe sur un philosophe...

Je peine à me souvenir d'autres voisins ou voisines dignes d'intérêt. En revanche, je suis apparemment abonné aux cadres stressés qui lisent l'Equipe en me collant leur Rolex sous le nez, aux bébés qui braillent, aux phobiques de l'avion, aux tenants d'une vie sans déodorant, aux obèses narcoleptiques, aux hyperactifs dopés à la caféine, aux maniaques du téléphone et aux maladroits incurables.

Arrive un passager que j'appelle, dans mon jargon personnel, un « ingénieur-Décathlon ». Soit : un premier de la classe à lunettes, ayant fait math sup/spé et une école d'ingénieur quelconque, attachant une grande importance au sport (VTT, planche-à-voile et marche-à-pied) et aucune à son apparence vestimentaire. Il s'agit en l'occurrence d'un trentenaire affublé de vilaines lunettes comme en ont les cyclistes, portant des chaussures Méphisto, un coupe-vent vert, un short bleu à petits carreaux doté d'un nombre de poches considérable, en provenance de chez Décathlon ou du Vieux Campeur, et une chemisette beige, à carreaux également, confectionnée dans un tissu apparemment 'technique' - anti-transpirant, rip-stop, à séchage instantané ou que sais-je. Mais ce tissu doit forcément avoir une propriété étonnante et appréciée de ce voyageur pour être aussi moche. C'est le genre de gars qui va s'asseoir en enjambant son voisin, mâcher ses bretzels sans fermer la bouche, renifler nerveusement et utiliser un gros ordinateur portable en jouant des coudes. C'est un voisin pour moi, en somme.

Le type est fébrile : il a deux gros sacs-à-dos, et s'aperçoit rapidement que tous les coffres sont déjà pleins. Arrivé à ma hauteur, il entreprend de vider les coffres de leur contenu pour placer ses propres effets. Je me dis que les jeux sont faits, et que je vais hériter de l'énergumène. J'entrevois toutefois un espoir : le type voyage en effet avec sa moitié, une blonde très quelconque, transparente comme une comédienne de publicité pour yaourt nature. Elle n'est pas coiffée, pas maquillée, et s'habille elle aussi chez Décathlon, rayon yoga : pantalon beige informe, débardeur rose, baskets en toile vert olive. S'ils sont deux, il y a de bonnes chances qu'ils soient installés ensemble, et donc pas à côté de moi où il n'y a qu'une place.

La fille a également une valise et un gros sac. Le type entreprend de les ranger dans les coffres, après y avoir mis ses propres bagages. L'opération prend trois ou quatre minutes, durant lesquelles le couple bloque tout trafic dans l'avion. Le steward s'enquiert du motif du bouchon, et se fait envoyer balader par l'homme à carreaux, qui poursuit fiévreusement ses activités de rangement. Il tire un sac de son sac, fait tomber des affaires, sort et ressort les bagages et vêtements des autres passagers, et finit par tout caser. Je me dis que ma veste ressemblera à un chiffon à l'arrivée, mais je n'ai pas le courage d'aller voir ce qu'elle est devenue.

Ceci fait, il vient s'installer juste à côté de moi, en m'enjambant comme je le redoutais, sans me laisser le temps de me lever pour lui céder la place et éviter de prendre sa Méphisto dans la figure. Sa femme est assise à la même place que lui, à la rangée précédente. Mon ami le randonneur entreprend de lui faire la conversation en se penchant entre les deux sièges, ce qui me vaut le plaisir d'examiner longuement sa nuque et le motif délicat de sa chemisette. Le type parle à la fille comme Bruce Willis à sa petite amie dans 'Pulp Fiction' : on dirait un jeune enfant qui s'adresse à un lapereau nain. J'aurais cédé ma place bien volontiers à sa moitié, afin qu'ils puissent voyager de conserve, mais personne ne m'a rien demandé. D'expérience, je sais aussi que ce genre de proposition bien intentionnée peut créer un imbroglio ; pour peu que la personne à la quelle on s'adresse soit un peu paranoïaque ou énervée, on se retrouve à s'excuser d'avoir essayé de lui rendre service. Désormais, sauf si on me sollicite ou si on me fait pesamment comprendre qu'un échange de sièges serait apprécié, je m'abstiens de prendre l'initiative. En outre, le couple ayant bloqué longuement la circulation dans l'avion, je ne vais pas prendre le relais en faisant déplacer tout le monde.

Comme je l'avais redouté, ce sportif est un agité. Il enlève et remet son coupe-vent, fouille dans sa sacoche, donne des trucs à sa femme, les reprend, se relève pour prendre un objet dans son sac-à-dos. J'ouvre un journal pour me changer les idées, et verrouiller quelque peu mon espace vital sur ma droite. Sans hésitation, mon voisin se met à lire avec moi, en penchant la tête au-dessus de mon bras. Je ne sais pas trop comment réagir : le laisser faire ? Le regarder d'un air agacé ? Lui proposer la moitié du journal ? Lui demander si je peux tourner la page ? L'interroger sur sa perception d'une possible sortie de la Grèce de la zone Euro ?

L'embarquement terminé, le steward vient interrompre cette situation gênante. Il s'adresse courtoisement à mon voisin, à voix très basse pour préserver le caractère privé de la conversation :

- Monsieur, je voulais vous dire. Ce n'est pas correct de venir avec trois bagages... Si chacun fait ça, on ne va pas s'en sortir. Vous avez bloqué l'allée centrale plusieurs minutes. Une prochaine fois, pensez à enregistrer au moins une valise...
- Mais je n'avais pas trois bagages... Vous exagérez !
- Vous aviez deux gros sacs de voyage, et un cartable dans l'un des sacs. Ca fait trois.

Le type conteste, ergote – mais semble embêté, comme un garnement pris sur le fait. Le steward n'insiste pas, et s'en va. Mon voisin commente longuement l'incident avec sa compagne, à travers le petit espace qui sépare les deux sièges. Je suis soulagé qu'il n'essaie pas de me prendre à témoin. J'aurais des choses à dire sur la politique d'Air France en matière de bagages à main. Mais, contrairement à mon voisin, je la trouve bien trop laxiste. Si la compagnie accuse si souvent du retard, c'est pour partie en raison de l'incapacité du personnel à limiter la quantité de bagages emmenés par les passagers à bord, et du temps perdu ensuite pour les mettre dans les coffres, voire pour les débarquer et les mettre en soute quand il n'y a vraiment plus de place.

L'équipage entreprend d'annoncer les consignes de sécurité, en français puis dans la langue qui tient lieu d'anglais chez Air France. Lorsque l'hôtesse prononce la phrase « En cas d'évacuation de l'avion, vous devrez laisser à bord tous vos bagages », la moitié de mon voisin se retourne vivement vers lui :

- On doit abandonner nos bagages ?
- Oui, c'est la règle... Mais seulement en cas d'incident grave, hein...
- Mais quand même ! Moi, je ne sors pas sans mon sac... Qu'est ce que ça peut bien leur faire ? Parce que pour le récupérer ensuite, je te dis pas...

Dans un réflexe pavlovien, le gars se rue sur son cartable. Il en sort un grand ordinateur portable noir, l'installe sur ses genoux et le démarre. Le PC est à l'image de mon voisin : c'est une machine de professionnel, moche et robuste, sans fantaisie aucune. L'écran affiche une page de code ms-dos. Le type tape un long mot de passe, et accède à Windows. Il retape un mot de passe. Puis travaille sur une présentation Powerpoint.

Je ne m'étais pas trompé. Mon voisin est apparemment ingénieur au CEA – dont le logo orne le coin gauche de la présentation sur laquelle il s'agite. Il est en charge d'un projet, probablement ultra-sensible, baptisé du doux nom d'Astrid. Il y a plein de schémas qui évoquent la centrale de Fukushima avant le tsunami ou l'EPR de Flamanville. Je lorgne un peu sur son écran, par curiosité et goût de l'interdit. L'ordinateur du gars a l'air sécurisé comme la réserve d'or de la Banque de France, mais il n'a pas de filtre d'écran et ne semble pas se soucier de ce que ses voisins puissent connaître les détails du projet Astrid. Bien qu'il se contente de relire sa présentation, il me file des grands coups de coude. Il faut dire que nous sommes dans un avion équipé des fameux sièges à gain de place, qui accroissent sensiblement le nombre et la promiscuité des passagers, et qu'il travaille sur un ordinateur géant, dont l'écran doit faire 17 pouces.

Alors que l'avion amorce sa descente, le steward revient voir mon voisin, en lui parlant toujours poliment et très bas :

- Monsieur, tout à l'heure quand vous avez ouvert votre sac-à-dos...
- Oui ! Oui ! Je sais, j'ai trop de bagages...
- Il ne s'agit pas de ça...

Mon voisin poursuit, agacé et rougissant :

- Et si Air France ne faisait pas payer les bagages de soute si cher, ça serait pas comme ça !
- Certes, mais je voulais juste vous dire, tout à l'heure quand vous avez ouvert votre sac...

Il reprend, détachant chaque mot :

- J'avais ma sacoche DANS MON SAC. Donc ça ne compte pas ! Ca fait DEUX bagages, pas TROIS comme vous vous obstinez à le dire...
- Monsieur, laissez-moi finir ma phrase...
- Oh, je sais bien ce que vous allez me dire...
- Ah bon ?
- Oui, que je dois pas prendre trois sacs, blablabla... Ca va, j'ai compris.
- Non. Je voulais vous dire : tout à l'heure, quand vous avez ouvert votre sac, vous avez fait tomber un appareil photo. Le voici.

### Le futur marié et le signaleur

Pour aller à Bruxelles un jour férié, il n'y a pas le choix : c'est Easyjet ou le train. J'ai choisi la première option, malgré mes réticences vis-à-vis des compagnies low cost, parce que le TGV, c'est 5h30 au moins et que je suis incapable de travailler dans un train sans être nauséux. En outre, il faut admettre que les choses se sont arrangées chez Easyjet : ils sont moins pénibles que par le passé avec la taille des bagages ; ils ont amélioré leurs procédures d'embarquement ; et, surtout, les sièges sont désormais attribués dès l'enregistrement. En conséquence, on ne court plus sur le tarmac pour accéder aux meilleures places. L'embarquement se fait toujours par la piste, mais il s'opère désormais dans un ordre relatif, personne ne craignant plus d'écoper d'une place près des toilettes ou d'une ribambelle de garnements ou d'être séparé de ses compagnons de voyage.

Une fois installé, je comprends que le calme relatif de l'embarquement va cesser. Assis à la rangée 23, au second tiers de la cabine, je me trouve entouré d'un groupe d'une vingtaine de trentenaires, qui occupent presque tout le fond de l'appareil. Ils se ressemblent tous : cheveux ras, barbe de cinq jours aussi longue que leurs cheveux, vêtements décontractés, humour de supporters du PSG. A l'écoute, il s'agit plus d'un humour de supporters de l'UBB (Union Bordeaux Bègles, le club de rugby local), avec l'accent qui chante, le côté grivois, une habitude apparente des fêtes de Bayonne et de Dax, et toutes sortes de petits rituels incompréhensibles par les non-initiés (« Le co-chon ! Le co-chon ! » ; « Le ca-nard ! Le ca-nard ! »). Ils dégagent un enthousiasme impressionnant, un bruit considérable, et odeur tenace d'adolescents de retour d'une semaine de stage sportif à l'UCPA.

Par chance, je ne suis pas assis directement à côté de ces joyeux drilles, mais d'une dame de mon âge, qui sent bon, ne chante pas et n'a pas l'air d'apprécier plus que moi cette compagnie remuante. Ce groupe présenterait assurément un intérêt scientifique pour un anthropologue, un ethnologue, voire un primatologue. Il y a un mâle dominant (« J.C. »), dont tous cherchent, avec plus ou moins de succès, à se faire remarquer. La prise de parole au sein du groupe semble liée à une hiérarchie subtile et complexe. On distingue aussi différents rôles : il y a des histrions, des suiveurs et des médiateurs. Les premiers donnent le ton : la déconne, à la façon de Patrick Sébastien ou de Michael Youn. Ils rivalisent d'efforts pour complaire au chef par leurs pitreries et leurs manifestations bruyantes. Les deuxièmes rient de bon cœur aux pantalonades des premiers, et reprennent chants et slogans avec entrain. Les derniers essaient de modérer les ardeurs de leurs comparses : ils ne veulent pas les désavouer et passer pour des rabat-joie, mais ils ont noté qu'il y a, tout à l'arrière de la cabine, des enfants, et même un nouveau-né qui essaie de dormir.

Tout ce petit monde en rajoute à qui mieux-mieux dans le registre de l'ado lourdingue. Par chance, la cheffe de cabine en a vu d'autres. Elle s'adresse directement à eux lorsqu'elle donne les instructions aux passagers, les appelle au calme avec humour et doigté, et n'hésite pas à revenir les voir pour leur dire de baisser d'un ton.

Je ne m'intéresse pas plus que ça aux mœurs de ces passagers et à leurs exploits physiques et langagiers. Les ambiances de vestiaires ne m'intéressaient pas quand j'étais collégien, et mes goûts n'ont pas changé en la matière. Je sors donc mon casque audio et écoute à fort volume une musique très bruyante pendant le reste du trajet, en essayant de trouver le sommeil – ce qui n'est pas incompatible. Quelques éructations viennent parfois couvrir le grondement de la musique, et mon fauteuil s'incline dangereusement quand le type derrière moi se lève pour s'adresser à ses amis, mais je reste stoïque.

Arrivé près de Bruxelles, je coupe la musique et je rouvre les yeux. Je découvre que le groupe ne s'est pas calmé, et a abondamment profité de la possibilité d'acheter de l'alcool à bord. La compagnie Easyjet est extrêmement sourcilleuse quant à l'éventuelle alcoolisation de ses passagers ; son magazine comporte moult mises en garde relatives aux écarts de conduite des voyageurs avinés, et rappelle que l'équipage est entraîné et habilité à immobiliser ceux qui se montreraient trop véhéments par leur comportement ou leurs propos. Il est aussi précisé qu'il est strictement interdit de consommer des boissons alcoolisées issues du duty free. Ceci étant, la vente d'alcool étant lucrative, tout est prévu pour que les passagers puissent se mettre rapidement dans l'état proscrit, à la condition qu'ils le fassent en achetant bière, vin et alcool fort auprès du personnel de cabine. La joyeuse bande ne s'en est pas privée, et a notamment jeté son dévolu sur des « mix » en promotion, composés d'une petite bouteille d'alcool fort au choix (50 ml tout de même) et d'une boîte de soda.

A Bruxelles, l'avion est obligé de faire quelques tours en l'air pour attendre l'ordre d'atterrir. C'est un classique avec les vols low cost : afin de revendiquer une ponctualité

sans faille, les compagnies surestiment largement le temps de trajet théorique. Aussi, les avions arrivent-ils souvent à destination avec une demi-heure d'avance, mais n'obtiennent pas toujours l'autorisation de se poser, puisqu'ils viennent bousculer le programme établi. Pendant ces tours pour rien, l'ambiance dans l'avion devient pesante. Les membres du groupe s'interpellent, s'invectivent et se tapent sur la panse. Ils rient, chantent, imitent et scandent toutes sortes de trucs idiots.

Une fois l'avion au sol, la dame à côté de moi commence à perdre patience. Elle n'a visiblement pas apprécié les hurlements de bêtes poussés par les membres de la bande à J.C. au moment de l'atterrissage ; on se serait crus dans le carré des ultras du Stade Toulousain au moment fatidique d'un match de finale. La cheffe de cabine a le plus grand mal à obtenir des vingt zigotos qu'ils restent assis pendant que l'appareil roule vers son point de stationnement. Elle leur demande fermement de se calmer.

C'est alors que le leader, le fameux J.C., s'adresse à toute la cabine en beuglant du fond de l'appareil :

- Euh, je voulais dire à tout le monde que je suis désolé du bruit. Voilà, je vais me marier et on va enterrer ma vie de garçon à Bruxelles !

Ce brave J.C. escomptait sans doute des applaudissements et des félicitations de la part des passagers. Il regarde trop de séries américaines. C'est plutôt l'inverse qui se produit. Personne ne semble ému par la perspective que ce brillant jeune-homme se marie, et ceux qui prennent la parole lancent des « on s'en fout de ton mariage », « on voulait voyager tranquilles ! », « raconte pas ta vie, on s'en tape », et autres amabilités.

Je ne vois pas le futur époux, mais ce manque d'empathie pour son destin matrimonial jette un froid dans le groupe. Emporté par leur fougue et par l'alcool, ils n'ont pas saisi l'agacement des 200 autres passagers. Les amis de l'infortuné J.C. embrayent, pour masquer le bide, mais leurs interventions font peine à entendre :

- Ouais, excusez-nous messieurs dames, d'habitude on se tient bien...
- On se marie qu'une fois, hein, alors faut bien qu'on fête ça !
- Eh, vous savez, y a plusieurs ingénieurs dans le groupe, on n'est pas des voyous !

Je réfléchis au sens de cette phrase. C'est celle d'une personne qui a honte d'appartenir à une cohorte au comportement aussi lamentable, mais ne peut pas faire machine arrière ; ou qui pense qu'avoir vomi sa vodka tous les samedis soirs en Math sup et en Ecole d'ingénieur est un gage de respectabilité. La prochaine fois que j'emboutirai la voiture de quelqu'un, j'utiliserai le même argument : « Ne soyez pas fâché, j'ai fait Sciences Po ».

Savoir qu'il s'agit d'un enterrement de vie de garçon m'éclaire sur la nature du groupe et son comportement. Toutefois, ils m'ont trop cassé les pieds pour que j'éprouve la moindre sympathie envers eux. Je pense à la soirée qu'ils vont passer à Bruxelles, que j'entrevois comme une déprimante tétralogie : restaurant pour touristes de la Grand Place ; bar glauque et bruyant du quartier de la bourse ; virée honteuse chez les

prostituées de la Gare du Nord ; mauvaise nuit dans les draps douteux d'un hôtel pour autocaristes. Le retour, le lendemain ou le surlendemain, sera certainement moins glorieux. Et les odeurs corporelles plus envahissantes encore.

Ces types me font presque pitié, avec leur enthousiasme factice, leur crânerie virile et leurs forfanteries navrantes. Ils doivent, eux aussi, s'interroger sur leur destin du soir. Se demander si c'était une aussi bonne idée que ça de s'embarquer dans cette virée, s'ils vont se faire détester par toutes les personnes qu'ils vont croiser ce soir, s'ils ne passeront pas irrémédiablement pour des abrutis alcoolisés – ingénieurs ou pas. En outre, un enterrement de vie de garçon à vingt, c'est un coup à se battre avec d'autres mâles en rut, à finir au poste, à faire un coma éthylique, à se faire rançonner par un maquereau albanais, ou à ramener en Aquitaine une salmonellose ou une chtouille.

Le groupe devient de plus en plus bruyant, à mesure que l'avion roule vers le terminal. Ma voisine finit par s'énerver. Assise côté couloir, elle lance à la cantonade :

- C'est pas bientôt fini vos hurlements ? Ca fait une heure que ça dure, c'est bon, on a compris ! Vous êtes TRES contents d'être ensemble, mais ça ne doit pas vous empêcher de rester polis et de penser un peu aux autres !

Quelques voix, dont la mienne, s'élèvent pour approuver le propos, sans agressivité mais avec détermination : tout le monde comprend bien le motif de leur enthousiasme, mais est d'avis qu'il pourra s'exprimer librement d'ici trois minutes, et qu'un temps-mort serait un effort raisonnable d'ici là.

Le leader de la partie du groupe assise près de nous, un grand type rougeaud, répond à la dame :

- Désolé... C'est promis, on ne dit plus rien jusqu'à ce qu'on débarque...
- Merci. C'est très aimable à vous de nous offrir enfin un peu de tranquillité.

C'est un marché de dupes : l'avion n'est plus qu'à 15 mètres de son point de stationnement. Dans 30 secondes les portes seront ouvertes. Le groupe sera donc en droit de recommencer à se motiver en vue de sa folle soirée, avec la délicatesse d'une équipe de hockey sur glace. C'était sans compter avec les spécificités de l'aéroport de Bruxelles. Alors que tout le monde pensait le débarquement imminent, l'avion reste de longues minutes immobile à quelques mètres de sa place de parking.

Le pilote, excédé, finit par faire une annonce au micro :

- Chers passagers, malgré les tarifs invraisemblables que pratique l'aéroport de Bruxelles, le 'signaleur' {le gars avec les bâtons lumineux qui dirige la manœuvre des avions} est aux abonnés absents. Nous n'avons pas le droit de nous garer sans lui, alors qu'il n'y a que 10 mètres à faire, et que c'est tout droit. C'est la règle. On va donc attendre qu'il daigne venir. Je suis désolé de cette attente.

Moyennant quoi, le vœu de silence de la bande de copains a duré encore 15 longues minutes, sous le contrôle vigilant de ma voisine.

## AVENTURES AEROPORTUAIRES

### Je fréquente une V.I.P.

Je suis dans le salon d'Air France à Orly, en attente de mon vol pour Bordeaux. Il est tard et c'est lundi. Le lieu est désert. Je m'installe avec un journal et une bière, dans la partie la plus calme, tout au fond.

Arrive un couple. Elle, élégante, avec un grand chapeau bleu qui lui cache le visage. Lui, air de DJ abruti, casquette de baseball colorée, baskets hypertrophiées et jeans moulant ridicule. Ils me saluent, s'installent en face de moi. En fait, je leur tourne le dos, parce que j'ai installé mon ordinateur sur une sorte de tablette qui court le long du mur.

Je ne prête pas attention à eux.

Arrive une hôtesse d'Air France, tout à fait déférente et survoltée. Elle s'adresse à la dame, en parlant vite et fort, hors d'haleine.

- Voilà, je me suis renseignée. Donc, si vous voulez, pour l'accès à l'avion, vous pouvez entrer les premiers. Ou les derniers. Ou avec les autres... Comme vous voulez.
- Oh, c'est comme ça vous arrange...
- Pour les sièges, c'est pareil, l'avion n'est qu'à moitié plein : vous pouvez vous installer tout devant. Mais tout le monde vous verra. Ou tout derrière, mais il y a plus de bruit. Au milieu, c'est pas mal non plus, au niveau des ailes. Il y a plus de place pour les jambes avec la sortie de secours rangée 12...

La dame répond posément :

- Vraiment, ce n'est pas important. Installez-nous où vous voudrez.

Ensuite l'hôtesse propose au couple des rafraîchissements, des choses à grignoter, un journal. Ils ne veulent rien. Elle finit par comprendre et s'en va, dépitée de voir sa relation privilégiée avec des grands de ce monde s'achever si tôt.



Après avoir alerté les rares passagers présents dans le salon de la présence de VIP, une dame vient voir de qui il s'agit. Elle s'adresse à la fille au chapeau, et lui demande si elle veut bien faire une photo avec elle. La vedette se prête gentiment au jeu, et demande au gars à casquette de faire la photo avec le téléphone de la dame.

Je ne me retourne pas, parce que je m'en fiche un peu, que je ne connais pas les trois quarts des gens que je vois dans les magazines pipole chez le médecin ou le coiffeur, et que je me dis que s'il s'agit de gens célèbres, ils doivent probablement apprécier que tout le monde ne les regarde pas comme des animaux de foire.

Je finis néanmoins par constater, en allant me chercher un autre truc à grignoter, qu'il s'agit de Marion Cotillard, certainement en route pour le Festival de Cannes, et d'un type qui semble être son aide-de-camp. Avec son chapeau, on ne la reconnaît pas. J'évite de la dévisager, mais elle a l'air tout à fait charmante.

Je me mets à imaginer sa vie dans un lieu public comme un aéroport. Les gens qui la désignent du doigt, ceux qui lui réclament un autographe, ceux qui interrompent son repas pour lui débiter des banalités énamourées, ceux qui la prennent en photo, ceux qui veulent lui faire la bise, ceux qui la prennent pour Emmanuelle Béart...

Je me dis que l'attitude la plus respectueuse est donc d'écrire mon papier tranquillement, sans faire mine de savoir qui c'est.

Mais, si ça se trouve, elle est vexée que la seule autre personne présente dans cette partie du salon ne la reconnaisse pas. Elle a peut-être des angoisses quant à sa notoriété. Je devrais dans ce cas lui dire quelque chose, juste pour la rassurer. Lui faire un sourire entendu. Lui glisser en deux mots que j'apprécie son art.

Manque de bol, ce n'est pas vrai, et je n'aime pas mentir. Je n'ai pas vu beaucoup de ses films, ni 'La môme', ni 'De rouille et d'os', ni même 'Les petits mouchoirs'. De mémoire, je l'ai juste vue dans un Batman, mais la scène où elle expirait m'avait fait pouffer de rire. Je ne vais quand même pas lui dire ça : « J'ai adoré votre façon de décéder dans Batman, votre mouvement de la tête à la fin, vos roulement d'yeux. Vous avez un immense talent burlesque ! ».

Je suis interrompu dans mes réflexions par la sonnerie du téléphone du gars à casquette. Je comprends vite que c'est quelqu'un qui le consulte sur le meilleur moyen de ne pas attraper une sinusite en prenant l'avion. Ça donne lieu à un vrai sketch. Le type marche de long en large, très agacé, en pérorant dans son téléphone d'une voix efféminée :

- Mais non, ma chérie, tu peux pas prendre de la cortisone pour ça ! Je te dis : va dans une pharmacie, achète des bonbons pour la toux et un stick Vicks pour te déboucher le nez. Tu te débouches bien le nez avant de partir, tu manges un bonbon au décollage et un à l'atterrissage, et je te jure que tu auras pas de sinusite... ... Mais non il ne faut pas prendre de cortisone pour ça ! ... Ça va pas la tête ? Tu fais ce que je t'ai dit, et je te jure que ça marche. ... Non, tu ne parleras pas du nez, ma chérie, je te promets...

La scène dure cinq bonnes minutes. La correspondante doit probablement être elle aussi une star, qui a peur de nasiller lors de ses interviews cannoises. Le gars, à bout d'arguments, revient vers Marion Cotillard :

- Ecoute, je te passe Marie, tu la croiras peut-être elle... Oh, j'en peux plus...
- Allô ? Ma chérie ? Oui, il a raison ! Moi je l'ai déjà fait, je te jure que ça marche super bien...

Elle réexplique tout le protocole des bonbons contre la toux et du stick Vicks, et parle de ses propres expériences en la matière.

- Mais non tu peux pas prendre de la cortisone ! C'est pour les maladies graves, genre la maladie de Crohn et ces trucs-là, les cancers, tout ça. Pas quand on a une sinusite... Tu vas te bousiller la santé !

La conversation continue cinq autres minutes ainsi. Ça ressemble à un sketch de Florence Foresti jouant à la starlette écervelée, ou à une conversation entre pré-adolescentes qui n'ont compris qu'à moitié la rubrique santé de leur magazine pour teenagers.

Je dois dire que, n'étant pas grand fan de l'actrice, je n'étais pas ému de la voir. Mais là, le peu d'intérêt que j'ai pu éprouver s'évanouit. J'ai bien fait de ne pas lui adresser la parole. Intuitivement, j'ai le sentiment – et je m'en veux, parce que c'est sexiste et plein de préjugés – qu'elle est très calée en astrologie, homéopathie et psychologie des yorkshires. Pas le genre de compétences qui m'attirent chez qui que ce soit.

Néanmoins, c'est de toute évidence une personne modeste et aimable, apparemment pas capricieuse ou te pour un sou, ce qui ne doit pas être si fréquent chez les vedettes de cinéma. Mais, tant qu'à en fréquenter une, je la préférerais arrogante, dominatrice et mystérieuse, névrosée et imprévisible, plutôt que gentille, bonne copine et, pour tout dire, un peu tarte.

Ceci étant, si elle avait été imbue d'elle-même et capricieuse, j'aurais certainement aimé jouer au candide. J'aurais interrogé l'hôtesse sur les motifs de ce traitement de faveur et demandé à la dame pourquoi elle tenait à se faire photographier avec la star. J'aurais peut-être poussé le vice jusqu'à faire semblant de ne jamais avoir entendu son nom.

Ça m'a rappelé une histoire qui m'est arrivée quand j'étais étudiant. J'étais dans un bar à Strasbourg avec des copains, quand l'un d'eux a dit :

- Eh, vous avez vu qui arrive, c'est Cookie Dingler !

Cookie Dingler, dont plus personne n'a jamais entendu parler, était à l'époque une vedette de la variété, dont l'unique chanson faisait un vrai tabac. Très vaniteux, il écumait les bars et tirait une grande satisfaction d'être le Strasbourgeois le plus célèbre du moment. Le copain avait dit ça fort, de sorte que l'intéressé, qui s'était installé à la table d'à côté, avait entendu. Il semblait satisfait d'être une fois encore reconnu.

Du coup, on s'est tous mis à faire les imbéciles :

- Qui ça ?

- Cookie Dingler !
- Jamais entendu parler...
- Moi non plus
- Comment tu dis, Gouguy Tringleur ? Drôle de blase...
- Mais arrêtez quoi, faites pas semblant !
- Nan, sincèrement, je vois pas qui c'est. C'est toi qui nous chambres. Tu as inventé ça... Comment tu dis, encore ?
- COO-KIE DIN-GLER !
- Pffff, n'importe quoi... Arrête avec ça, c'est chiant. Si le mec s'appelait vraiment comme ça, il aurait changé de nom !
- Et il fait quoi dans la vie selon toi, Brownie Dangleur ?
- Il est chanteur !!
- Ah...
- Si, je déconne pas. C'est lui qui chante « Femme libérée », ça passe à la radio toute la journée...
- Pas sur celle que j'écoute... Peut-être dans les Vosges ou en Franche-Comté ?
- Sur les radios allemandes ? T'es sûr que c'est pas en allemand la chanson ?
- Connais pas non plus. Chante-nous ça pour voir comment ça fait...

L'infortuné Cookie Dingler a dû subir dix minutes de conversation de cette eau. Rapidement, plus personne ne s'est soucié de sa présence, et nous nous sommes payé sa tête sans aucune retenue. Il faut dire que sa chanson n'était pas fameuse, ni par les paroles ni par la musique, et que la séance de karaoké improvisée qui a suivi ne la mettait pas en valeur. Encore moins quand on s'est piqués de forcer sur l'accent alsacien, qui était perceptible dans l'original pour une oreille avertie.

A un moment, me rappelant de la présence de l'artiste à proximité, j'ai hésité à le prendre à témoin sur le mode :

- Désolé d'interrompre ton ennui mec, mais notre copain prétend que tu es chanteur, que tu t'appelles 'Cookie Dingler' et que tu chantes la daube qu'il nous apprend. Tu peux lui dire d'arrêter ? Parce que là ça devient vraiment fatigant...

### Peut-on dérider un hipster ?

Je vais ouvrir un gros dossier. Ça me démange depuis un petit moment, mais je m'étais dit 'pas le physique', alors je m'abstenais. En outre, je compte un certain nombre d'amis qui pourraient se sentir personnellement visés par mes réflexions du jour sur les barbes

branchées. Mais il va bien falloir faire quelque chose pour endiguer le phénomène hipster, pour ramener à la raison les victimes de cette mode pathétique.

Parmi les passagers qui attendaient l'avion pour Amsterdam ce matin à Bordeaux, il y avait pas moins de quatre hipsters label rouge, élevés au grain. Des gars, entre 25 et 30 ans, qui avaient toute la panoplie : grosse barbe très fournie mais soigneusement taillée, coupe de cheveux savamment négligée, jeans informes, sales et trop courts, baskets des années 1980s ou bottillons de Tom Sawyer, portés avec des chaussettes oranges ou rien du tout, chemise à gros carreaux soigneusement chiffonnée, gilet en laine boulochée, casque audio rivé sur les oreilles. Au contrôle des bagages, on pouvait aussi constater qu'ils étaient équipés de tout ce qu'Apple fabrique comme appareil ou gadget dispendieux – ce qui permet de distinguer au premier coup d'œil un hipster d'un SDF.

Je ne me prononcerai pas ici sur les raisons qui poussent des jeunes gens bien de leur personne, insérés dans la société, faisant des études ou occupant un emploi, à se transformer en homme des cavernes : désir de cacher un menton disgracieux ou un grain de peau approximatif, tentative d'équilibrer visuellement un nez trop fort, volonté de ressembler à son père (ou à sa mère), allergie à la mousse à raser, fascination pour les ZZ Top. Que sais-je...

La décision semble en tout cas résulter de la conjonction contradictoire d'un réflexe suiviste, dans une société régie par les caprices de la mode, et du désir de se distinguer, dans un monde où seuls les rebelles suscitent l'admiration. J'appelle ça le paradoxe de la pomme : le sentiment chez le possesseur de Mac d'être radicalement à contrecourant, même lorsqu'il évolue dans un environnement où 80% des gens abhorrent les PC. Depuis le bas d'un amphi à l'université, la vision de toutes ces machines argentées ornées de leur grosse pomme lumineuse, cachant à demi autant de rebelles en puissance, en devient presque angoissante.

On me dira que je ne comprends rien à la radicalité subversive de la pilosité faciale des hipsters. Qu'ils sont porteurs d'un discours fort sur les excès et les dérives de notre société. Que leur barbe est un manifeste, un dazibao. Qu'ils sont décalés, mangent du quinoa et des burgers au tofu, écoutent radio Nova, conduisent des tanks dans des jeux vidéo et votent UDI.

On me dira aussi que peu importe ce que chacun fait de ses poils, et que mon propos est nourri par une forme de jalousie, ma pilosité ne me permettant pas d'envisager le look hipster, mais seulement celui du grand-père chinois ou de la grand-tante portugaise. Ce n'est pas faux.

Il y a toutefois un élément dans la panoplie du hipster qui me pose un réel problème : l'énergie qu'il met à faire la gueule, comme s'il venait de plier son iPhone 6 en s'asseyant dessus ou d'emboutir sa Golf en consultant ses mails sur son iWatch. Il est vrai que le seul moyen qui s'offre à un individu, dépourvu de personnalité au point de suivre la mode la plus risible, de se donner un genre, est de faire la tête. Comme le disait je ne sais plus qui, on peut feindre la gravité, pas l'esprit. Donc, quand on n'a rien à dire

d'intéressant, la meilleure chose est d'être sombre et silencieux, façon Llewyn Davis. Que le plus insigne abruti barbu reste parfaitement mutique, prenne un air affecté et regarde dans le vide sans bouger une oreille ni s'intéresser à son entourage, et on lui prêtera une vie intérieure luxuriante, un tourment abyssal, des préoccupations considérables. On le trouvera mystérieux, absorbé par des enjeux dont l'importance échappe aux gens rasés de près.

Il n'en reste pas moins que cette attitude est désagréable pour le commun des mortels, qui aspirent à des rapports sociaux courtois, à un peu de chaleur humaine et de convivialité. En outre, tous ces barbues sinistres et mutiques inquiètent les personnes âgées, qui sont peu au fait des subtilités de la mode à Brooklyn et de la fascination d'une certaine jeunesse européenne pour celle-ci.

Certains s'étonneront que nos aînés puissent s'angoisser à la vue de ces jeunes-gens. On pourrait en effet supposer qu'à la vue de leur pilosité désordonnée et de leur accoutrement bizarre, les braves mamies bordelaises prennent les hipsters pour d'inoffensifs garçons de la campagne médocaine ou des forêts landaises. Ils seraient mutiques et mornes parce qu'élevés dans des contrées reculées où seul le Père parle, où le silence est la meilleure façon d'éviter ses coups de ceinturon, où l'on n'est guère à l'aise avec les choses de la langue et de l'esprit, où l'on a pas le temps de deviser, et où l'on apprend très tôt à se taire pour ne pas effrayer le sanglier ou le gardon. Les gens de la ville connaissent bien cette société, pour l'avoir découverte dans des séries télévisées de l'ORTF. Des drames familiaux qui se déroulaient dans une ferme du Quercy ou du Gévaudan. Où, à table, on n'entendait que le raclement des cuillers dans les assiettes en fer émaillé, le tic-tac de l'horloge, les bruits de succion dégoûtants des convives avalant leur soupe glaireuse, et les grognements du patriarche réclamant que l'on remplisse son godet.

Toutefois, l'attirail high-tech du hipster ne cadre pas avec ce cliché agreste – sauf à considérer que son énorme casque audio est une protection auditive de bûcheron ou de chasseur – et l'observateur le moins informé aura tôt fait de comprendre que le caractère rural de son accoutrement est fortuit. Le hipster n'est donc pas un brave gars de la campagne, gauche et taiseux.

Faute de savoir qui étaient exactement ces jeunes-gens, pourquoi ils portaient la barbe et pourquoi ils manifestaient aussi ostensiblement leur manque d'appétence pour la fréquentation de leurs contemporains, les passagers les plus âgés du vol s'en sont remis à ce qu'ils savent du monde selon BFM TV et RTL. Ils se sont donc inutilement inquiétés à l'idée de voyager avec quatre djihadistes mal intentionnés, pourvus de sacs-à-dos curieusement rebondis.

Alors, chers amis hipsters, cultivez votre barbe, vos jeans trop courts, vos chemises des années 1980 et vos gilets en laine si ça vous chante. Mais, de grâce, arrêtez d'effrayer les mamies en simulant aussi gauchement la gravité.

## Les enfants, les jeunes et les adultes selon Hop !

Je voyage presque chaque semaine sur les lignes de Hop !, la compagnie régionale d'Air France, mais je n'avais jamais essayé d'acheter un billet via leur site. Après avoir tenté de le faire, je dois reconnaître que celui d'Air France est un modèle de clarté et d'efficacité, bien qu'il soit conçu par des spécialistes du Minitel.

Reprenons : je veux acheter trois billets Bordeaux-Bruxelles, dont deux pour des enfants de 11 et 13 ans. On m'indique qu'un « enfant » doit avoir moins de 15 ans. J'achète donc ce tarif pour les deux. Mais le système, en fin de processus, me dit qu'il y a une erreur sur un des billets, parce qu'un enfant doit avoir moins de 12 ans.

Comme je ne peux pas modifier cela, j'annule tout et je recommence. La seconde fois, les billets, y compris celui de l'adulte, sont affichés nettement plus chers. J'appelle chez Hop !, et mon interlocutrice m'explique que chez Hop ! un enfant a, et a toujours eu, moins de 12 ans, que j'ai dû me tromper. Je n'insiste pas. Elle m'explique aussi que j'ai dû temporairement bloquer 3 places dans l'avion avec ma première commande, et que j'ai donc dû épuiser les billets au tarif le plus favorable. D'où le surcoût.

Je raccroche. Je vérifie sur le site, et la dame a raison : il est indiqué très clairement qu'un enfant est un passager qui a moins de 12 ans. Je refais la commande, mais on m'indique à nouveau qu'un enfant à moins de 15 ans. Je fais une copie d'écran, pour être sûr de ne pas perdre la raison. Je décide de prendre un tarif « jeune » (12 - 18 ans) pour le passager de 13 ans. A nouveau, les billets sont sensiblement plus chers que la première fois ; mais je ne vais pas attendre une hypothétique remise au pot de mes premiers billets pour passer commande. Il faut en finir.

A la fin d'un processus très long, qui implique notamment de renseigner les numéros de passeport de tout le monde, « l'enfant » (moins de 12 ans) et le « jeune » (plus de 12 ans) se retrouvent avec le même prénom en raison de l'intervention intempestive du système de remplissage automatique des champs de texte de Google Chrome. Je suis allé trop vite. Je veux rectifier, mais c'est impossible.

Je rappelle Hop !, et un monsieur me dit que la seule solution est de tout annuler. Je lui dis que je n'ai pas tout à fait que ça à faire, que j'ai déjà perdu une heure et 100 Euros à cause de leurs hésitations sur ce qu'est un enfant, et que je n'ai pas envie de tout recommencer pour reperdre une heure et aboutir à un tarif encore plus élevé. Il annule donc lui-même le billet au mauvais prénom (ce qui prouve qu'il y avait une autre solution que de tout annuler) et effectue une nouvelle commande en écoutant mes instructions.

Tout à la fin, je découvre que le même tarif s'applique à tous les passagers, quel que soit leur âge. Cette histoire d'« enfant » et de « jeune » n'a donc aucun sens depuis le début. Enfin, pas tout à fait, puisque le « jeune », dont le billet a été refait par le monsieur au

téléphone, paie 10 euros de moins que l'adulte et l'enfant. Je renonce à comprendre pourquoi.

## Le Diamond Lounge

A l'aéroport de Bruxelles, les voyageurs fréquents d'Air France sont invités à patienter dans le tout nouveau 'Diamond Lounge'. A part son nom glamour, ce salon n'a rien de bien folichon : mobilier laid et inconfortable, biscuits apéritifs premier prix, presse exclusivement néerlandophone, curieuse tarte aux cerises tout droit sortie d'un restaurant d'autoroute anglais, éclairage blafard aux néons (en dépit de la présence de coûteux luminaires design), et vue imprenable sur des installations aéroportuaires qui évoquent plus le patrimoine industriel pétrochimique biélorusse que la grande aventure du transport aérien.

Dans ce salon, les gens s'ennuient. Alors, logiquement, ils se concentrent sur les boissons alcoolisées. Deux options s'offrent à eux.

Il y a d'abord un Bordeaux rouge inconnu, dont on comprend pourquoi il l'est en le goûtant. Il concentre tous les défauts potentiels d'un Bordeaux : il est excessivement âpre et tannique, et dépourvu de tout bouquet. Dans ce salon de taille pourtant modeste – une capacité théorique d'une centaine de personnes, et jamais plus de cinquante présentes – on compte, à n'importe quel moment de la journée, au moins vingt bouteilles de ce vin en attente d'être dégustées. Je me suis longtemps interrogé sur ce qui amenait le personnel à en ouvrir autant d'avance, alors même que ce breuvage ne rencontre qu'un succès modéré, et que cette oxygénation est peu susceptible d'en améliorer le goût. Un ami, qui fréquente assidument les salons d'aéroport, m'a finalement expliqué que toutes les bouteilles entamées doivent être jetées chaque soir, qu'il en reste une seule ou quinze. Concrètement, le personnel se les partage, d'où l'intérêt d'en ouvrir une douzaine une heure avant la fermeture du salon, comme je l'ai vu régulièrement faire.

L'autre option, c'est bien entendu la bière, Belgique oblige. Le seul vrai luxe du salon, ce sont quatre tireuses à bière en libre-service, qui délivrent différentes sortes de Leffe. Ce n'est, de loin, pas la meilleure bière belge, mais c'est déjà beaucoup mieux que la vilaine Heineken en boîte que l'on trouve dans la plupart des autres salons d'aéroport, d'autant qu'on dispose ici des verres adéquats, et non de méchants gobelets en plastique. En outre, même si on n'apprécie que modérément la bière, jouer au barman est une des deux seules distractions valables dans le Diamond Lounge.

La seconde est d'observer les businessmen lâcher un instant leur smartphone pour aller se servir un demi. Ils actionnent le robinet avec assurance, en tenant leur verre d'une main ferme, bien droit, à 20 cm sous la coulée ambrée. A mesure que le verre se remplit

de mousse, et qu'ils comprennent qu'ils vont devoir manger leur bière à la cuiller, ils réduisent le débit, ce qui a pour effet d'aggraver la situation. Immanquablement, ils finissent avec un grand milk-shake au houblon, qui déborde avec obstination sur leurs souliers anglais et leur costume italien. Ils doivent alors se montrer créatifs pour garder une contenance.

Ils développent toutes sortes de stratégies pour cela. Certains reviennent avec leur verre de mousse vers leur place d'un pas décidé, sourire aux lèvres, comme si c'était exactement ce qu'ils étaient venus chercher. D'autres, s'obstinent pendant cinq minutes, en alternant élimination de l'excédant de mousse dans le trop plein de la tireuse et remise à niveau. Les moins patients abandonnent leur verre, en prennent un autre, et tentent à nouveau leur chance après avoir observé un usager plus aguerri. Les derniers posent discrètement leur verre empli de mousse et vont se servir un ballon de Bordeaux. On comprend alors qui peut boire un vin aussi mauvais.

## Voyager avec un lion

A l'aéroport de Bordeaux, je fais la queue au filtre de sécurité. Arrive une dame sur une chaise roulante, poussée par un agent de l'aéroport. Elle a une cinquantaine d'années. Blonde, les cheveux longs, la mise soignée, de petites lunettes, elle porte sur ses genoux un gros sac de voyage noir. Le monsieur qui pousse le fauteuil a un air jovial et un gilet jaune. Il tire aussi une grosse valise de cabine. La dame parle toute seule.

Arrivé au contrôle, le monsieur fait rouler le fauteuil juste devant moi. Il s'excuse poliment, en m'expliquant que la dame est prioritaire. Je lui fais un grand sourire pour lui signifier qu'il n'y a pas de souci. Puis, il lui dit avec douceur à la passagère qu'il va faire passer son sac dans la machine à rayons X, et qu'elle va devoir se lever pour marcher à travers le portique détecteur de métaux.

La dame tempête subitement :

- C'est hors de question !
- Mais madame, je suis désolé, c'est la procédure. Même les passagers à mobilité réduite doivent passer le portique sans le fauteuil. Le fauteuil fait sonner la machine, alors...
- Je ne parle pas de ça ! Je parle du sac. Dans le sac, il y a mon chat ! On ne va pas irradier cette pauvre bête dans cette machine...
- Ah, oui, oui... Enfin, non. On va sortir le chat du sac, faire passer le sac dans le tunnel, et je vais porter le chat pour passer sous le portique
- Oh, il ne va pas aimer ça. Il n'aime pas les étrangers. Je vais le porter moi...
- Mais vous y arriverez ? Il semble très lourd...



Je vois effectivement, à travers la paroi grillagée du sac, qu'il s'agit d'un très gros chat roux. Probablement un Maine coon, ces chats américains gigantesques, très poilus et extrêmement placides, qu'on pose sur son canapé pour faire joli, et qu'on peut déguiser en lion à carnaval en leur rasant les poils de l'arrière train, des pattes et d'une partie de la queue.

La dame reprend :

- Mais pourquoi voulez-vous que je n'arrive pas à porter mon chat ? Je le porte tous les jours !
- J'ai pensé que vous aviez peut-être des difficultés à marcher...

Elle répond, vexée et péremptoire :

- Pas du tout !

Elle se lève effectivement sans effort, avec l'air de Xavière Tiberi à qui l'on aurait parlé de faux-électeurs. Elle ouvre le sac et installe son chat sur elle en, lui faisant mille compliments et caresses. La bête doit peser ses dix kilos et a un air extrêmement las et affecté, affalé de tout son long sur le buste de la dame, sa queue pendant au niveau de ses genoux. Il se laisse porter nonchalamment, avec l'air énigmatique de Maître Yoda : impossible de dire s'il va ronronner en se frottant contre sa maîtresse ou l'énucléer d'un coup de patte impromptu. Tout le mystère du chat.

La dame et le chat passent le portique de détection de métaux sans difficulté, et vont attendre leurs affaires à l'autre bout du scanner à bagages. L'agent de l'aéroport glisse dans la machine le sac du chat, celui de la dame, ainsi que sa valise et son manteau. Puis il passe sous le portique et, ayant montré patte blanche à ses collègues du contrôle, repasse avec le fauteuil roulant, qui fait abondamment sonner la machine.

De l'autre côté, la dame récupère le sac-à-chat, et y réinstalle son fauve lymphatique. Elle referme le bagage, et s'avance pour se rasseoir dans le fauteuil roulant.

L'agent, un peu interloqué, s'adresse à elle :

- Si vous n'avez pas de problème pour vous déplacer, pourquoi avez vous demandé un fauteuil ? C'est réservé aux personnes handicapées...
- Mais je n'ai jamais prétendu être handicapée ! Votre service est offert aux passagers handicapés OU à mobilité réduite. Quand je voyage avec mon chat, une valise, un manteau et un sac, je suis désolée, mais ma mobilité est très réduite
- Vous n'avez qu'à prendre un petit chariot pour installer vos affaires, comme font les autres gens...
- Oui, mais le petit chariot, je dois le laisser au niveau des comptoirs, et je ne sais pas comment porter tout à la fois pour aller jusqu'au contrôle, et ensuite jusqu'à l'avion... Le chat, ce n'est pas objet. Je ne peux pas me permettre de le faire tomber. Et il est très lourd. Ce n'est pas un chat de gouttière

- Mais le personnel de l'aéroport n'est pas là pour porter des chats de race, mais pour aider des gens qui ne peuvent pas se déplacer ! Il faut enregistrer votre bagage à main, et comme ça vous pourrez vous débrouiller avec le sac-à-chat...
- Oh, cessez d'être désagréable à la fin ! Ca fait des années que je fais comme ça, et personne n'a jamais rien dit avant vous.

Ayant fini de récupérer mes affaires, je n'ai pas suivi le reste de cette conversation absurde et su qui du monsieur, de la dame ou du chat a eu gain de cause.

Ceci étant, il semble bien que ce soit la dame et le chat. En salle d'embarquement, ils étaient toujours installés sur le fauteuil roulant, poussés par l'agent de l'aéroport, qui faisait grise mine. Ils ont embarqué en priorité, et le monsieur les a accompagnés jusqu'à la porte de l'avion, puis jusqu'à leur place. La dame a alors ressorti son compagnon de son sac, en lui faisant moult compliments. Il a regardé le monsieur au gilet jaune d'un air mauvais, et a baillé magistralement, découvrant des dents effrayantes. Le type n'a pas demandé son reste.

### **Des inconvénients d'une valise vide**

A l'aéroport de Bruxelles, je fais la queue au contrôle des bagages.

Avant, c'était l'endroit le plus sinistre que je connaisse : un capharnaüm de barrières et de scanners, coincé entre d'énormes piliers à l'ordonnancement chaotique, éternellement saturé de voyageurs énervés et anxieux de rater leur vol. Le tout était situé dans un obscur sous-sol, supplice du claustrophobe et de l'antlophobe.

Depuis un an, le changement est radical : le contrôle a désormais lieu dans une immense salle très lumineuse, qui offre une vue imprenable sur les pistes et les avions. L'organisation est claire et rationnelle. Une armée d'agents d'accueil, qui portent de curieux polos verts anis, guident les passagers vers un labyrinthe de poteaux et de rubans délimitant efficacement les files d'attente. On comprend la logique de l'ensemble, et comme il y a au moins trente scanners contre une douzaine auparavant, on se dit que ça ne va pas durer deux heures. De ce fait, les passagers sont aussi détendus qu'il est possible de l'être une heure avant d'être enfermé dans un avion.

Les scanners sont dotés d'un ingénieux système de circulation automatique des bacs en plastique où les passagers déposent leurs effets, similaire à celui d'un centre de tri postal. Le processus de contrôle est supervisé par les agents d'une autre société de sécurité, dont le torse est moulé dans d'impressionnantes chemisettes chipées à la police de Los Angeles, où sont cousus de chatoyants écussons 'G4S'. Ils disposent de gros talkies walkies et scrutent avec détermination des écrans de contrôle dernier cri. La tour de contrôle ne doit pas être mieux équipée.

Mon tour arrive. Je voyage avec un 'pilot case', un hybride de valise cabine et de sacoche d'ordinateur, nanti d'une poignée télescopique et de grosses roulettes. Je mets ma veste et ma parka dans un des bacs qui sortent automatiquement au début du tapis roulant ; je sors l'ordinateur de ma valise et le pose dans un autre bac ; je cale ma valise dans un troisième. Je passe sous le portique et j'attends mes affaires à la sortie du scanner.

A travers la paroi transparente du long tapis roulant où les bacs sont voiturés comme les wagons d'un train fantôme, je constate qu'un mécanisme métallique vient de pousser celui qui renferme ma valise vers la voie de dérivation où cheminent les effets à contrôler. Je suis surpris, car elle ne contient strictement rien : une fois sorti l'ordinateur, il doit rester deux stylos, une clé usb, un chargeur de téléphone, et trois cartes de visites.

Le préposé au contrôle est occupé à expliquer à une dame d'un certain âge qu'elle va devoir se défaire de l'essentiel de sa trousse de toilette, qui contient une bonne douzaine de tubes, de flacons et d'aérosols de grandes marques de la cosmétique, excédant tous les 100 ml réglementaires. A la vue de la peau parcheminée de la dame, je me dis que ces onguents et lotions vendus au prix du Pétrus sont une pure escroquerie. Ou alors la dame n'a pas 70 ans comme elle le paraît, mais 120. Elle a des affres, et les partage avec le monsieur du contrôle : il y en a probablement pour des centaines d'euros, mais il est trop tard pour qu'elle retourne enregistrer sa valise.

Je compatis, mais ça fait cinq minutes que l'agent lui expose la situation, et l'embarquement de mon vol va bientôt débiter. En outre, ma valise est rigoureusement vide, alors je ne vois pas bien l'objet du contrôle pour ce qui me concerne. Au bout d'un moment, la dame se résigne à jeter sa précieuse pharmacopée.

Le type va alors chercher mon bagage et me demande :

- Et ce que je peux vérifier le contenu de votre valise ?
- Oui, il n'y pas de souci. Mais, vous savez, elle est vide...
- Justement...
- Justement quoi ?
- Ben je vérifie...
- Mais quel est l'intérêt de fouiller un bagage vide, puisqu'il ne contient rien ?
- On a des consignes
- Des consignes ?
- Pour fouiller les bagages suspects. Et un bagage vide c'est suspect.
- Ah, mais suspect de quoi au juste ? Que peut-il y avoir de suspect à une valise vide ?
- C'est le fait qu'elle soit vide qui est suspect
- Ah...

- Oui, c'est pas normal. Alors je vérifie.
- Et pourquoi c'est pas normal ?
- Ben c'est bizarre de voyager avec une valise vide...
- Vraiment ? Moi je vois plein de raisons pour voyager avec une valise vide
- Lesquelles ?
- Eh bien, on peut avoir besoin du bagage pour un autre voyage : alors on le ramène de Bruxelles à Bordeaux vide, et ensuite on le remplit pour aller à Florence. On peut aussi avoir amené un bagage plein à l'aller, le vider parce qu'il contenait des cadeaux ou des affaires qu'on a confiées à quelqu'un, et revenir avec le bagage sans rien dedans parce qu'on n'a rien d'autre à y mettre. On peut aussi avoir besoin d'un bagage pour transporter un ordinateur, et n'avoir rien de plus petit qu'un pilot-case...
- Si vous voulez. Mais moi je vérifie.

La conversation est détendue. Le type est gentil, un peu fataliste. Je ne suis pas plus pressé que ça, et le concept de la vérification de la valise vide me semble assez cocasse... Le type ouvre la petite poche sur le devant, qui contient les stylos et des cartes de visite. Puis le compartiment principal, qui normalement est divisé entre affaires de travail et habits, par une paroi de séparation zippée. Je l'ai laissée ouverte : au premier coup d'œil on peut donc s'apercevoir que la valise est rigoureusement vide.

Le préposé au contrôle s'adresse à moi, avec un air sceptique :

- Il n'y a pas d'autre poche ?
- Euh, non. Là vous avez tout vu.
- Vous êtes sûr ?
- Oui...
- Et ça c'est quoi ?

Il désigne les deux renflements que forment dans la doublure du compartiment principal les tiges de la poignée télescopique.

- Ben, c'est les tiges de la poignée... C'est quand même pas la première fois que vous voyez un pilot-case ?
- Non, mais elles sont grosses...
- Ah, ok.

Ca doit être un autre truc louche à surveiller selon la note de service qui recommande de vérifier le contenu des valises vides. Imaginons ce document :

*« Jusqu'à présent, l'attention des agents de contrôle a été attirée sur les valises contenant des objets suspects ou offrant des images scan difficiles à interpréter. Cette stratégie semble inappropriée, puisque le contrôle de plus de 15 millions de bagages à main à l'aéroport Bruxelles-National depuis octobre 2001 n'a pas permis à ce jour d'intercepter le moindre explosif ni la plus petite arme. »*

*A compter de lundi prochain, il conviendra donc de contrôler prioritairement les valises vides. Les agents noteront que, lorsque la valise est vide, le mécanisme de la poignée télescopique est très apparent, ce qui est suspect. Lorsque la valise est totalement vide, le mécanisme est encore plus apparent, ce qui est plus que suspect : inquiétant. Il conviendra d'y prêter toute l'attention requise ».*

Le type semble vouloir ouvrir la doublure pour examiner le mécanisme de la poignée télescopique – ce qui peut se faire via une fermeture à glissière. Elle est toutefois dépourvue de tirette, et il faut des doigts de fée pour l'actionner. Le type, lui, a des pognes de maçon. Il laisse donc tomber.

Avant de partir, je lui demande :

- Dites, si j'avais mis ma parka dans la valise, vous l'auriez contrôlée ?
- Ben non... Une parka au scanner, on voit bien ce que c'est. En même temps, avec une parka, la valise n'est plus vide. Donc tout va bien...

## La bière et l'iPad

A l'aéroport JFK de New York, dans les salles d'embarquement des vols intérieurs, les places assises sont rares. Une centaine pour dix portes. Presque tout l'espace disponible est, en effet, occupé par des choses qui ressemblent à des postes de travail : banquette en Moleskine, petite table coquette et iPad sur un présentoir très stylé en aluminium. On dirait un open space géant ; les bureaux d'une administration dans un film de science-fiction ou ceux de je ne sais qu'elle boîte du net ayant décidé de fliquer un peu plus encore ses employés.

En fait, c'est une sorte de cafétéria. Voilà l'idée : comme, aux Etats-Unis, les gens n'aiment pas passer un instant sans '*digital intertainment*', nourriture et boisson, ils s'installent là, regardent sur l'iPad des pubs de bouffe qui font envie, commandent des choses à manger et à boire avec la machine, et peuvent ensuite surfer gratuitement sur le net en se goinfrant. La tablette me signale que je suis dans le secteur d'une buvette appelée pompeusement 'Croque Madame'. Un peu plus loin, c'est celle d'un pub ou d'un bar italien, même si le mobilier reste le même.

Quel progrès ! Quel pragmatisme ! Quelle efficacité ! Bon, dans la pratique, c'est un peu moins glorieux...

D'abord, les banquettes sont un avant-goût violent de la classe éco de l'avion : un type de ma corpulence a du mal à s'y asseoir. Certes, j'ai une petite bedaine, mais je suis loin d'appartenir à la catégorie des gens les plus grands et les plus ventrus de ce coin des USA. La banquette est raide comme une chaise d'église, la table est trop haute et vient

s'appuyer contre mon sternum, et j'ai l'iPad à 25 cm du nez – ce qui m'évite en fait d'admirer la nuque de mon voisin de devant.

La technologie ensuite. Pour commander, tu dois passer toutes sortes d'étapes : indication de ton numéro de vol, visionnage de pubs, entrée éventuelle de ton email – si tu t'estimes insuffisamment surveillé par la NSA et trop peu spammé par Groupon et les vendeurs de Viagra de contrebande. Tu paies ensuite directement de ton siège : tu passes la piste magnétique de ta carte de crédit dans le lecteur fixé à côté de ta table, et c'est réglé. Magique ! Particulièrement pratique si tu as réussi à subtiliser la carte de quelqu'un d'autre, surtout qu'on te débite 11.50\$ pour une bière américaine de base. Mais c'est un aéroport, alors tu ne mégotes pas. Et le pourboire est compris : ils ne vont certainement pas laisser ça à ton appréciation, compte tenu de ce qui va suivre.

Tu attends.

On te propose de surfer pour te faire patienter, mais il faut voir des pubs. En outre, je déteste les tablettes, leur ergonomie à la noix et leur clavier virtuel. Je préfère encore lire le journal sur mon téléphone ou observer les gens alentours. J'utiliserais bien mon ordinateur, mais la table est trop petite pour l'accueillir, vu l'encombrement du piédestal à iPad.

Au bout de vingt minutes, rien. Pourtant, la machine m'avait dit qu'ils m'apporteraient ma commande directement à ma place, en quinze minutes maxi. Au bar, c'est pas la folie ; les trois préposés discutent aussi mollement que des vigiles de chez H&M, et il n'y a pas de client à l'horizon. Normal : ils sont tous assis à leur poste de travail à attendre sagement leur commande. Je finis par aviser une serveuse, et lui demande où ça en est, au risque de passer pour un technophobe qui refuse de s'en remettre à l'iPad, comme le prévoit le concept du lieu. Elle me dit qu'il y a du monde et que ça prend du temps à préparer.

- Décapsuler une bière ?
- Ah, c'est qu'une bière... Je vais voir, mais je suis seule pour toute la salle.

Alors qu'aux USA le moindre *dinner* dispose de 4 serveurs sur-motivés pour 20 tables, tellement sympathiques et empressés que tu as envie de leur préciser que tu veux juste une pizza et pas une aventure extra-conjugale, 'Croque Madame' n'en a qu'une pour un secteur de tables-à-tablettes qui doit compter facilement 100 places.

La fille finit par m'apporter ma bière. Vaguement fraîche. Et sans verre. Je goûte : elle est dégueulasse. Ça s'appelle « Brooklyn Brown Ale » et ça a le goût d'une Pelforth brune coupée à la Contrex.

Moralité : les génies de la restauration moderne investissent dans des centaines d'iPad, leurs supports high-tech en aluminium massif et le logiciel qui va avec, mais, pour financer ça, ils doivent virer toutes les serveuses, et faire bosser les clients à leur place. A part les actionnaires de 'Croque Madame' et ceux d'Apple, je ne vois pas bien qui est gagnant dans cette histoire.

## J'arrive en avance

Une fois n'est pas coutume, je prends le vol de l'après-midi pour me rendre de Bordeaux à Bruxelles. Il décolle à 14h50 : horaire pratique qui permet de faire quelque chose le matin sans arriver à la nuit tombée, vu que c'est toujours un vol interminable, avec une escale obligatoire à Nantes. A 12h30, j'ai fini mes activités du matin sur le campus. J'hésite : dois-je repasser chez moi ou pas ? Je me dis qu'il est plus simple et plus prudent d'aller directement à l'aéroport, et de manger tranquillement là-bas. Ça me fera une bonne heure à tuer, mais j'ai des choses à lire.

J'arrive donc à l'aéroport à 12h45, plus de deux heures avant le départ. Le parking est bondé et je suis obligé de me garer à un kilomètre du terminal. Une fois arrivé dans le hall, vers 13h00, je cherche un distributeur d'argent. J'en essaie un premier ; il refuse successivement mes trois cartes, au motif que « le processeur de votre banque est hors service ». Il serait étonnant que ce soit le cas pour trois banques différentes, simultanément. Ca doit être une manière polie de dire que le distributeur est vide ou en panne. J'en essaie un autre, situé à l'étage : idem. Je me dis que j'ai le temps, et je décide donc d'essayer le distributeur qui est tout à l'autre bout de l'aéroport. Même topo.

Il est 13h20 et je n'ai toujours pas d'argent. Je m'installe au « Café des Grands Hommes », situé avant le filtre de sécurité, où je sais qu'il est possible de payer par carte. Quatre serveurs courent dans tous les sens en évitant soigneusement de remarquer ma main qui s'agite ; il faut probablement être un grand homme pour susciter leur attention. L'un d'eux finit par venir me voir : il est 13h40. Je lui dis que j'aimerais un croque-monsieur et un coca, mais qu'il me faudrait ça assez vite, parce que je dois m'en aller dans un quart-heure. Je m'attends à ce que le type me dise qu'il n'y a aucun problème, quitte à me mentir effrontément, mais c'est un gars sincère : « Un quart d'heure ? Impossible. Ca met du temps à préparer... ». Ben oui, quoi : sortir le croque du congélateur et le mettre une minute au micro-ondes. Le caractère surgelé du plat est d'ailleurs indiqué sur la carte par un petit logo en forme de flocon de neige. Comme je n'ai pas le temps de discuter, je m'en vais, en me disant que j'ai bien fait de poser la question.

Au filtre de sécurité, je découvre que mon avion part en même temps que quatre charters pour Istanbul, Malaga, Héraklion et Palerme. Il y a en conséquence une foule de touristes : un tiers de jeunes-gens très excités, habillés comme pour aller à la plage (chapeaux de paille, tongs et Heineken à la main), alors que nous sommes entrés dans l'automne, et le reste de retraités plus ou moins vaillants, dont une partie ne reverra malheureusement plus la France (c'est statistique). Entre les fêtards pris dans une dynamique régressive, et les aînés dont les sonotones sifflent comme de vieilles télés, le

personnel du contrôle a fort à faire pour expliquer l'histoire des produits de toilette dans le sachet congélation.

Le portique de détection sonne à mon passage. Je ne suis pas porteur de métal, mais ce sont les aléas du contrôle aléatoire. On me dit d'attendre : il est 14h00. Une dame finit par arriver pour fouiller mon bagage. Puis, elle entreprend de me soumettre au détecteur d'explosifs : c'est une sorte de matraque munie d'un bout de papier buvard que l'on applique sur les mains et la boucle de ceinture du passager, avant de le mettre dans un détecteur.

- Placez vos mains ouvertes devant moi, paume en dessous...

Ayant fréquenté l'école publique sous régime concordataire en Alsace, ça me rappelle irrésistiblement le catéchisme obligatoire du CM2, et le vieux curé Scholl, celui qui aimait frapper les élèves sur les doigts avec sa baguette de bambou lorsqu'ils parlaient d'évolution ou faisaient les pitres. Je l'entends encore : « Tends tes mains devant toi, paume vers le ciel... ».

- D'accord, mais vous ne me tapez pas avec votre matraque...
- Ce n'est pas une matraque, mais un détecteur
- Ok, mais vous ne tapez pas quand même...
- Non, il ne s'agit pas du tout de ça !
- Ah... Alors c'est un jeu pour tester mes réflexes ? Il faut que je retire mes mains quand vous essaieriez de les toucher ?
- Non, non... Ne bougez pas
- Ok, je vous fais confiance.

Effectivement, la dame ne me tape pas. Elle frotte son papier sur mes mains et le passe dans le détecteur qui conclut que je n'ai pas manipulé de produits explosifs avant de monter à bord. Je suis rassuré. Je me demande ce qui se serait passé si j'avais manipulé des allumettes ou de l'engrais pour gazon juste avant de venir à l'aéroport.

Une fois passé le filtre de sécurité, il est 14h10 : il me reste environ 10 minutes pour manger avant l'embarquement. Au stand qui vend des sandwiches, il y a une queue de dix mètres. J'estime qu'il est plus malin d'aller jusqu'à la petite buvette de la salle d'embarquement, que personne ne fréquente jamais, où une dame attend patiemment la fin de son service en consultant Facebook sur son téléphone.

Manque de chance, la buvette est fermée : elle n'était vraiment pas assez fréquentée. Je remonte donc l'immense escalier et reprends le dédale des couloirs pour retourner au stand situé à l'entrée. Le temps d'y arriver, il est 14h20. C'est l'heure théorique de l'embarquement. Comme je n'ai jamais vu un vol Hop ! embarquer à l'heure, je décide de prendre néanmoins le temps d'acheter un sandwich et un coca.



Il est 14h30 quand je suis enfin en possession de ce graal. Je retourne rapidement vers la salle d'embarquement à travers un dédale de couloirs et d'escalators. Quand j'arrive à la porte, l'embarquement se termine tout juste. Je tends mon billet à l'hôtesse :

- Il était temps, monsieur...
- Oui, désolé, j'ai perdu du temps au filtre...
- La prochaine fois que vous voyagez le lundi, pensez à arriver une heure avant le départ.

Je n'ai pas voulu lui dire que je suis arrivé deux heures avant. Elle n'aurait pas compris.

### **L'accoudoir**

A l'aéroport de Bordeaux, dans la salle d'embarquement, tôt le matin, deux collègues discutent mollement :

- Elles sont confortables leurs nouvelles banquettes...
- Ouais, c'est vrai. On dirait pas, mais c'est pas mal fait. C'est dur et c'est mou en même temps
- Ce qui manque, c'est un accoudoir pour mettre sa tête
- Un accoudoir ?
- Ben oui, un truc pour te mettre à l'aise quand tu dois attendre longtemps entre deux avions, que tu veux somnoler un peu...
- Pour te coucher en travers sur la banquette ?
- Ben non, pour te relaxer assis, comme dans ta bagnole. Ils ont ça à Roissy.
- Tu veux dire un appuie-tête ?
- Oui, un accoudoir quoi...
- Mais un accoudoir c'est pour mettre le bras, pas la tête...
- Ben non, tu accoudes ce que tu veux. Ta tête ou ton bras. Ca reste un accoudoir.

### **L'insécurité identitaire chez Air France**

Hall 4 à Orly, en route pour Strasbourg.

Il s'agit d'une partie excentrée du terminal ouest. Ca évoque un peu l'aéroport de Tarbes dans les années 1980. La porte d'embarquement est sommaire : un couloir sinistre, bordé d'une rangée de banquettes moches, où trône un sobre pupitre blanc. A

l'avant de ce pupitre, une grand affiche plastifiée prévient les voyageurs : « Toute agression physique ou verbale envers le personnel de la Compagnie Air France fera l'objet de poursuites et donnera lieu à une refus d'embarquement ».

Je m'interroge sur le sens de ce message. Je vois bien ce qu'est une agression physique, mais qu'est-ce qu'une agression verbale ? A-t-on le droit de se plaindre d'un retard ? De dire des choses désagréables sur la compagnie, du style : « c'est une compagnie minable, qui prend ses passagers pour des imbéciles. Vivement qu'elle fasse faillite et qu'elle soit rachetée par les Chinois, on va bien rire » ? Si le personnel est lui-même désagréable, a-t-on le droit de l'être aussi, dans une logique de légitime défense ? Comment les gens d'Air France déterminent-ils s'il y a agression verbale : d'après le ton du propos, son volume sonore, son idée générale ou le vocabulaire choisi ? Concrètement, si on dit des choses très désagréables, mais d'une voix douce, est-ce une agression ? Si, à l'inverse, on proteste en termes choisis mais en élevant le ton, est-ce pire, ou mieux ? Si le vol est assuré par Hop !, Regional, Britair, Transavia ou Airlinair, la règle vaut-elle aussi ? Ca peut en effet se plaider : « Monsieur le Responsable d'escale, j'ai effectivement traitée l'hôtesse de 'pauvre conne', ce qui constitue, vous avez raison, une agression verbale. Mais je dois préciser qu'elle avait un insigne 'Hop !' ; or je pensais qu'il n'y avait que les gens d'Air France qu'on n'avait pas le droit d'insulter... Je suis de bonne foi ! »

Bref, cette affiche me plonge dans des abîmes de perplexité.

Je m'interroge aussi sur le processus qui lui a donné naissance. Compte tenu du caractère excessivement bureaucratique de la compagnie, cette signalétique n'a pas été fabriquée et installée sur un coup de tête, mais au terme d'un long processus de réflexion et de décision. N'y a-t-il eu personne pour trouver que ce texte envoie un signal négatif aux passagers ? Qu'il peut induire chez eux l'idée qu'ils ont a priori des chances d'être mécontents de leur voyage avec Air France ? Ce texte ne traduit-il pas une certaine arrogance des personnels de la compagnie et, symétriquement, une absence de considération pour les clients ? En outre, si un passager est mécontent, l'affiche va-t-elle réellement l'inciter à se calmer ? Ne contribuera-t-elle pas, au contraire, à mettre de l'huile sur le feu ? Cette affiche est-elle le résultat d'une surenchère des syndicats représentés au CHCT, dans la perspective d'élections professionnelles ? Quoi qu'il en soit, je ne me souviens pas d'avoir vu une mise en garde similaire, même à l'ANPE, à l'ULB ou à l'Hôtel des impôts.

Malgré la présence dissuasive de l'affiche, un jeune-homme s'avance vers le comptoir, à l'heure de l'embarquement, et s'adresse aimablement à l'hôtesse :

- Bonjour, je viens chercher une étiquette verte pour mon bagage...

L'étiquette verte est un rituel chez Air France : c'est celle qui est apposée sur les bagages à main lorsqu'on emprunte un petit appareil, dont les coffres ne peuvent pas contenir une valise format cabine. Celle-ci est alors pourvue d'une étiquette verte, laissée par le passager au pied de l'appareil, placée en soute, et rendue à l'arrivée, au pied de l'appareil également. Les hôtesse ont l'habitude de passer dans la salle

d'embarquement pour mettre des étiquettes vertes à tous les bagages dépassant une certaine taille. Les passagers habitués viennent souvent chercher leur étiquette au comptoir. La démarche est bien vue du personnel : elle permet de gagner du temps et traduit une certaine bonne volonté, puisque que la tendance naturelle des passagers est de refuser de se séparer de leur précieux bagage.

En l'occurrence, l'hôtesse n'apprécie pas l'initiative, et répond, cassante :

- Chaque chose en son temps, ne soyez pas pressé comme ça...

Le type retourne dans la file. Il a dû lire l'affiche, placardée juste en face de lui, et n'a pas envie de se voir refuser l'accès à l'avion. Sans transition, l'hôtesse annonce l'embarquement, et précise :

- L'embarquement s'effectuant à pied par la piste, merci de bien vouloir éteindre tous vos appareils électroniques dès à présent.

C'est la première fois que j'entends ça. Mais le hall 4 du terminal d'Orly est un endroit à part dans le monde du transport aérien. Le gars en quête d'une étiquette verte est juste devant moi. Comme il s'est fait mal voir tout à l'heure, il obtempère et éteint son téléphone. Manque de bol, il a sa carte d'embarquement électronique dessus. Arrivé au contrôle, il se confond en excuses :

- Désolé, il faut que je rallume mon téléphone...

Son iPhone étant complètement éteint, et pas juste en veille, ça prend un petit moment. L'hôtesse en profite pour le houspiller :

- Il ne fallait pas l'éteindre si vous aviez votre carte d'embarquement dessus !

Elle ne le traite pas ouvertement de crétin, mais le ton y est. Le type est gêné de faire attendre toute la file, et n'ose rien répondre.

Arrivé à un mètre du pupitre, je prends l'affiche en photo avec mon téléphone. L'hôtesse me lance :

- Pourquoi vous photographiez ça ?
- Parce que je trouve ça intéressant. Je n'ai jamais vu d'affiche comme ça...
- Et vous trouvez ça drôle ?
- Non, pas drôle. Etonnant.
- Vous trouvez ça normal que le personnel se fasse tout le temps agresser ?
- Ca dépend de ce que vous entendez par « normal ». Je trouve ça inadmissible, d'un point de vue moral, humain et social. Mais, après vous avoir observée un peu, je ne trouve pas ça fondamentalement étonnant.

L'avion est un ATR72. Un vieux coucou à hélices qui a la particularité d'avoir sa porte d'embarquement à l'arrière. Comme dans la Bible, c'est l'avion où les premiers seront les derniers : les gens assis à l'avant de la cabine sont les derniers installés et les derniers à débarquer. L'avion est en harmonie avec le terminal ; on pourrait y tourner un téléfilm sur les années 1980, grâce notamment à la couleur bleue des sièges, qui évoque

les costumes d'Yves Mourousi à l'époque où il présentait le journal télévisé de TF1. C'est une couleur que je n'ai plus vue depuis vingt ans, et dont j'ignore le nom. On n'a d'ailleurs plus besoin de vocable pour la désigner, puisque la couleur n'existe pas à l'état naturel et a totalement disparu des produits manufacturés.

Lors des annonces de sécurité rituelles, l'hôtesse dit :

- Vous pouvez utiliser vos appareils électroniques placés en mode avion pendant toute la durée du vol.

Je me dis qu'Air France s'est enfin mis au standard des compagnies qui n'exigent plus que les appareils soient éteints au décollage et à l'atterrissage. C'est une évolution appréciable, puisque plus personne ne respecte la règle depuis longtemps, à commencer par les personnels, et que ceux-ci gâchent vainement leur énergie à faire la chasse aux resquilleurs.

L'hôtesse de l'embarquement a certes dit que les appareils devaient être éteints dès l'arrivée sur la piste, mais j'imagine que, comme à l'armée, c'est la dernière consigne qui prévaut. Le gars à l'étiquette verte doit être en train de rallumer son téléphone pour la deuxième fois.

L'avion commence à rouler. J'ai mon ordinateur sur les genoux pour écrire la présente histoire. L'hôtesse s'avance vivement vers moi :

- Monsieur, il va falloir éteindre votre ordinateur
- Ah... Mais vous avez dit à l'instant qu'on pouvait s'en servir...
- Non. Pas pendant le décollage et l'atterrissage
- Vous avez dit 'toute la durée du vol'. Mais c'est pas grave, j'éteins
- L'atterrissage et le décollage ne font pas partie du vol...
- Ah, d'accord. C'est un point de vue intéressant.

J'ai dit tout ça aimablement. Certes, ils ne peuvent plus me refuser l'embarquement, mais ils peuvent toujours me mettre des liens de contention et me livrer à la gendarmerie à l'arrivée. Alors je fais profil bas. Et j'en ai assez de raconter des histoires qui laissent à penser que je suis un type cassant et désagréable, alors que je suis d'un naturel doux et affable.

Le type de l'autre côté du couloir est en train de taper un texte sur son iPad. L'hôtesse s'est assise au bout de l'allée, à contresens de la marche, à quatre rangées de moi. Je la regarde, lui désigne le gars du regard, et fais un petit mouvement du menton ironique pour lui signifier : « pourquoi lui et pas moi » ? Elle me répond, du bout de la cabine :

- C'est une tablette, pas un ordinateur...

Je renonce à comprendre. Si ça se trouve j'ai raté mon avion et je suis tranquillement chez moi en train de rêver de tout ça. Raté pour raté, j'essaie de dormir. Je repense à un échange que je viens de lire sur Facebook au sujet de l'insécurité culturelle et identitaire des Français, réelle, perçue ou fantasmée. Des collègues politistes sont en désaccord sur

le rôle qu'elle joue dans les difficultés actuelles de la société française : le problème est-il culturel ou socio-économique ? Je m'interroge.

Je me dis subitement que si les personnels d'Air France ont un comportement incohérent, sont cassants et font assaut d'injonctions contradictoires, c'est qu'ils souffrent eux aussi d'insécurité identitaire. A l'instant, l'hôtesse ne nous a-t-elle pas dit : « Bienvenue sur ce vol Air France, opéré par Hop ! / Régional, euh, pardon, Hop ! / Airlinair » ?

## Les pilotes et les réseaux sociaux

Aujourd'hui, les contrôleurs aériens français sont en grève.

J'ai de la chance : mon vol Bruxelles-Bordeaux, via Nantes, n'est pas annulé. En revanche, les contrôleurs non-grévistes ou réquisitionnés jouent avec les créneaux pour donner plus d'impact à leur mouvement de protestation. Je les comprends. Ma fibre sociale me rend indéfectiblement solidaire des masses laborieuses en lutte, surtout de celles qui travaillent près de 90 jours par an pour à peine 120.000 Euros, et ont des soucis de gestion de leur temps libre et de leur patrimoine que ne connaissent pas les gens de ma condition.

A la porte d'embarquement, le commandant de bord vient s'adresser aux passagers : pour l'instant, le contrôle aérien nous donne un créneau de départ à 22h15, au lieu de 18h25 initialement prévu. Mais les contrôleurs peuvent changer d'avis à tout moment. Le commandant conseille donc aux passagers de ne pas se disperser dans l'aéroport, et de surveiller les écrans et les annonces pour qu'on puisse opérer un embarquement rapide en cas de nouveau créneau plus favorable.

La perspective de rester 4 heures dans une salle d'embarquement sinistre ne m'enchantant pas, je vais voir le commandant, et lui demande si je peux retourner au salon Air France. Je lui promets de garder l'œil rivé à l'écran indiquant les embarquements et de venir dare-dare dès que le nôtre sera annoncé. Il me donne sa bénédiction. Je retourne donc au salon et surveille attentivement l'écran. C'est un salon où le personnel ne fait pas d'annonce et où l'on n'entend pas celles du hall. Le risque de rater son avion est réel si l'horaire de départ change ou si l'on abuse de la Leffe.

Vers 19h30, le vol disparaît de la liste. Il n'y a plus rien. Je vais voir l'hôtesse du salon, qui essaie de se renseigner. Sans succès. Je me dis que c'est temporaire. Mais ça dure. Je lui demande d'appeler la porte d'embarquement, mais personne ne décroche. J'y retourne rapidement : le comptoir est désert et il n'y a plus de mention d'un vol pour Bordeaux ou Nantes sur l'écran de la porte. Je constate toutefois que l'avion est toujours là, accosté à la passerelle, et que les passagers patientent mollement sur les banquettes. Personne n'est au courant de rien.

Je me dis que le vol a peut-être été annulé, et que dans un tel cas, ce serait stupide d'attendre jusqu'à 22h30 pour en être informé. J'essaie de trouver un interlocuteur, mais il n'y a personne. Il y a un guichet Air France/Hop, mais il se situe dans le hall de départ, à un bon kilomètre de là, avant le contrôle des bagages. Y aller est le plus sûr moyen de rater l'embarquement si le départ est avancé.

J'appelle le standard de réservation d'Air France et je raconte mon histoire à Laurence, qui me parle depuis Marseille. Elle promet de me rappeler. Un quart d'heure après, elle le fait mais ses informations sont maigres. Elle a contacté Hop, mais ils ne savent rien. Elle a écumé les sites internet des aéroports de Bruxelles, Nantes et Bordeaux, et n'a pas trouvé d'information sur notre vol, si ce n'est qu'il n'est apparemment pas annulé.

Je vais voir à nouveau la dame du salon, qui me conseille de retourner à la porte. Elle a raison : si l'embarquement commence, je n'en saurai rien, puisque mon vol est toujours absent de la liste.

A 20h50, j'apprends que le créneau de départ a changé et que l'embarquement est finalement prévu à 21h00. Il n'y a toujours personne au comptoir. Je partage l'information avec d'autres passagers, qui s'inquiètent comme moi d'une éventuelle annulation. Tout le monde est sceptique sur la possibilité d'un départ aussi rapide. Il commence à émerger de ce groupe très disparate la solidarité des jours de grève : les gens se parlent, partagent leurs angoisses et leur énervement, se remémorent d'autres expériences de grève malheureuses, commentent la compétence de la compagnie et du personnel de l'aéroport, s'expriment sur la légitimité du mouvement de grève des contrôleurs aériens, et s'estiment pris en otage. Cela m'a toujours étonné qu'il faille une situation de crise pour que des individus se décident à se parler.

Un couple est particulièrement remonté contre le manque d'informations et l'absence d'interlocuteur. Lui, trapu, blouson en cuir noir, cheveu gominé, la quarantaine, des mains comme des battoires, propose de casser quelque chose pour faire venir des gens de l'aéroport :

- Je vais péter un truc, balancer une banquette dans la vitrine, on verra bien si on s'occupe pas de nous !

Sa compagne, plutôt que de calmer le jeu, l'approuve bruyamment :

- T'as bien raison José, on se moque de nous ! Je vais t'aider.

Elle n'a pas l'air de plaisanter et en a les moyens physiques ; elle est bâtie comme une lanceuse de poids moldave. Je dis moldave, façon de parler ; il ne faut pas y voir un jugement de valeur sur la beauté des femmes de la Bessarabie et de la Podolie méridionale, mais un cliché sportif. Quand j'étais gamin et que je regardais les compétitions d'athlétisme à la télévision, j'étais toujours impressionné par ces lanceuses de poids aux cheveux courts et à l'air mauvais, à la fois grasses et musculeuses, qui faisaient passer Lino Ventura pour un gringalet jovial. Elles n'étaient jamais italiennes, mexicaines ou luxembourgeoises, mais moldaves, ukrainiennes ou yougoslaves. Le fait qu'elles venaient surtout de l'Est n'a rien voir avec la beauté des femmes de ces pays ;

cela tenait juste à l'intérêt qu'on y portait à ces disciplines sportives ingrates et aux méthodes d'entraînement qu'on y employait. En outre, porter un jugement d'ensemble sur le physique d'une population (notamment féminine) donnée, sur le mode : « les Italiennes sont belles » ou « les Anglaises sont tartes », me paraît très déplaisant. Il y a dans ce type de propos un mélange de néo-colonialisme, de machisme et de bêtise qui m'a toujours choqué.

Quoi qu'il en soit, la compagne du gars énervé a, comme lui, un physique de démenageur breton ou de maçon turc. A eux deux, ils semblent tout à fait capables de soulever une banquette métallique de six sièges et de la propulser à travers la baie vitrée qui jouxte la porte d'embarquement. Je suggère au couple vindicatif, qui est très aimable au demeurant, que ce n'est peut-être pas la meilleure stratégie pour faire avancer les choses, et que si personne n'a d'information, les vigiles ou les policiers qui viendront constater les dégâts et leurs passer les menottes n'en auront certainement pas non plus.

Heureusement, le personnel au sol arrive, et débute l'embarquement. Lorsque je passe au contrôle des billets, je suggère au monsieur qui est là de faire en sorte que le vol soit remis à l'affichage (il ne l'est toujours pas), qu'une annonce soit faite dans le hall, et que quelqu'un appelle le salon, où certains passagers, persuadés de partir à 22h15, doivent siroter tranquillement un Martini. Le type me répond froidement qu'il connaît son métier, et que tout est en ordre. Je lui fais remarquer que le vol n'apparaît même pas sur l'écran de la porte d'embarquement au-dessus de lui. Mais il n'est pas plus ému par cette remarque que je ne l'ai été quand on m'a dit que Zayn Malik quittait les One Direction.

Arrivé dans l'avion, j'indique à la cheffe de cabine qu'il n'y a aucune information sur notre vol dans l'aéroport, et que des passagers vont forcément manquer à l'appel. Le commandant sort du cockpit. Il est très embêté par cette perspective : notre fenêtre de départ est de dix minutes, pas une de plus, et si l'un des passagers absents a enregistré un bagage, le temps nécessaire au déchargement de sa valise va nous faire perdre notre créneau.

A l'issue de l'embarquement, il manque effectivement deux voyageurs. Comme je suis assis tout à l'avant de l'appareil, je poursuis la conversation avec le commandant et la cheffe de cabine :

- Les deux qui manquent doivent être au salon. J'y ai vu d'autres passagers. J'ai demandé au personnel au sol d'appeler là-bas quand j'ai embarqué, mais ils ne l'ont peut-être pas fait...
- C'est trop tard maintenant. On va partir sans eux, tant pis. Je vois qu'ils n'ont pas enregistré de bagage, donc ça va.
- Quand j'ai eu l'info sur l'embarquement, il n'y avait personne à la porte. Je serais bien retourné au salon pour prévenir les autres, mais c'est loin. J'avais pas envie de rater l'avion...

- Je comprends... Mais, au fait, comment vous avez su pour l'embarquement ? Nous on vient juste de l'apprendre. Ca fait deux heures qu'on attend dans le cockpit sans aucune info...
- Un type de Hop m'a appelé sur mon portable il y a un quart d'heure. Il s'est renseigné en téléphonant à l'aéroport...
- Et pourquoi il vous a appelé vous et pas nous ? C'est dingue ça !
- En fait, le type de Hop m'a appelé trois fois depuis une heure...
- Et vous avez fait comment pour le joindre ? Vous connaissez des gens chez Hop ? Nous, on n'a eu personne...
- Ben, j'ai laissé un message un peu cassant sur la disparition du vol A5 3207 sur la page Facebook de Hop, et cinq minutes après, un certain Kevin m'a téléphoné. Je ne sais même pas comment il a eu mon numéro. Je lui ai expliqué la situation, et il est allé à la pêche aux infos.

Le commandant, sincèrement dépité, se tourne vers l'hôtesse :

- La prochaine fois qu'on ne sait rien, il nous reste plus qu'à mettre un commentaire sur la page Facebook de la compagnie pour avoir des nouvelles...



## AU SOL

### L'ergonomie des wagons

Dans le train où je suis, l'Intercity Bruxelles-Bruges, il a un groupe de dames âgées, comme on n'en rencontre qu'en Belgique. Quatre copines aux cheveux blancs, la septantaine bien entamée, pimpantes, qui devisent et rient aux éclats en mangeant des petits gâteaux, et sont à tu et à toi avec tout le monde.

Je suis installé juste à l'entrée du wagon, à côté de la porte. C'est le seul endroit où il y a une prise de courant, et j'en ai besoin pour palier les défaillances de la batterie de mon ordinateur.

Les dames, les unes après les autres, vont faire un tour du côté des commodités. Pour cela, elles doivent ouvrir la porte qui sépare la salle de la plate-forme. Il s'agit d'une porte automatique en verre et en aluminium, qui coulisse comme dans Star Wars. Pour l'ouvrir, on n'appuie pas sur un gros bouton vert, à la mode des TGV, mais on actionne une poignée en aluminium. On doit la pousser dans le sens de l'ouverture ; elle bascule alors légèrement, et l'assistance pneumatique se charge d'ouvrir la porte. Le problème c'est que si l'on pousse la poignée dans l'autre sens, le mécanisme d'assistance referme la porte.

Comme le train est brinqueballant et que les dames ne sont plus très stables, lorsqu'elles ouvrent la porte, elles continuent à tenir la poignée pour avoir un point d'appui. La porte coulisse dans le sens de l'ouverture, mais leur main reste immobile : elles actionnent donc involontairement la poignée dans l'autre sens. En conséquence, la porte se referme. Puisqu'elles ne bougent toujours pas, la poignée re-pivote dans l'autre sens, et la porte se rouvre.

L'infortunée mamie reste ainsi immobile devant la porte, qui fait des vas-et-viens incessants, comme si elle était devenue folle, dans un grand bruit d'air comprimé et décomprimé, et de mécanique en détresse.

Voyant la difficulté, je me lève, indique à la dame que je vais régler le problème, et actionne la poignée en la relâchant immédiatement. La porte s'ouvre.

La scène se répète trois fois, à l'aller comme au retour. Les dames sont très reconnaissantes de tant de courtoisie, et se sentent un peu bêtes de ne pas arriver à ouvrir une porte a priori destinée à faciliter la vie des voyageurs. On plaisante gaiement sur les joies de la modernité et l'inconséquence des concepteurs de cette porte.

Car il est quand même incroyable que les ingénieurs qui ont conçu ces portes, présentes dans la moitié des trains de la SNCB et de bien d'autres compagnies sans doute, n'aient pas pensé que, lorsque le train roule, les gens s'agrippent par réflexe à la poignée, et ne se contentent pas de l'actionner d'un poignet souple comme il est sans doute indiqué dans le manuel. Evidemment, quand le train est à l'arrêt et qu'on est un jeune ingénieur dynamique qui fait du squash tous les mardis et un marathon par an, ouvrir cette porte ne présente pas de difficulté majeure. Il en va autrement quand on est un passager âgé ou chargé dans un train en mouvement, et que c'est la première fois que l'on voit ce genre de poignée.

Mais les gars de chez Siemens s'en fichent pas mal. Eux ne prennent jamais le train.

### **Le lit du dernier Bey de Tunis**

A Tunis, dans la Médina, j'ai découvert que j'avais un capital de sympathie irrésistible. Dans la rue, un type, la trentaine, me regarde avec un grand sourire et s'adresse à moi :

- Tu es français ? Oui ? Bienvenue à Tunis !
- Merci, merci...
- Tu viens faire quoi ?
- Oh, j'étais là pour une réunion hier, je repars tout à l'heure
- Et tu aimes Tunis ?
- Oui, beaucoup. C'est magnifique...

On discute un peu, dans une rue bondée du souk. Il me demande :

- Et tu as visité la maison de l'ancien Bey de Tunis au moins ?
- Non...
- Non ? Oh, c'est vraiment dommage ! Elle est ouverte en ce moment, mais ça ferme après. C'est un très beau palais, avec une terrasse magnifique, vue sur toute la ville et les sept mosquées, quatre arabes et trois turques, et les toits du souk. On peut voir le lit du Bey, où il dormait avec ses quatre épouses...
- Ah, c'est intéressant...

On continue à bavarder en marchant. Comme je musarde sans objectif précis, mon nouvel ami m'accompagne, jusqu'à ce qu'on se retrouve devant la maison du Bey. C'est effectivement un beau palais, transformé en magasin de souvenirs.

Mon désormais meilleur ami me présente au propriétaire, un type très jovial aussi. Celui-ci m'emmène voir la terrasse, avec une vue vraiment magnifique sur la ville et ses édifices, et des mosaïques de toute beauté. Il me décrit tous les éléments du paysage, puis m'emmène dans la chambre du Bey, où trône un lit colossal et somptueux, couvert de dorures et de miroirs, grand comme un ring de boxe. Il évoque, avec une pointe de regret, la fin de la polygamie décrétée après l'indépendance, mais, philosophe, considère que quatre épouses, cela veut aussi dire quatre belles-mères. Il semble penser à la sienne.

Il m'accompagne dans une autre pièce, et me demande de prendre place sur une banquette. Commence alors la présentation des tapis. C'était prévisible. J'explique que je n'ai qu'un tout petit bagage (ce qui est vrai) et que je n'ai pas l'intention de ramener un tapis (ce qui est également vrai), mais le propriétaire des lieux et un vieux monsieur qui ressemble à Agecanonix n'en ont cure. Ils ont déjà étalé sur le sol une douzaine de tapis de toutes formes, tous coloris et tous styles, et continuent à déballer leurs trésors. Le patron m'explique les différentes sortes de tissages, me fait examiner la finesse des points, toucher la texture des tapis en poil de chameau aux vertus orthopédiques, m'explique la sévérité avec laquelle l'Etat tunisien contrôle la fabrication et la vente des tapis.

Je m'intéresse à deux housses de coussins, couvertes de broderies et de sequins, pour ne pas paraître impoli. Elles sont jolies, mais c'est de l'artisanat bas de gamme, comme on en trouve en France dans les bazars exotiques et les solderies. Consentir à cet achat est toutefois le prix à payer pour remercier mon hôte de sa visite guidée et ne pas mettre mon meilleur ami dans l'embarras.

Le locataire de la maison du Bey m'annonce un prix astronomique :

- Pour toi, mon ami, ce sera 200 Dirams (ce qui fait rien qu'une centaine d'Euros)
- 200 Dirams ? Vous savez, je ne suis pas Américain...
- Oui, oui... Alors je te fais le prix spécial de la semaine portes-ouvertes 160, plus la réduction du premier achat 140, plus la réduction pour les amis de mon ami 120, plus celle du mercredi 110...
- Ah, 110 Dirams. Je n'ai pas 110 Dirams. J'en ai 100.
- Alors ce sera 100 !

C'est encore beaucoup trop cher, mais soit. A la fin, le patron me demande si je n'ai pas un petit billet de 5 pour Agecanonix, mais je n'ai vraiment plus rien. Je lui ai donné toute ma fortune.

Mon ami me récupère à la sortie de la maison du Bey.

- Maintenant, je vais te présenter à mon frère. Il fait des parfums...

Pas le temps de dire ouf, je me retrouve dans la boutique. Le parfumeur est absolument ravi de me rencontrer, à croire que son frère lui a parlé de moi des soirées entières. Il m'enduit les poignets et les avant-bras de divers extraits de parfum : cactus, fleur du désert, datte, jasmin, etc., et me vante la qualité de ses produits. Je lui explique que je n'ai plus d'argent, puisque je l'ai donné au marchand de tapis, l'ami de son frère. Il m'assure que ce n'est pas grave, qu'il veut juste me faire sentir ses parfums, dont il est très fier, et que personne n'a parlé d'en vendre ou d'en acheter, et qu'on ne discute pas d'argent avec ses amis ou les amis de la famille.

Je m'en tire avec un petit flacon d'extrait de Jasmin – alors que le parfumeur était parti pour me fourguer l'assortiment complet, de 6, 12 ou 18. Je lui répète que je n'ai pas d'argent et que je n'ai pas ma carte bancaire sur moi.

- Ce n'est pas grave l'ami ! Prends le parfum, et reviens me payer plus tard... Les amis de mon frère sont mes amis.

Je suis donc rentré à l'hôtel chercher ma carte bancaire, j'ai été prendre des Dirams au distributeur, et je suis revenu payer le parfumeur. Je ne voulais pas faire de peine à mon meilleur ami en trahissant sa confiance. Parce que c'est un type en or, sur qui je peux vraiment compter. Je ne sais jamais quoi ramener chez moi quand je pars en voyage, et là je n'avais aucune idée. Eh bien, en dix minutes, grâce à son intervention, c'était réglé.

## Le Festival de la Castagne

Arrivé à minuit-et-demi à Aix-en-Provence, je découvre une ville en état de siège. Impossible d'accéder à mon hôtel en taxi. Toutes les rues du centre sont bloquées par des barrières et des policiers en armes. Cette situation arrange le taxi, qui est pressé de rentrer chez lui, et n'avait apparemment aucune envie de s'aventurer dans les ruelles de la ville. Je ne lui en veux pas ; je m'estime heureux qu'il ait accepté de m'amener jusque-là. Dans la file des taxis à l'aéroport, trois ont successivement refusé la course vers Aix parce que ce n'était pas leur direction. Infortunés taxis que l'on oblige à se rendre dans des endroits où ils n'ont rien à faire ! Le gouvernement devrait réfléchir à un dispositif légal contraignant les clients à aller là où cela arrange les taxis. Ce serait beaucoup plus simple.

En attendant, je prends congé du chauffeur non sans lui avoir laissé 80 Euros. Je me dirige vers mon hôtel à pied, en tirant derrière moi ma petite valise à roulettes. Je comprends assez vite que je viens de débarquer en plein festival de la castagne. Je n'étais pas au courant. Je constate néanmoins que des dizaines de gars beurrés, avec de grands gobelets de bière et des regards vitreux, se dévisagent, se toisent et s'invectivent. Sans se connaître a priori, ils s'avancent l'un vers l'autre au gré de leurs déplacements dans la foule, et forment des binômes. Une fois suffisamment proches, ils se menacent respectivement, avec un langage fleuri et de belles expressions, de se claquer le beignet

(ou plutôt, en provençal, le *cabosso*), et plus si affinités. Cette phase orale, durant laquelle les protagonistes rivalisent d'inventivité pour expliquer aux spectateurs de quelle manière ils vont amocher leur binôme, est suivie d'une phase pratique, où ils essaient – dans un certain désordre, je dois le dire – de mettre leur programme à exécution. Les mains et les pieds tournoient en tout sens et n'atterrissent sur les nez, les oreilles, les mentons et les parties intimes qu'avec approximation. J'ai dû tomber sur des débutants.

Il y a aussi beaucoup de filles, jeunes, très maquillées et plutôt court vêtues. Elles n'ont pas l'air de participer directement à la compétition, et semblent cantonnées au rôle de pom-pom girls ou de spectatrices. Certaines paraissent toutefois remplir une fonction d'arbitre, et veillent à la régularité de l'épreuve :

- Laisse tomber Slim, tu vois bien qu'il est complètement déchiré...

Ou :

- Calme-toi Alex, c'est pas la peine de s'énerver. C'est un minus. Viens, on va prendre une bière...

D'autres filles semblent être la cause du litige ou l'enjeu de l'affrontement :

- Je rêve, mec, ou t'as reluqué ma gonze ?
- Tu rigoles, t'as vu sa gueule ? Tu crois que j'ai pas mieux à regarder ?
- Ma parole, tu insultes ma meuf ? Par mes morts, je vais te tuer toi !!!
- Ouais, viens si t'es un homme ! Tu m'as fait peur ! J'vais te faire avaler tes dents...
- Tu feras moins le malin quand tu seras décédé !

J'essaie de m'intéresser à cette tradition locale, mais les règles du pugilat et le rôle de chacun m'échappent un peu. Je me renseignerai demain à l'office du tourisme ; ils ont forcément une brochure. Il est tard et j'ai sommeil. Je rase donc les murs, j'évite les gars qui titubent et je parviens à rejoindre mon hôtel sans être pris à partie. Il faut dire que je n'ai pas de gobelet de bière, que je n'ai bu qu'un jus de tomate avant d'arriver à Aix, et que je n'ai dévisagé la copine de personne. Il est donc manifeste que je ne souhaite pas participer aux réjouissances.

Arrivé dans ma chambre, la chaleur est étouffante. J'ouvre la fenêtre. Je suis submergé par un déluge sonore : dans une rue adjacente, des épigones des *Garçons bouchers* font subir les derniers outrages à une chanson de Brassens. Ils sont sacrément énervés eux aussi, ont probablement de grands gobelets de bière, et disposent d'une sono prodigieuse.

Soudain, j'ai une illumination : c'est la fête de la musique ! Ce n'est que la fête de la musique, devrais-je dire ! Je souris de ma naïveté. Quand je pense que j'ai craint pour ma sécurité, alors qu'il n'y avait là que des mélomanes en quête de bonne musique et de quoi se désaltérer...

## Réformons gaiement les chemins de fer belges

Bloqué dans un train entre deux gares à Bruxelles, je réfléchis à des solutions inventives pour améliorer le fonctionnement de la SNCB – Société nationale des chemins de fer belges.

Je ne prétends pas avoir de remède-miracle, mais au point où on en est, quelques idées en l'air ne peuvent pas faire de mal. Voyons.

- La solution capitaliste : vendre la SNCB à un fonds de pension américain ;
- La solution raisonnable : faire gérer la SNCB par les Chemins de fer suisses ;
- La solution participative : autoriser les passagers à conduire le train quand le conducteur est absent ou en grève ;
- La solution néo-libérale : indexer 75% des salaires du personnel sur la régularité du service ;
- La solution grecque : emprunter 20 milliards d'Euros à l'Allemagne pour acheter de nouveaux trains et embaucher plus de personnel ;
- La solution socialiste : construire des gares encore plus pharaoniques, indexer les salaires sur les retards pour remotiver les cheminots, renforcer les prérogatives des syndicats (en fait, on m'indique que c'est le mode de gestion en vigueur depuis vingt ans) ;
- La solution de la SNCF : emprunter 150 milliards aux Chinois pour construire des Lignes à grande vitesse partout mais cesser de desservir les villes de moins de 20.000 habitants ;
- La solution séparatiste : scinder la compagnie en deux entités régionales distinctes, une qui fait grève et l'autre qui est à l'heure ;
- La solution américaine : vendre les trains à la ferraille et acheter des cars ;
- La solution de l'Automobile club de Belgique : liquider la compagnie et, avec les économies réalisées, réduire la taxation sur le carburant et les voitures de luxe ;
- La solution hygiéniste : interdire l'alcool à la cantine de la SNCB ;
- La solution video-game : cesser d'interrompre le trafic quand il y a des gens sur les voies, et donner des bonus aux conducteurs qui arrivent à les percuter ;
- La solution technophile : automatiser tout le réseau et gérer l'ensemble avec un iPhone ;
- La solution hipster : transformer les voies ferrées en pistes cyclables et les végétaliser, façon « high line » à NYC ;
- La solution de la Commission européenne : laisser la Deutsche Bahn et Virgin Railways opérer en Belgique ;
- La solution syndicale : supprimer tous les horaires et réduire le temps de travail à 22 heures ;

- La solution pataphysique : supprimer tous les horaires et toutes les indications de destination, et laisser faire le hasard ;
- La solution du FMI : licencier tout le personnel et embaucher des intérimaires et des stagiaires ;
- La solution du FN : mettre du porc à la cantine à tous les repas et interdire les cours de danse orientale au Comité d'entreprise ;
- La solution conservatrice : ne faire circuler que les wagons de première classe ;
- La solution du Parti des travailleurs belges : mettre Raymond, délégué syndical, agent du service d'entretien des aiguillages de Marcinelle-nord, à la tête de la compagnie ;
- La solution nationaliste : réserver les trains aux citoyens belges ;
- La solution du Vlaams Belang : réserver les trains aux citoyens belges néerlandophones ;
- La solution surréaliste : remplacer les trains par des barques ;
- La solution française : créer un « Haut Conseil à l'amélioration de la ponctualité », y nommer tous les battus aux dernières législatives, et attendre que ça s'arrange tout seul ;
- La solution complotiste : chasser les Illuminati de la direction de la SNCB ;
- La solution de gôche : dénoncer le poujadisme des associations d'usagers et féliciter les cheminots pour leur travail exemplaire ;
- La solution de Sarkozy : conclure un PPP avec Bouygues et Bolloré, consistant à leur vendre la compagnie pour un euro symbolique, à leur payer une rente annuelle de 32 centimes par mètre parcouru, et à leur racheter les wagons en 2054 à la valeur du neuf ;
- La solution écolo-New Age : remplacer les locomotives par des chevaux de trait nourris aux épinards ;
- La solution italienne : ne rien changer, parce que ça marche bien mieux qu'en Italie ;
- La solution de la SNCB : changer d'un seul coup les horaires de tous les trains. Ça a été fait en décembre 2014 pour « offrir à nos voyageurs une mobilité optimale et des horaires robustes et fiables ». Un an après, ça s'est traduit par 70% de retards aux heures de pointe.

## Les pavés et les touristes chinois

La pose, la dépose et la repose des pavés revêtent une importance cruciale en Belgique en général, et à Bruges en particulier. Il y a d'abord un attachement culturel et patrimonial des Belges aux pavés : la Belgique, comme le nord de la France d'ailleurs,

est un pays de pavés. Une belle rue se doit d'être pavée, surtout dans un secteur historique. Ainsi, à Bruges ou Gand, presque toutes les rues le sont, à l'exception des grands boulevards qui cerclent la ville. Les trottoirs belges sont en outre, par tradition, intégralement pavés ou recouverts de dalles : de petites dalles en béton dans les rues quelconques et les quartiers résidentiels, des dalles en pierre plus élégantes au centre ville, et d'immenses dalles en pierre bleue des Ardennes dans les quartiers aisés et devant les ambassades. On ne trouvera pas en Belgique un trottoir qui soit bêtement goudronné ou bétonné.

Les pavés étant posés sur du sable, le ruissellement de la pluie et le passage de quelques camions suffit à les déchausser. Le piéton aguerri scrute le sol lorsqu'il marche, à la recherche de la dalle-à-bascule, celle qui cache une petite marre d'eau croupie qui aspergera ses chaussures et son pantalon s'il a le malheur de poser le pied dessus. La circulation et la pluie ne manquant pas en Belgique, il faut régulièrement tout refaire. En outre, la coordination des travaux de voirie est des plus approximative : on restaure la chaussée pour des raisons esthétiques ou fonctionnelles, puis on l'éventre deux mois plus tard pour refaire l'assainissement, et à nouveau trois semaines après pour y installer la fibre. Le pavé permet d'ouvrir des tranchées à moindres frais, mais leur remise en place prend beaucoup plus de temps que la pose d'une rustine de macadam. A certains endroits, la route reste béante des semaines durant, dans l'attente de l'intervention des poseurs de pavés.

Les villes belges sont donc un perpétuel chantier, ce qui rend la circulation des automobiles, et même des cyclistes et des piétons, très compliquée. Le phénomène atteint des proportions préoccupantes dans une ville comme Bruges : le pavé y est omniprésent, les rues et les canaux y forment un dédale inextricable, et les touristes y affluent par milliers chaque jour. Même doté d'un GPS dernier cri, l'automobiliste se heurtera sans cesse à des rues éventrées, à des tas de pavés et à des déviations incompréhensibles. Les groupes de touristes compacts, les autobus en attente de chargement, les calèches évoluant au pas, les cyclistes à la trajectoire mal assurée – pavés obligent – et les camions de livraison auront raison de ce qui lui restera de patience. Mais les experts de l'OIT et l'OCDE sont formels : l'obsession belge pour les pavés permet d'employer 1,7% de la population active, et réduit d'autant le chômage.

Ainsi, depuis un an, toutes les rues qui entourent l'un des campus du Collège d'Europe ont eu droit à un plan de réfection draconien. La Boomgaardstraat (avec un double o et deux doubles a) y a même eu droit deux fois de suite, pour des raisons qui m'échappent. Actuellement, la place qui jouxte l'entrée principale ressemble à Omaha Beach le 7 juin 1944 : une mer de sable d'où émergent des engins de chantiers, de tas de pavés usagés, des palettes de pavés neufs et des ouvriers en gilet jaune. Heureusement, personne ne tire sur les passants.

Les véhicules ne pouvant plus circuler dans cette rue, on a ouvert une autre grille du Collège, à l'opposé du campus. Exceptionnellement, les personnels sont autorisés à accéder par là avec leur véhicule, au risque de voir un maladroit emporter l'un des



piliers qui soutiennent les amphis. Cette grille, qui d'ordinaire requiert l'utilisation d'un badge d'accès, reste donc ouverte en permanence. Beaucoup de touristes qui déambulent sur le Verversdijk, l'un des nombreux quais de la ville, en profitent pour s'aventurer dans la cour, et admirer les jolis bâtiments historiques et les moins jolies constructions modernes qui composent le Collège. En revanche, ils ne peuvent accéder aux bâtiments : pendant la durée des travaux, toutes les issues requièrent l'utilisation d'un badge.

Tout à l'heure, un touriste asiatique est venu demander très poliment à un membre du personnel qui faisait une pause nicotinée s'il pouvait utiliser les toilettes du Collège. Cette personne l'en a prié, et lui a ouvert la porte. Pour avoir enseigné dans de nombreuses universités en Europe, je dois préciser que l'état des sanitaires y est toujours chaotique. Il évoque souvent celui des commodités d'un restaurant ou d'un café parisien en fin de soirée, voire d'un restoroute de l'A6 un 15 août. On ne s'en sert que si on y est vraiment contraint. C'est, apparemment, une question trop triviale pour qu'elle soit prise au sérieux par les autorités universitaires. Au Collège, c'est différent : les installations sanitaires y sont d'une grande modernité et d'une propreté exemplaire, et ressemblent à un bloc opératoire suisse, qui aurait été conçu par Alvar Aalto. C'est blanc, blanc et blanc. Le remarquable état de ces endroits encourage apparemment les gens à en prendre soin, et démontre qu'il ne faut pas désespérer du genre humain.

Le monsieur asiatique s'est confondu en remerciements, et s'est donc rendu aux toilettes. En ressortant du bâtiment, il a maintenu la porte ouverte et a fait un geste de la main. Sont alors arrivés en trotinant une cinquantaine de touristes qui guettaient son signal, cachés près du portail, et semblaient assez pressés de pouvoir accéder à des commodités. Il s'agissait à l'évidence des membres d'un groupe venu visiter Bruges en bus. Ils cultivaient tous, et à l'excès, le stéréotype du touriste chinois égaré en Europe : tenues bariolées, chapeaux d'explorateurs, chaussures de super-héros, parapluies en guise d'ombrelles et, pour une bonne moitié d'entre eux, canne à selfie greffée au bout du bras, enregistrant un improbable reportage vidéo sur leur séjour à Bruges. Je me suis demandé s'il s'interromprait dans l'intimité des cabinets. Je vérifierai sur youtube.

Ils sont tous entrés dans le bâtiment en direction des toilettes. Ils en sont ressortis quelques minutes plus tard, au compte-goutte, bataillant à chaque fois avec la porte d'entrée qui ne s'ouvre que si l'on appuie sur un petit bouton disposé de telle sorte qu'on ne le trouve pas. L'hôte involontaire de cette compagnie de sympathiques touristes chinois est intervenu, très patiemment, une dizaine de fois pour les libérer de ce piège.

J'espère que le responsable du groupe n'indiquera pas sur Tripadvisor que le Collège d'Europe bénéficie de sanitaires remarquablement bien entretenus et librement accessibles aux groupes de touristes. Faute de quoi il est probable que leur état s'approche très vite de celui des toilettes de l'ULB au plus fort des bruyantes réjouissances alcoolisées qui marquent rituellement le début de l'année académique.

## « Where the hell can I buy a Coke ? »

A Bruges, je m'installe dans le train qui va à Bruxelles. Il est à quai, mais ne part que dans un quart d'heure. Dans le wagon désert, je range mes affaires : je pose mon sac sur le siège à côté du mien, j'en sors mon ordinateur, j'enlève mon imperméable, que je mets dans le porte-bagage.

Soudain, une dame entre vivement, en provenance du wagon d'à côté. Elle est grande, la trentaine, mal fagotée, mal coiffée, un peu essoufflée. Elle porte de grosses lunettes rondes, qui lui font des yeux minuscules. Elle me fait un grand sourire et s'adresse à moi en anglais, avec un accent que je situe quelque part en Europe centrale ou orientale :

- Est-ce que vous savez où je peux acheter un Coca ?
- Hum, il faut aller dans la galerie marchande de la gare, juste en bas de l'escalier que vous voyez là. Il y a plusieurs stands qui vendent des boissons. Il y a aussi des automates.
- Non, je veux dire dans le train...
- Dans le train, il n'y a rien. Il faut descendre. Il y a peut-être même des machines sur le quai, un peu plus loin.

Elle prend un air choqué :

- Quoi, il n'y a pas de wagon-restaurant dans le train ? Pas même quelqu'un qui passe avec un chariot ?
- Je crois qu'il n'y a jamais de wagon-restaurant dans les trains qui assurent le trafic intérieur en Belgique. Et ça fait des années que je n'ai pas vu quelqu'un passer pour vendre des boissons et des friandises...
- Mais c'est dingue ça ! Et comment les gens doivent faire pour boire ?
- Je n'en sais rien... On ne part pas avant dix bonnes minutes. Vous avez largement le temps de descendre vous acheter quelque chose en bas ou sur le quai.
- Oui mais, comment font les gens pour les longs trajets ? S'ils doivent descendre, le train risque de repartir sans eux ! Alors ils doivent attendre d'être arrivés ? C'est très mal organisé !

Elle me regarde avec humeur. Ce n'est pas que je ne veuille pas discuter avec cette dame, mais elle prend tout ça trop à cœur. A titre personnel, une fois n'est pas coutume, je ne vois pas l'utilité de s'énerver pour si peu. Il n'y a plus de wagon-restaurant et plus de vendeur ambulant, soit. Il n'y a plus non plus de cabines téléphoniques, de vidéoclubs ou de cybercafés. Ainsi va la vie, et il me semble qu'il y a des évolutions plus scandaleuses dans nos sociétés contemporaines. En outre, s'agissant de la SNCB, il

y a probablement plus à dire sur les horaires, la ponctualité ou les grèves-surprises, que sur l'impossibilité d'acheter un Coca à bord.

Je réponds néanmoins :

- Ecoutez, je ne sais pas comment les gens font pour les longs trajets. Moi, j'achète un truc avant de monter dans le train. Et puis, on est en Belgique, pas en Inde ; on ne passe jamais une journée dans un train des lignes intérieures. En trois heures on a traversé tout le pays. Dans les trains internationaux il doit y avoir des wagons-restaurants.
- Mais, s'il y a des wagons-restaurants dans les trains internationaux, ils ne peuvent pas en mettre dans celui-ci ? C'est le train de Bruges ! C'est plein de touristes toute l'année, qui doivent pouvoir boire quelque chose...
- Oui, peut-être, je n'en sais rien. J'avoue que ce n'est vraiment mon problème...

Ma réponse la pique à vif.

- Ah bon ? Pas votre problème ? J'imagine que ce n'est pas vous qui décidez, mais vous ne pouvez pas dire que vous vous fichez de l'organisation des choses à la SNCB ! Vous êtes bien contrôleur, non ?
- Ecoutez, non, je ne suis pas contrôleur : juste un passager, comme vous. Et j'aimerais travailler un peu maintenant, si ça ne vous dérange pas.

Je joins le geste à la parole. Je m'assieds et j'ouvre mon ordinateur. La dame est partagée entre l'agacement, la surprise et la honte. Elle tourne les talons sans rien dire, et sort du wagon.

Je ne comprends pas l'origine de la méprise. Je n'ai pas de casquette, ni de badge de la SNCB, ni de moustache, je ne me suis pas adressé à la dame en flamand et je n'ai pas demandé à voir son billet. Puis, j'examine ma tenue : veste grise, pantalon gris, chemise bleu clair, chaussures noires. Ça peut évoquer une tenue de contrôleur, même s'il manque des liserés orange un peu partout pour faire vraiment SNCB. J'ai aussi un tour de cou noir, cordon plat doté d'un mousqueton ; ça aussi ça peut évoquer une panoplie de contrôleur. J'y attache ma carte magique du Collège d'Europe, la « C card », sans laquelle on ne peut rien faire, ni entrer sur le campus, ni photocopier ou imprimer, ni manger à la cantine, ni boire un café, ni acheter une barre chocolatée. A force de l'oublier ou de la perdre, et de me retrouver à la porte du bâtiment où j'ai mon bureau ou incapable d'acheter un Coca, j'ai décidé d'opter pour le tour de cou : un modèle noir, large, doté d'une partie amovible permettant de photocopier sans avoir à plier l'échine.

J'ai longtemps hésité car, en Belgique, c'est le genre de gadget qui a vite fait de vous donner un air de fonctionnaire européen. Je n'ai rien contre eux, mais il n'y a pas de raison de se faire détester par l'homme de la rue quand on a rien fait de mal. Mais, maintenant qu'il est établi empiriquement qu'on me prend plus volontiers pour un jovial contrôleur de la SNCB que pour un vilain eurocrate, il n'y a plus d'hésitation à avoir.

## Des bienfaits de l'apprentissage du latin

A midi, à la terrasse d'un restaurant à Aubeterre-sur-Dronne, un des 'plus beaux villages de France', à la frontière entre Charente et Dordogne.

Il y a là une famille nombreuse : un couple, les parents de l'un des deux, et six enfants. La mère ressemble à Emmanuelle Devos, et est toute vêtue de bleu-marine. Le père porte un pantalon rouge, des espadrilles et une chemisette à carreaux bleue. Le grand-père s'est échappé d'un casting pour 'Les Brigades du Tigre'. De la grand-mère, taiseuse et sans relief, on remarque juste le très grand sac-à-main. Les enfants, entre 5 et 12 ans, sont bien élevés, portent des lunettes et des prénoms du calendrier grégorien. Ils ressemblent beaucoup à leur maman, pas nécessairement pour leur bien.

La mère mène la conversation avec entrain. Tout sourire, elle commente avec vivacité les activités du matin, en prenant soin de mettre en valeur les mérites de chacun des enfants. Le père acquiesce mollement. Le grand-père, lunettes très noires, moustache grise et mèche assortie, impeccablement plaquée sur le front, ne relève pas. La grand-mère pétrit son sac-à-main et reste quoite.

Au fil d'une discussion sur le sport, la mère d'adresse d'un ton résolu à son aîné, Charles. Il doit avoir douze ans. On le dirait échappé de *La Guerre des Boutons*, n'étaient d'épaisses lunettes à monture noire et rectangulaire, qui lui font des yeux minuscules. Il est sage et poli. Il est maigre, a de gros genoux et une abondante tignasse. Il doit probablement être considéré comme l'enfant précoce de la fratrie. Il appartient à cette génération de gamins qui, au motif qu'ils ont 16 de moyenne en CM1, ne s'intéressent pas aux clips d'NRJ12 et sont mauvais en sport, se voient expliquer par leurs parents qu'ils sont différents, surdoués, incompris des enseignants et, pour tout dire, en souffrance.

Charles aimait probablement l'école, la maîtresse, les bagarres à la récré et les concours de gloutonnerie à la cantine, mais on lui a démontré qu'il s'ennuyait en classe, où il n'avait pas d'interlocuteur digne de son intellect et de sa naissance. Conscient des espoirs que l'on place en lui, il s'est conformé au personnage de crâne d'œuf décrit par ses parents. Depuis qu'il a sauté la classe de CM2, il n'est effectivement plus très à l'aise : à son arrivée en sixième, c'était le plus petit de sa classe, le seul à porter encore des culottes courtes et avoir un cartable en cuir. Il a vite été catalogué comme bolos et lunetteux de service. Désormais, il ne parle plus à personne, regarde les profs avec dédain, refuse de jouer à quoi que ce soit. Pendant les récré, il lit de gros livres d'histoire de France et de paléontologie auxquels il ne comprend pas grand-chose.

Ses parents avaient donc raison, malgré les dénégations de l'institutrice : c'était bien un enfant précoce, qui méritait de sauter une classe. Le diagnostic est confirmé par ses résultats de cinquième, désormais inégaux : Charles a de bonnes notes en mathématiques, en sciences, en latin et en histoire/géographie, mais il perd pied en français, en anglais, en technologie et en sport. Sa professeure principale s'inquiète par

ailleurs de son comportement, tant avec ses camarades qu'avec les enseignants. Mais, fort heureusement, l'institution Saint-Arnoul où il étudie offre aux enfants précoces toute l'attention qu'ils requièrent. Et, si les choses empirent, la pension sera probablement un remède efficace.

Sa mère, donc, s'adresse au petit génie :

- Charles, toi qui es in-col-lââ-ble en latin, peux-tu nous dire quelle est la discipline sportive composée de dix épreuves différentes ?
- Euh... le décathlon ?
- Très bien ! Bravo Charles !

Le grand-père, morne :

- Sauf que ce n'est pas du latin, c'est du grec.

## La SNCB et le progrès technologique

La SNCB, Société nationale des chemins de fer belges, est une compagnie résolument mue par un idéal de progrès. Pour ceux qui n'en sont pas familiers, elle évoque un peu la NASA des années 1960 : le même esprit de conquête, la même croyance dans la technologie, le même goût du défi scientifique et humain, la même foi dans les utopies et le dépassement de soi. Je le constate, émerveillé, à chaque déplacement en Belgique.

Ainsi, à la gare située sous l'aéroport « Brussels International », il y a désormais des portiques qui interdisent aux voyageurs dépourvus de ticket d'accéder aux quais. Auparavant, on pouvait envisager d'acheter son billet dans le train si on était très pressé, si on se heurtait à des automates en panne ou à des guichets saturés, ou si les personnels de vente étaient en grève. Aujourd'hui, ce n'est plus possible. Il faut un billet, sauf à prendre le risque de se faire broyer par les mâchoires des portiques, et à assumer ensuite le rôle du fraudeur volontaire. La SNCB a décidé d'en finir avec les touristes qui font mine de ne pas comprendre le concept de droit de passage, avec les malhonnêtes qui pensent pouvoir échapper aux contrôles à bord, et avec les abonnés qui négligent de s'acquitter de la fameuse redevance 'Diabolo', spécifique au trajet entre Bruxelles et l'aéroport. Elle a sorti les grands moyens : des portiques d'acier brossé et de verre, qui se dressent comme les écluses sur la Tamise pour endiguer le flot des fraudeurs.

Je commence par faire la queue à un automate. Je ne dirais pas qu'ils sont mal conçus. Dans un contexte belge, où la complexité est reine, l'intelligibilité de l'interface est tout à fait acceptable – et l'appareil parle de nombreuses langues. Le problème intervient au moment du paiement. Depuis une bonne année, la SNCB, qui a vaillamment lutté pendant 30 ans pour obliger tous les voyageurs à disposer d'un compte bancaire en Belgique et d'une carte « Bancontact » ne fonctionnant que dans ce pays, s'est ralliée aux standards en vigueur : Visa, EuroCard et MasterCard. Mais la société n'a pas dit

son dernier mot. Car le taux d'indisponibilité du système de paiement avoisine celui de l'alcoolisation de ses personnels roulants. De même qu'il y a quelques gars sobres à la SNCB, il y a quelques distributeurs qui acceptent vraiment les cartes classiques. Mais ce n'est pas la règle générale. L'honneur est donc sauf.

J'essaie deux cartes différentes (une Visa et une MasterCard) sur le premier distributeur. A chaque fois, j'attends une minute avant qu'un message d'erreur en flamand s'affiche sur le lecteur pour me signifier l'échec de la transaction. Je n'ai pas assez de pièces pour payer en liquide, et les distributeurs n'acceptent pas les billets. Je fais donc la queue à un second distributeur pour constater que, là non plus, mes cartes ne plaisent pas. Je me dirige ensuite vers les anciens automates qui distribuaient, contre des pièces ou des billets de banque, des tickets pour un nombre limité de destinations – dont Bruxelles. Ils sont toujours là, mais ne sont plus en fonction.

J'avise donc les guichets, mais il y a dix mètres de queue à chacun d'eux. Je remarque toutefois que l'un porte la mention : « Brussels tickets only ». Je me dis que c'est le viatique des infortunés qui ne possèdent ni une carte Bancontact, ni un gros paquet de pièces, et que ça ira plus vite qu'aux autres guichets. Je vais à Bruges, mais je dois m'arrêter à Bruxelles pour voir un collègue. Alors je me dis que la meilleure solution est de prendre un billet jusqu'à Bruxelles, et d'en reprendre un second là-bas pour Bruges, en repartant.

Je fais donc la queue au guichet. Ca n'avance pas vite. Après dix minutes, il ne reste plus qu'une personne devant moi. Une jeune-femme plutôt forte, dont on pourrait penser que c'est une touriste américaine : short trop court, cuisses felliniennes, baskets fluo, débardeur, queue de cheval, casquette, larges épaules couvertes de tâches de rousseur. Elle s'avance vers la guichetière, et je découvre que c'est une indigène :

- Je viens pour renouveler mon abonnement de train
- Ah, mais ici c'est un guichet uniquement pour les billets...

J'ai des sentiments partagés. J'ai déjà raté un train à cause des efforts de modernisation de la SNCB. Le prochain part dans 5 minutes. Le temps que la dame obtienne son abonnement, et j'aurai loupé celui-ci aussi. D'un autre côté, je ne veux pas faire mon Français. Je viens à peine d'arriver en Belgique. Mon avion n'était pas en retard, il ne pleut pas et je n'ai été averti d'aucune grève - sauf celle des contrôleurs aériens français au retour, mais on verra en temps voulu. Pourquoi, alors, endosser le pesant costume du râleur ? Lorsque la jeune-femme explique qu'il lui faudra aussi une facture et un duplicata, mon côté Français reprend l'ascendant :

- Excusez-moi, mais c'est un guichet qui vend uniquement des billets pour Bruxelles. C'est censé aller vite. Ce n'est pas un guichet pour les abonnements...
- Mais c'est un abonnement pour Bruxelles !

- Oui, mais vous n'avez pas besoin d'un TICKET, mais d'un abonnement, d'une facture et d'un duplicata. Avec tout ça, j'ai déjà raté le prochain train... Vous exagérez !

La jeune-femme ne relève pas et la guichetière s'occupe déjà de renouveler l'abonnement.

A ce point du récit, je dois préciser un détail à ceux qui ne résident pas en Belgique. Dans le plat pays, l'abonné est le poison de l'utilisateur du train qui fait la queue au guichet. Faire ou renouveler un abonnement est long et compliqué, et les abonnés sont légion. Pour contourner un niveau d'imposition sur le revenu effrayant, les employeurs belges remboursent à leurs employés tout ce qui peut l'être, à commencer par la totalité de leurs frais de déplacement entre leur domicile et leur lieu de travail. Cela a trois effets notables. D'abord, cette pratique incite les gens à résider où bon leur semble dans le pays, avec les difficultés que l'on imagine en cas de perturbation des transports, qui ne sont pas rares compte tenu de la propension des Belges à se mettre en grève et de la faible tolérance des matériels roulants – trains, bus ou trams – aux intempéries. Ensuite, cet acquis social dope massivement les chiffres de fréquentation des transports en commun belges, qui, autrement, seraient à la hauteur du service rendu. Enfin, il conduit à un engorgement problématique des guichets de la SNCB, notamment en fin de mois.

Arrive mon tour. Je demande un billet pour Bruxelles ; je pourrais en demander un pour Bruges, et voir ce que me répond l'employée, mais je suis un type discipliné. Français, certes, mais aussi alsacien. Ce n'est pas parce que la cliente précédente n'a pas respecté la règle que je dois faire de même. J'introduis un billet de 10 Euros dans le dispositif coulissant qui me sépare de la guichetière, renonçant à perdre un peu plus de temps encore en utilisant une carte de crédit. Elle l'avise et me dit :

- Ce ne suffit pas. Ca fait 10.30 Euros monsieur...

J'ajoute une poignée de pièces sans rien dire, et je récupère le titre de transport qui me permettra de franchir les portiques. Pour cela, je dois néanmoins faire la queue. Il y a une dizaine de portiques de part et d'autre de l'espace de vente, mais la moitié d'entre eux sont dédiés aux voyageurs qui arrivent à l'aéroport. Parmi les dix restants, seuls deux sont fonctionnels. Les autres sont probablement déjà en panne ou ont été désactivés pour une raison que personne ne sera jamais capable d'expliquer au sein de la SNCB. De fait, les voyageurs même munis de billets sont contraints de faire la queue. Ca n'avance pas vite, en raison du temps qu'il faut aux gens pour comprendre comment scanner leur billet, des caprices du lecteur, et des réticences de certains à s'engager entre les deux portes en verre qui menacent de se rabattre vivement à tout moment.

Le train est un omnibus qui s'arrête dans toutes sortes d'endroits avant d'arriver à Bruxelles. Il nous faut 20 bonnes minutes pour arriver gare centrale. A un euro du kilomètre, c'est non seulement la ligne de chemin-de-fer la plus chère du monde, mais probablement aussi l'une des plus lentes. La SNCB est la compagnie de tous les records. En outre, je n'ai rien trouvé qui permette de distinguer la première classe de la

seconde. Les autres voyageurs non plus ; du coup, le wagon n'est pas même moins encombré que ceux de seconde.

Je descends gare centrale et vais dîner avec mon collègue. De retour à la gare vers 22 heures, il n'y a plus de guichet d'ouvert. Je vais vers un distributeur, sans grand espoir. J'essaie d'acheter un billet : peine perdue, aucune de mes deux cartes – que je viens d'utiliser, l'une pour payer mon repas, l'autre pour retirer de l'argent – ne fonctionne. Par acquis de conscience, j'essaie deux autres distributeurs. Aucun ne me délivre de billet. Au bout de dix minutes d'efforts, j'abandonne, et vais prendre mon train. Heureusement, gare centrale, il n'y a pas encore de portiques.

Arrive le contrôleur. Je lui explique que j'ai fait tout mon possible pour prendre un billet, mais que les distributeurs n'acceptent pas les cartes étrangères et qu'il n'y a aucun guichet d'ouvert. Je lui dis que, comme je suis de bonne foi, que leur matériel ne marche pas et que leurs guichets sont tous fermés, j'aimerais ne pas payer le supplément de 7 Euros prévu quand on prend son billet à bord :

- Alors ça, ce n'est pas possible, je ne sais pas l'enlever du tarif...

Je suis à nouveau indécis. Dois-je expliquer au contrôleur tout le bien que je pense de la SNCB, qui propose chaque année des horaires plus abscons, des trajets plus longs et des tarifs plus élevés ? Il faut dire qu'avec le supplément de 7 Euros, on atteint le total famaneux de 39.10 Euros pour un trajet, aller simple, de 100 km. C'est la première classe, soit, mais ça commence à faire beaucoup. En avion, on va à l'autre bout de l'Europe pour ce prix.

Je choisis de ne pas commenter. Je sais que le type n'y peut rien, qu'il s'en fiche et que, dans le pire des cas, je vais tomber sur un syndicaliste qui va s'estimer agressé, et déclencher un arrêt de travail sauvage. Je lui demande juste de m'indiquer la procédure pour contester ce surcoût. Il opine et m'imprime sur sa machine à billets un petit coupon expliquant comment contacter le service clients. Je regarde le ticket avec résignation et une certaine curiosité. J'ai été confronté à toutes sortes de situations avec la SNCB, j'ai entendu les histoires les plus incroyables sur cette compagnie, mais je n'ai jamais essayé de contacter leur service clients. Je me dis que le jour où je serai particulièrement désœuvré, et où j'aurai envie d'écrire une chronique, je prendrai mon téléphone pour les appeler (on notera au passage que pour écrire « désœuvré » avec le logiciel Word, il faut connaître le raccourci pour faire un « œ » ou être rusé, parce qu'il ne connaît pas ce mot et ne transforme donc pas automatiquement « o » et « e » en « œ ». Le mot « désœuvré » est souligné de rouge, et le logiciel propose « désheuré » à la place, terme dont je ne connais pas la signification. J'ai donc écrit « œuf » et j'ai récupéré le « œ », et l'ai collé dans le reste du mot. Une fois « désœuvré » écrit, le logiciel reconnaît le mot...).

Je relativise vite ma situation. En face de moi, il y a une famille d'Américains. Ils sont colossaux : shorts extra-larges, baskets, chemisettes à carreaux, casquettes, valises à leur échelle. Ils doivent être parents de l'abonnée de tout à l'heure. Ils ont des billets



d'Eurostar dotés d'un supplément « toute gare en Belgique » qui leur a coûté, d'après ce qu'en dit le chef de famille, 300 \$ pour six personnes.

Le contrôleur leur indique toutefois que leurs titres de transport ne sont pas valides, et qu'ils doivent prendre des billets dans le train, assortis du fameux supplément de 7 Euros par personne. Le touriste américain discute gentiment, puis achète les billets sans mauvaise grâce. Un peu gêné, le contrôleur explique au monsieur que, chaque jour, lui et ses collègues sont confrontés à des situations similaires, et qu'Eurostar vend à tour-de-bras un supplément qui ne correspond à aucun service concret.

Le père de famille interroge alors le contrôleur, dans un français approximatif :

- Well, je comprends que je me suis fait avoir. Mais ça fait longtemps que c'est comme ça ?
- Oh, ça fait au moins six mois !
- Et vous l'avez dit ?

Le contrôleur est surpris :

- Ben, non... Ce n'est pas nous qui vendons ces tickets...

Le cheminot est un peu penaud. Il se dit probablement que sa réponse n'était pas très adroite, et que si des milliers de clients d'Eurostar se sont déjà faits avoir depuis six mois, il aurait sans doute été utile que la division internationale de la SNCB en soit informée. Ceci étant, il doit aussi songer qu'il n'y a aucune raison qu'il prenne de son temps pour informer ses collègues de cette bizarrerie, et qu'il y a loin de la salle de repos des contrôleurs, Gare centrale, où les personnels roulants tapent le carton en buvant de la Jupiler, à l'immeuble en verre où les cadres en charge des relations avec les autres compagnies préparent leurs vacances en Algarve en buvant de la San Pellegrino.

Il n'ajoute rien, mais, de sa propre initiative, imprime à nouveau le petit coupon avec les coordonnées du service clients. Il le tend au voyageur américain :

- Vous devriez contacter notre service clients pour vous plaindre. Moi je ne sais rien faire.

### **La bêtise n'est pas un handicap physique**

Parmi les choses qui m'horripilent au plus haut point depuis toujours, il y a les voitures de personnes valides garées sur des emplacements handicapés. Ce sont souvent des voitures de footballeurs : coupés sport ou gros 4x4 tapageurs. Je n'ai jamais eu la chance de croiser un de ces conducteurs décérébrés. Hier, c'est enfin arrivé. Et comme c'était après dix heures de trajet et de bouchons de retour de Toscane, j'étais particulièrement motivé.

Je me gare donc sur une aire d'autoroute près d'Aix-en-Provence. Le parking est vide aux trois quarts ; il est 19 heures, et le flux des vacanciers s'est tari. Quand je ressorts de la station, je vois une énorme Range Rover blanche, immatriculée en Suisse, arrêtée sur l'une des deux places réservées aux handicapés, en face de la porte du bâtiment. Il y a des places libres à cinq mètres de là.

Comme je suis stationné juste à côté, sur un emplacement pour les personnes valides, je fais le tour de la voiture, pour voir s'il y a un macaron signalant un handicap. Rien de tel. Tout à coup, une des fenêtres fumées de l'arrière s'ouvre. Sur la banquette, il y a deux jeunes-gens : têtes et accoutrement de tennismen, Rayban, coupes de cheveux sophistiquées. Un des gars s'adresse à moi en anglais :

- On ne s'arrête pas longtemps...
- Oui, mais si un handicapé arrive, ça lui fera une belle jambe. Il devra se garer là où il n'y a pas assez de place pour sortir de sa voiture facilement. Il y a des places libres juste à côté. C'est vraiment de la fainéantise caractérisée. C'est même de la provocation.

Le type remonte sa fenêtre en riant. Arrivent la conductrice et sa copine. Ce sont deux jeunes-filles, blondes et pimpantes, qui doivent avoir 20 ans tout au plus. La pilote m'interroge du regard pour savoir pourquoi j'examine ainsi son manoir breton à roulettes.

Je m'adresse à elle, toujours en anglais, et avec la pondération qu'on me connaît :

- Vous êtes handicapée ?
- Non...
- Alors pourquoi êtes-vous garée sur un emplacement réservé aux handicapés ?
- Oh, j'ai pas fait attention...
- Si, si, vous avez parfaitement vu les panneaux, les logos, la couleur bleue de la chaussée. Vous n'en avez juste rien à faire. C'est réservé aux handicapés, et le fait d'être nantie ne vous donne pas le droit de vous garer là.

Les deux gars de la banquette arrière ont rouvert une fenêtre. Ils ne se mêlent pas de la conversation, mais rient un peu pour se donner de la contenance, et ne pas abandonner leur amie à son triste sort. De l'autre côté de ma voiture, il y a une bande de jeunes à casquettes qui trouvent ça très distrayant, et commencent à se payer la tête des passagers impudents du Range immaculé. Sa conductrice, apparemment choquée – on n'a pas dû lui faire de remontrances depuis sa plus tendre enfance – remonte dans son tank, et le déplace pour se garer deux places plus loin.

Je ne suis pas assez naïf pour penser que mon admonestation a servi de leçon à ces gens. Il me semble néanmoins utile, par principe, de signifier à cette jeunesse dorée et nombriliste, à qui tout est offert par un papa banquier ou trafiquant d'armes, que

L'argent ne lui donne pas tous les droits, du moins lorsqu'elle évolue dans l'espace public.

On me dira que je fais des amalgames et que je cultive des stéréotypes éculés. Que c'est trop facile de stigmatiser les gosses de riches, les porteurs de Rayban et les conducteurs de 4x4 ventrus. C'est exact. Mais j'assume pleinement le préjugé consistant à penser que, si la petite écervelée avait eu une Twingo d'occasion et non un Range Rover à 100.000 Euros, elle n'aurait pas eu le toupet de se garer sur une place réservée aux conducteurs handicapés. Du moins, n'aurait-elle pas fait fi du risque de prendre une prune.

Au gré de mon expérience d'enseignant, j'ai croisé pas mal de gosses de riches. Au-delà des qualités et des travers de chacun, je remarque qu'ils souffrent souvent d'une incapacité structurelle à se préoccuper d'autre chose que de leur personne, doublée d'un sentiment inaltérable que leur statut social leur vaut en toute chose des accommodements avec les règles. Pour un gamin qui conduit une voiture valant dix ans de SMIC, se garer sur une place réservée aux handicapés est une manière de pousser la logique à son terme, de préempter un des rares droits qui lui échappent, et de tester le degré de son impunité ou l'influence de son paternel.

Ceci étant, je ne voudrais pas donner l'impression que je suis insensible aux difficultés que rencontrent ces jeunes-gens lorsqu'ils côtoient le commun des mortels, à l'hostilité gratuite dont ils sont parfois les victimes, aux moqueries que leur ont valus, enfant, leurs mocassins à glands, leurs robes de couturier ou leurs accoutrements de joueur de polo, et aux conséquences que ces épreuves répétées ont eu sur leur équilibre psychologique. Si quelqu'un crée une association pour dénoncer les préjugés dont souffrent les gosses de riches qui portent les lunettes de Sarkozy, conduisent des voitures de footballeurs et n'ont pas vu le panneau 'réservé aux handicapés', je verserai mon obole pour faire amende honorable.

## **Je suis optimiste**

J'ai récidivé. J'ai, à nouveau, pris un taxi à Bruges. Je sais, rétrospectivement, que ce n'est pas raisonnable. J'aurais dû m'en rendre compte sur le moment. Mais je suis un cynique en peau de lapin : sous mes dehors acrimonieux, je suis un indéfectible optimiste, et j'ai sincèrement confiance dans le genre humain. Il ne faudrait pas. Car, comme le savent les concepteurs d'avions, et feignent de l'ignorer ceux de centrales nucléaires, le pire finit toujours par se produire. Et, on le sait, l'homme, surtout quand il chauffe un taxi, est intrinsèquement mauvais et indigne de confiance.

Je devais voyager de Bruges vers Paris. J'avais prévu de prendre le train partant à 18h32, afin de disposer d'une bonne demi-heure pour ma correspondance à Bruxelles.

Même si l'on est un fieffé optimiste, il faut être prévoyant quand on voyage avec la SNCB.

Pour aller à la gare, j'ai décidé de prendre un taxi. J'aurais pu y aller à pied, mais je m'étais levé à 5 heures du matin, j'avais eu des réunions et des entretiens avec les étudiants toute la journée, sans pause à midi, et j'avais fait deux fois le trajet à pied entre les deux campus du Collège. En outre, aller à la gare prend 25 minutes : même lorsqu'il ne pleut pas, quand on porte des chaussures du dimanche et une valise, ce n'est pas une partie de plaisir. Il faut affronter la traîtrise des pavés bancals, s'immerger dans des hordes de touristes moutonniers, éviter de dangereuses cannes à selfies, se prémunir contre les automobilistes myopes et égarés qui s'efforcent de lire le nom des rues tout en conduisant, et échapper à la trajectoire de cyclistes apparemment pressés d'en finir avec la vie – la leur ou celle des autres.

Comme je sais que les taxis sont encore moins fiables à Bruges qu'ailleurs, j'ai pris les précautions d'usage. J'ai réservé mon taxi dès 14 heures, afin qu'on ne m'explique pas qu'il n'y a plus de voiture disponible. J'ai répété l'adresse deux fois, en vexant le standardiste : « oui, oui, je sais où est le Collège à Bruges... ». Et j'ai commandé la voiture pour 18h00 : le trajet prenant environ 7 minutes, ce qui laissait 25 minutes de marge pour parer à toute éventualité - retard du taxi, présence d'une calèche sur le trajet, avarie du moteur, ou incrustation impromptue d'un cycliste dans la calendre étoilée du taxi.

A 18 heures, la rue est déserte. Pas de taxi en vue.

A 18h10, j'appelle la compagnie. Le standardiste me dit que le taxi attend à l'autre campus du Collège ; c'était prévisible, compte tenu du peu d'empressement que mon interlocuteur avait mis à m'écouter jusqu'au bout quand j'ai fait ma réservation. Certes, il connaît Bruges comme sa poche, mais il n'a jamais entendu parler du second campus du Collège, construit il y a dix ans déjà. Il me dit que le taxi arrive dare-dare. J'hésite à marcher : ça risque d'être trop juste, et si la voiture vient effectivement dans cinq minutes, ou même dans dix, j'aurai mon train.

A 18h20, il n'y a toujours personne. Je rappelle : le standardiste, énervé, me dit que le taxi arrive dans la minute. Il est trop tard pour faire le trajet à pied, même en courant. Je n'ai d'autre choix que d'attendre. Ce n'est pas la peine d'appeler une autre compagnie : à 18h20, les touristes refluent vers la gare et les hôtels de la périphérie, et il y a encore moins de taxis à Bruges qu'un samedi soir à Paris.

A 18h30, le taxi déboule en roulant à tombeau ouvert. Il s'arrête devant moi dans un crissement de pneus. Je lui indique froidement par la fenêtre ouverte que c'est pas la peine de faire du sport : j'ai raté mon train, et je vais probablement rater ma correspondance à Bruxelles. Le type, vexé, démarre en trombe. Je crie pour lui dire de revenir. Il pile vingt mètres plus loin, et fait marche arrière comme le commissaire Moulin. Il bondit hors de sa voiture, menaçant, et me hurle sous le nez qu'il ne me véhiculera que si je suis poli. Je le regarde sans rien dire. Le gars ne me fait pas peur,

alors même que sa trogne de hooligan d'après défaite et d'après boire est effrayante. Je suis juste abattu. Déçu d'avoir une fois de plus bêtement cru pouvoir compter sur la compétence et l'humanité d'un chauffeur de taxi.

Après avoir attendu le taxi une demi-heure dans la rue, j'attends le train une autre demi-heure sur le quai, en me disant que je vais probablement rater ma correspondance à Bruxelles. Toutefois, le train arrive vers 20h gare du Midi, quelques minutes en avance sur l'horaire prévu ! Tout n'est pas pourri au royaume d'Albert. Je cours pour attraper mon Thalys, prévu à 20h13. Sur le quai, on nous annonce qu'il a 6, 10, 15, puis finalement 20 minutes de retard. J'attends donc une troisième fois une demi-heure dans le vent glacé qui fouette le quai, chargé de relents de caoutchouc, de crasse et de cambouis.

Dans le Thalys, je m'installe et je m'assoupis. Je suis réveillé par l'hôtesse qui s'adresse à moi : « Bonjour Monsieur, est-ce qu'il vous faut un taxi à l'arrivée ? » Mon visage devait être empreint d'effroi, parce qu'elle a pris un air confus et n'a pas attendu ma réponse pour s'en aller.

## AU TRAVAIL

### Les joies du marketing téléphonique

A l'instant, la société qui 'télésurveille' ma maison m'appelle :

- Bonjour, c'est la société X. Savez-vous qu'il faut que tous les logements soient équipés de détecteurs de fumée avant le 1<sup>er</sup> mars 2015 ?
- Oui, je suis au courant
- Et est-ce que vous êtes équipé ?
- Oui, oui...
- Vous avez opté pour des détecteurs reliés à votre centrale d'alarme ?
- Ah non. Je vois pas l'utilité. J'ai pris des trucs autonomes à piles.
- Mais s'il y a le feu chez vous en votre absence, comme ça vous êtes prévenu
- Mais sans ça aussi...
- Ah non...
- Si, si. S'il y a un incendie, et que je suis là, j'entendrai la sonnerie des détecteurs. Et si je ne suis pas là, et donc que l'alarme est branchée, ça la fera sonner
- Pas si vous avez des détecteurs autonomes...
- Si, parce que les capteurs de l'alarme sont des détecteurs à infrarouges, sensibles à la chaleur
- Mais non, les infrarouges ça détecte les mouvements, pas la chaleur...
- Si. Ça détecte les mouvements des personnes sur la base des changements de température qu'ils provoquent. Et donc ça détectera très bien une flamme ou une masse d'air chaud en cas de départ de feu...

- Ah, mais je vous assure que sans détecteurs de fumée ça ne sonnera pas. Les capteurs infrarouges, c'est les mouvements des gens, pas la chaleur.
- Bon, je ne vais pas polémiquer, j'ai du boulot et c'est vous la spécialiste. A l'occasion, prenez quand même deux minutes pour voir sur Google comment marche un détecteur à infrarouges. Ca peut vous servir dans votre branche d'activités.

## Les grosses têtes du CNRS

Je viens d'apprendre en lisant Télérama que ma collègue Marcela Iacub, juriste et sociologue, Directrice de recherche au CNRS, au LaDéHis (Laboratoire de démographie et d'histoire sociale de l'EHESS), fait désormais partie de la fine équipe de l'émission radiophonique « les Grosses Têtes », animée non plus par Philippe Bouvard, mais par le sémillant Laurent Ruquier. J'entends bien qu'elle n'est pas l'invitée du jour de l'émission, pour faire la promotion de son dernier bouquin cochon, mais qu'elle officiera chaque jour de 16 à 18 heures à ce poste sur RTL.

Je me demande ce qu'en pensent les instances et les dirigeants de notre institution. On peut concevoir, si on a les idées larges, qu'écrire un livre pour relater ses frasques sexuelles avec Dominique Strauss-Kahn est une forme d'activité scientifique, ou estimer plus simplement que ce livre a été écrit pendant le temps de loisir de Marcela Iacub. Ecrire ça ou des chroniques de voyage, faire des confitures ou regarder la télé, à chacun ses hobbies.

Mais je vois mal comment on pourrait considérer qu'aller rire gras des blagues de Jean-Marie Bigard sur RTL deux heures durant chaque jour peut s'apparenter en quoi que ce soit aux activités attendues d'une chercheuse au CNRS.

## Hoodie ou costume ?

Je sors d'une réunion à Bruxelles avec des gens de l'industrie pharmaceutique, de l'hebdo *Politico*, de Google et d'une boîte de conception de sites web pour négocier un gros projet.

J'hésitais un peu à mettre un costume-cravate et mes chaussures du dimanche, parce qu'après je rentre à Bordeaux, et que cet accoutrement n'est pratique ni à l'aéroport, ni dans l'avion. J'ai finalement choisi d'y aller vêtu plus simplement : pantalon de toile,

chemise et veste, chaussures de ville. Tant pis si je suis le seul à venir sans cravate, ça ne sera pas la première fois. C'est le privilège de l'universitaire.

Arrivé sur place, bel immeuble du quartier européen, salle de réunion immaculée, mobilier italien somptueux, équipement informatique dernier cri. Autour de la table, mes interlocuteurs habituels et une série de mecs tatoués, qui portent des hoodies, des jeans approximatifs et des Vans : les gars de l'agence web. On se présente : personne ne semble porter de nom de famille. Je m'adapte : « Hi, Olivier, College of Europe ». Je n'ai pas dit « peace man, cool, yeah, flex ». J'aurais peut-être dû.

Mais pour le costume, la cravate et les souliers à bout fleuri, j'ai vraiment bien fait.

## Courtoisie universitaire

Parfois je reçois de drôles de mails de collègues universitaires étrangers qui font une confiance aveugle à des logiciels de traduction dont la mise au point requiert encore une certaine attention. Ca donne des choses comme ça (le message est authentique) :

*« Bonne journée,*

*Je suis un sociologue à l'Université de XXX (Amérique Latine). (...)*

*Dès le mois de Juin sera en Roumanie conférencier, également en Août je vais émettre une seconde conférence à Francfort. (...)*

*Aussi, si possible développer des ateliers, des conférences sur des sujets d'intérêt. Ou si vous aimez à systématiser aspect socio-politique.*

*S'il vous plaît pouvez-vous m'aider à rester dans ce contenu pour le bénéfice de nos universités et les universités ?*

*Si vous voulez, je peux envoyer mon cv*

*Merci et un câlin »*

Pour le câlin, on va peut-être attendre de mieux se connaître, non ?

## Barnaby et les migrants syriens

De nombreux citoyens britanniques estiment que leur pays n'a plus les ressources pour accueillir des réfugiés et des migrants. Ils s'agacent du peu d'empressement que les autorités françaises mettent à les empêcher d'emprunter le tunnel sous la Manche, et déplorent la vigueur du rêve britannique auprès de ces populations en détresse. On



s'interroge d'ailleurs sur ce qui pousse tant de gens à vouloir absolument s'installer au Royaume-Uni, alors qu'il existe en Europe tant de pays où le soleil brille et où il existe une gastronomie. Néanmoins, c'est outre-Manche que migrants et réfugiés entendent aller.

Quoiqu'en disent les autorités et les tabloïds, il y a dans ce pays un endroit où il y a de la place et de grands besoins de main d'œuvre : le comté de Midsomer. C'est dans ce comté – certes imaginaire et évocateur d'une Angleterre qui n'existe plus depuis belle lurette – que l'inspecteur Barnaby officie, pour déterminer par qui les habitants y sont méthodiquement assassinés, au rythme de deux ou trois par mois depuis 17 ans. Au fil de plus de 100 épisodes, le comté a perdu environ 350 de ses habitants, dont beaucoup étaient des piliers de cette communauté.

Sans ciller et sans se soucier des impératifs fonctionnels de la vie à la campagne, les assassins ont successivement zigouillé l'instituteur, la bibliothécaire, le prêtre, sa maîtresse, les enfants de ceux-ci, le châtelain, son palefrenier, son épouse et son chauffeur, leur progéniture, le rémouleur, le laitier, la mercière et son mari, l'apothicaire, le barman et son successeur, la fleuriste, son cousin et la sœur de celui-ci, le président du club de lecture, et même l'idiot du village. Beaucoup de ceux qui ne sont pas morts sont désormais en prison pour avoir trucidé les autres.

On manque d'habitants, de bras et de victimes à Midsomer, qu'on se le dise.

## EN VOITURE !

### *Midlife crisis ?*

J'ai toujours possédé et conduit des voitures modestes ou cacochymes. Au fil des ans, ça a été une vieille Datsun Bluebird, percluse de rouille, une 205 spartiate, puis une Fiat Multipla – ce drôle de monospace, croisement entre un chapeau haute-forme, un béluga et un croque-monsieur, dotée de trois places à l'avant et d'une console centrale évoquant le masque de Dark Vador. Ma première voiture neuve a été l'actuelle : une Toyota Avensis break. Une voiture familiale fiable, spacieuse et bien conçue, mais aussi excitante à conduire qu'un chariot élévateur.

Gamin, comme beaucoup de mes congénères, je m'intéressais beaucoup aux voitures. J'avais le plus grand mal à retenir la moindre date de l'histoire de France, mais je connaissais par cœur la cylindrée et la puissance de la plupart des voitures du marché ; la mémoire est étonnamment sélective. Je passais un temps considérable à dessiner des américaines larges comme des tanks, des italiennes fuselées comme des poissons, et des Bugatti rondes comme des pinups. Adapte de la pensée magique, je me disais des choses comme : « Quand je serai grand, j'aurai une voiture comme la plus belle parmi les 100 qu'on va croiser » ou « parmi celles du parking du supermarché ». Je n'ai jamais eu beaucoup de chance à ce jeu, et la plus belle était généralement une Mercedes comme en ont les taxis ou une Citroën CX ; jamais une Ferrari ou une Porsche. Il faut dire que je n'habitais pas à Monaco, dans le XVIème ou au Cap Féret, mais dans la banlieue de Strasbourg, où la voiture moyenne était une Peugeot 305.

Adolescent, je faisais souvent le rêve que mes parents - qui roulaient eux aussi dans des voitures modestes - achetaient une voiture de sport. Je me réveillais, j'étais impatient d'aller la voir. Je mettais un petit moment à comprendre que ce n'était qu'un rêve... Quand j'ai eu 16 ans, ils ont, à ma grande surprise, acheté une Honda Prélude d'occasion. Sans être une voiture d'exception, c'était un petit coupé sportif de belle allure, où l'on était assis bas, et dont le moteur était rageur. Je descendais la nuit dans le

garage pour m'asseoir à la place du conducteur. Plus tard, j'ai pu la conduire quelques fois, et je ressens encore le frisson que me procuraient le chant du moteur et la vivacité des accélérations.

Cet intérêt pour la chose automobile m'a ensuite quitté. J'ai toujours gardé un œil énamouré pour une belle Aston Martin V8 (celles des années 1970 et 1980), une Jaguar type E ou une Maserati Kashim, mais je n'ai plus porté attention à la production automobile du moment. En bon père de famille, je considérais les voitures comme des déplaçoirs, devant avant tout être pratiques et présenter un coût d'usage raisonnable. Et, puisque je ne pouvais pas me payer une vraie belle voiture, je ne voyais pas l'intérêt de me ruiner pour acheter une pseudo-sportive ou une voiture 'statutaire' pour cadre à gourmette. Je préférais me payer de belles vacances ou du matériel hi-fi d'exception.

Un jour, au gré de mes pérégrinations sur internet, j'ai découvert que certaines belles automobiles souffraient d'une vertigineuse décote en occasion, et qu'elles étaient disponibles pour une bouchée de pain – façon de parler. J'ai noté, avec gourmandise, que les Jaguar XK8 et XKR de première génération, qui m'ont toujours fait tourner la tête, étaient des plus abordables, même lorsqu'elles avaient conservé l'aspect du neuf. Qui plus est, arrivées en fond de cote, et se raréfiant, elles étaient susceptibles de présenter un investissement raisonnable à moyen terme : il n'était pas question de s'enrichir, mais de revendre l'engin à un tarif proche de celui d'achat. Après avoir musardé sur divers sites et forums spécialisés, je suis arrivé la conclusion que leur coût d'entretien était acceptable et qu'elles jouissaient d'une bonne fiabilité. Dans ces conditions, comment résister ?

Pour ceux qui ne connaissent rien à la chose automobile, une Jaguar XK8 ou XKR allie le meilleur de la tradition britannique et de la technologie moderne. Soit : une ligne intemporelle, tout en courbes et en muscles, évoquant, comme les Jaguar des années soixante, un félin prêt à bondir ; un intérieur cossu, où dominant le cuir et la ronce de noyer ; un confort de roulage princier et un silence impressionnant ; un V8 somptueux, capable de propulser ce tapis volant à des vitesses inavouables - même si une Jaguar se conduit avec flegme, laissant énervements et rodomontades aux productions de Zuffenhausen et Maranello.

Je commence donc à examiner les petites annonces. Après six mois de recherches intermittentes, je trouve mon bonheur : une magnifique XKR, carrosserie noire, intérieur beige, avec un « R » comme « race ». A l'époque, c'était la Jaguar la plus puissante et la plus rapide jamais fabriquée. Elle date de 2003, a assez peu roulé et est vendue par un concessionnaire d'Ile-de-France spécialisé dans les automobiles de luxe d'occasion. La voiture affiche un tarif raisonnable de petite berline – qui, elle, ne vaudra plus un clou dans cinq ans. A la faveur d'un déplacement à Paris, sans rien dire à personne, je passe la voir. Elle est comme neuve. Je l'essaie, je l'achète et je rentre avec. Arrivé devant chez moi, tard le soir, je fais rugir le moteur jusqu'à ce que tout le monde sorte de la maison pour comprendre l'origine du grondement, et découvrir que j'avais acquis un gros jouet.

Acheter cette voiture m'a apporté, je le confesse, beaucoup de satisfaction. Les premiers temps, voir ma belle Jag chaque matin me mettait d'excellente humeur. Parfois, je l'avais oubliée, et la découvrir dans mon allée de garage était une agréable surprise. Les mois ont passé, et l'enthousiasme n'a pas décliné. Bon, cette voiture n'occupe pas une place centrale dans ma vie, et j'ai bien d'autres centres d'intérêts et sources de contentement. Mais conduire ce bolide transforme une activité on ne peut plus banale, voire fastidieuse – aller au travail, au supermarché ou à l'océan – en plaisir de chaque instant.

Comme je me soucie peu de ce que les gens pensent, je n'avais pas réfléchi à la manière dont mes amis, connaissances, collègues et voisins percevraient cet achat. J'espérais certes que mon carrosse susciterait des regards complices parmi les amateurs de belles voitures, et je n'ai pas été déçu à cet égard. En revanche, je n'avais pas anticipé les réactions et commentaires que cette acquisition susciterait dans mon entourage. Ils ont été de deux ordres.

Beaucoup de mes amis se sont montrés enthousiastes ou amusés. En me voyant au volant de ma Jaguar, j'ai vu s'allumer dans leur regard des lueurs de surprise, de gourmandise et de complicité. Ils se réjouissaient de toute évidence de ce que je me sois fait plaisir et que je les surprenne, moi qui ne suis pas particulièrement fantasque. Mais toutes mes connaissances n'ont pas manifesté le même degré d'empathie : certains se sont avant tout inquiétés de mon état psychologique. Dans l'imaginaire collectif, s'acheter une belle voiture quand on a mon âge n'est pas anodin. Les gens interprètent cela comme un signe de crise de la quarantaine, cocktail de peur du déclin, d'angoisse de la mort, et d'ennui existentiel. Si l'on en croit les scénaristes et les romanciers les moins inspirés, le coup de folie automobile du quadra tourmenté est immanquablement suivi d'une tentative de transformation physique – via un régime, du sport à outrance, des tatouages ou des implants capillaires –, elle-même prélude à la recherche d'une partenaire excessivement jeune et blonde. Rares sont ceux qui arrivent à considérer l'achat d'une voiture exotique comme le résultat d'une innocente envie de se faire plaisir. L'acquisition d'une montre de luxe, d'un jet-ski ou d'un billard ne suscite curieusement pas le même diagnostic.

La voiture de sport envoie en effet des signaux très spécifiques. C'est un véhicule peu propice au transport d'enfants, avec ses places arrières symboliques, et dont on imagine qu'elle vise plus à attraper des filles que des contraventions. Comme, en outre, elle paraît considérablement plus chère qu'elle n'est, les gens concluent vite que son propriétaire a fondu un plomb : « Il endette sa famille pour rouler dans une voiture de sport. En voilà un qui ne va pas tarder à quitter femme et enfants pour sortir avec une jeunesse... »

A cela s'ajoute souvent une pointe de jalousie. Une grande partie des hommes ont, comme moi, compulsé avec concupiscence des magazines automobiles quand ils étaient gamins, et gardent en eux un intérêt pour les voitures d'exception. Le sens des réalités les dissuade toutefois de dilapider leur argent pour une chose aussi futile. Qu'un

collègue ou un ami se mette à rouler en XKR vient troubler la règle voulant que les gens normaux roulent en Renault, et que seuls les banquiers, les cardiologues et les propriétaires viticoles se pavanent en Jaguar. On m'a ainsi souvent questionné, avec une nuance d'agacement : « Mais pourquoi diable t'es-tu acheté une voiture comme ça ? » Ma réponse a toujours été : « Et pourquoi pas ? » Je n'ai pas cherché à démontrer que fumer un paquet de cigarettes par jour ou payer un abonnement dans un club de sport branché coûtait aussi cher que de posséder une XKR. Et j'ai découvert, un peu honteux, que les bougonnements des grincheux constituaient un plaisir auditif comparable au feulement du V8.

### Le cercle des esthètes

Une fois achetée ma Jaguar, je suis retourné sur le forum dédié au modèle, que j'avais abondamment fréquenté pour prendre des informations, afin de m'y présenter et d'expliquer comment je suis devenu l'heureux propriétaire d'une belle XKR. C'est un passage obligé si l'on veut pouvoir créer un sujet ou en participer à une conversation. Dans les deux heures qui ont suivi, il y avait une cinquantaine de messages de bienvenue très sympathiques, m' enjoignant de publier des photos de mon acquisition. Je me suis plié à ce petit rituel. Il était amusant de voir les autres membres s'extasier devant ma voiture, alors que tous possèdent peu ou prou la même, et me conforter rétroactivement dans ma décision de rejoindre le club des jaguaristes. Pour un passionné, admirer le véhicule des autres et le féliciter de son achat revient à se réjouir de posséder le sien et à se rassurer de s'être lancé dans pareille dépense.

Ces messages approuvateurs s'accompagnaient de recommandations esthétiques et techniques de tout ordre – et de discussions interminables sur la pertinence de changer ou pas la couleur des catadioptres latérales, de troquer les essuie-glaces pour un modèle plus moderne, de démonter le GPS pour installer des manomètres à l'ancienne ou d'opter pour des jantes de 20 pouces. Certains membres font preuve d'un sens aigu de l'observation, doublé d'une grande gentillesse : « Je vois sur la photo de ton moulin qu'il te manque un cabochon sur un des boulons de fixation de la suspension avant droite. Passe-moi ton adresse en message privé, et je t'en envoie un ».

J'ai vite compris qu'appartenir à un tel forum remplit d'autres fonctions que de trouver des conseils d'entretien ou d'achat, et de se faire des amis. Cela permet avant tout de ne pas se sentir seul dans ses préoccupations automobiles. Avant d'avoir une Jaguar, j'avais en effet une vie tout ce qu'il y a de plus normale. Le week-end, j'allais faire du vélo, visiter un musée, faire du shopping ou un tour à l'océan ; je lisais, je cuisinais, je jouais à des jeux de société, ou je recevais des amis. Depuis, c'est fini. Je bichonne ma voiture.

Bon, je force le trait. Je fais toujours tout le reste, mais je tiens à ce que ma Jaguar – qui ne dispose pas d'un garage et dont je me sers beaucoup – garde toujours une robe impeccable. Ce qui est mission-impossible avec une peinture noire laquée, dans un pays où il y a tant de pollen, de poussière, de pluie et d'insectes. Le problème, c'est que ma femme et mes filles se fichent royalement de ce genre de préoccupations. Elles aiment la voiture, mais se soucient comme d'une guigne de mes efforts pour l'entretenir. Elles ne s'émeuvent pas de ce que j'aie, sur la recommandation d'autres propriétaires, enlevé la feutrine qui dépassait des boiseries, poli les chromes des échappements, changé la couleur des réflecteurs latéraux, installé un entourage en alu massif autour du levier de vitesse, ou mis de nouveaux tapis. Elles ne voient pas l'intérêt d'appliquer du baume sur le cuir, de la cire sur la carrosserie, et n'accordent aucun intérêt au fait prodigieux que j'aie trouvé un produit pour les plastiques qui redonne aux pneus l'aspect du neuf !

Je me suis en effet surpris à acheter sur un site internet justement nommé « Automaniac » toute une caisse de produits d'entretien, dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Le site est bien fait, et explique de manière convaincante pourquoi il faut absolument cinq produits différents pour entretenir la carrosserie (un shampoing, un baume lustrant, une cire, un sealant et un rénovateur), et pourquoi les produits les plus chers sont les meilleurs (avec de la vraie cire d'abeille ou du « titanium » dedans). J'ai donc acquis un grand flacon de « GS27 titanium+ spécial voiture noire », à ne pas confondre avec le Get 27 et à ne pas boire, avec ou sans glaçons ; un vaporisateur de « Wolfgang Deep Gloss Spritz Sealant » ; du « Classic Protectant Valet PRO » pour appliquer sur les plastiques et les pneus ; du « Belgom Chrome » pour faire briller les embouts d'échappement – dont j'ai découvert qu'on pouvait les démonter aisément pour les nettoyer dans l'évier de la cuisine, à condition de ne pas se faire surprendre par sa moitié. Et d'autres produits encore, pour masquer les rayures de la peinture, faire des retouches sur les jantes et la carrosserie, enlever les poussières de frein des roues, nettoyer et entretenir le cuir ; et, bien entendu, toutes sortes de chiffons, d'éponges et de brosses pour appliquer tout ça comme il convient. J'oubliais presque de mentionner le fantastique parfum d'intérieur qui donne à la voiture l'odeur de cuir neuf d'une Jaguar fraîchement arrivée de Coventry...

En l'espace d'une semaine, moi qui ne nettoyais mes voitures qu'au moment de les vendre et privilégiais les teintes les moins propices à se salir, je me suis retrouvé à bichonner ma Jaguar plus souvent qu'il ne faudrait. Je me suis même surpris à la prendre en photo une fois le travail fini, pour en immortaliser le brillant profond. Alors que je n'ai jamais compris la motivation des types qui briquent leur Mégane chaque week-end, et en conservent amoureusement une photo dans leur portefeuille, je me retrouve, de fait, dans la même situation. Celle du beauf-à-Kärcher.

Je disais donc que ma femme et mes filles n'ont que faire du résultat fantastique auquel un peu d'eau, de produits sophistiqués et d'huile de coude permettent d'aboutir. Elles ne comprennent pas ce qu'il y a de magistral à masquer une petite rayure, à faire briller une jante ou à assouplir le cuir des sièges. Je ne leur ai même pas parlé des efforts que j'ai consentis pour installer des pédales en aluminium ajouré ; elles ne saisiraient pas les

enjeux de l'opération, la beauté du matériau, la difficulté de trouver des pièces d'origine. Elles ne comprendraient pas non plus les enjeux esthétiques et moraux de l'opération, l'angoisse de sombrer dans les excès du tuning.

Il faut dire que ma femme est d'autant moins encline à s'extasier de la propreté de mon gros jouet que je nettoie assez peu la maison. Comme beaucoup d'hommes, j'ai tendance à ne pas trouver les choses sales, aussi longtemps que la femme de ménage vient une fois par semaine. Et puis je me dis que le sol, c'est par terre, et que ce n'est donc pas anormal que ce soit un peu tâché. Personne ne va s'en offusquer et rien ne sert de lutter contre l'inévitable. De même, il y a de la poussière sur les étagères, mais c'est dans l'ordre des choses : la poussière qui est en suspension dans l'air doit bien se déposer quelque part, et si on ne veut pas de poussière sur ses étagères, il ne faut pas en installer. Les vitres ont des traces de pluie ; rien de plus logique, là encore. On peut les nettoyer, mais une heure après, s'il pleut, tout sera à refaire. Autant laisser les choses en l'état jusqu'à l'intervention experte de la femme de ménage. Et le fait qu'une vitre soit un peu sale est lié à sa fonction de vitre : protéger de la pluie, des poussières et du vent. Accessoirement, cela évite aux enfants et aux oiseaux de s'y cogner.

En revanche, des insectes pulvérisés sur une calandre de Jaguar, ce n'est pas acceptable. C'est même franchement dégoûtant. Ce cimetière entomologique mérite un coup de jet et d'éponge immédiat, avant solidification des dépouilles. Il en va de même pour les souvenirs laissés par les oiseaux ou pour les gouttes de sève tombées des pins : ça porte atteinte à l'intégrité esthétique du véhicule et ça risque d'abîmer irrémédiablement la peinture. C'est presque comme une tôle froissée : un manque de respect envers les ingénieurs et les ouvriers qui ont construit cette voiture avec talent et amour.

Je ne peux pas davantage partager ma satisfaction d'avoir fait briller mon carrosse avec mes amis, collègues et voisins. Une partie des premiers s'inquiètent pour moi, me diagnostiquent une crise de la quarantaine ou une régression vers la beaufitude. Beaucoup parmi les seconds s'alarment des émissions de dioxyde de carbone de l'engin, et considèrent qu'une Jaguar, ce n'est pas de gauche ; pourtant, ma voiture n'a jamais émis la moindre opinion politique. Quant à mes voisins, ils sont sans doute légèrement envieux, et donc peu susceptibles de se réjouir pour moi ou de reconnaître la classe de cette automobile et la pertinence de ma stratégie d'entretien.

Heureusement, il me reste le forum. C'est un endroit où, par essence, tout le monde apprécie les belles voitures : tous les membres en possèdent une, aimeraient le faire ou l'ont fait par le passé. Parmi les heureux propriétaires, on trouve des jaguaristes de toujours, qui en sont à leur vingtième félin ; des collectionneurs chevronnés, qui possèdent une douzaine de voitures de sport de toutes marques ; des novices comme moi, qui ont fait une petite folie. Certains sont des as de la mécanique, alors que d'autres ne savent pas comment vider le cendrier. Quelques-uns semblent très aisés – sans jamais le revendiquer –, tandis que d'autres ont, comme moi, cassé leur tirelire pour acquérir leur jaguar, ou ont acheté pour quelques billets une voiture à bout de souffle qu'ils essaient de retaper.

Mais tous ont l'esprit suffisamment fin et alerte pour examiner en détail les photos que je mets sur le forum sitôt que j'ai fini de briquer ma voiture. Eux s'intéressent au fait que mes sorties d'échappement ont été polies ou que ma carrosserie soit exempte de traces de doigts et d'eau, grâce à l'emploi de chiffons révolutionnaires en microfibre. Ils s'enchanteront pour le produit-miracle qui permet à mes Goodyear Eagle F1 d'avoir l'aspect du neuf, et réclameront les références précises. Ils me féliciteront d'avoir appliqué du baume nourrissant sur l'assise de mes sièges. Ils s'inquiéteront de ce que mes disques de frein semblent oxydés, alors qu'ils ont juste subi les attaques de mon nettoyant pour jantes. Ils remarqueront, en outre, que j'ai acheté une peinture spéciale pour les restaurer. Ils me demanderont, enfin, si je suis satisfait du parfum pour auto que j'ai acquis.

Je me dirai, sans vraiment y croire, que tout ça n'est pas vain. Qu'il reste des esthètes, des humanistes, des poètes qui savent voir la beauté où elle est, qui se réjouissent de l'existence de chaque Jaguar bien entretenue de par le vaste monde, et qui se passionnent pour les vraies choses de la vie : l'élégance d'un vieux Pomerol, la beauté d'un coucher de soleil toscan, l'allégresse du premier rire d'un bébé, l'intensité d'une cantate de Bach, le réconfort d'un feu de cheminée et, bien entendu, la splendeur d'une XKR étincelante conduite avec respect.

### Les méfaits des tutoriels

Régulièrement, sur le forum Jaguar que je fréquente, des membres calés en mécanique créent des tutoriels. C'est un des aspects majeur du « web 2.0 » qui regorge de leçons de toutes sortes, où des particuliers expliquent, le plus souvent en vidéo, comment faire un gratin de chou-fleur, déboucher un évier, appliquer sur son vernis à ongles, faire fleurir son yucca, éduquer ses enfants, ou dresser son chien – ou l'inverse. C'est un curieux mélange de mise en scène de soi, de quête de célébrité et de volonté sincère de partager des connaissances plus ou moins exactes et pertinentes.

Le forum n'échappe pas à la tendance, mais les choses y sont un peu différentes. D'abord, les égos y sont beaucoup moins présents : les tutoriels ne sont pas des monologues en vidéo plus ou moins risibles, susceptibles de devenir viraux par la magie des réseaux sociaux, mais des explications techniques écrites, agrémentées de photos d'éléments mécaniques qui ne laissent jamais apparaître davantage que la main maculée de cambouis de leur auteur. Ensuite, ces tutoriels remplissent réellement leur fonction, et ne sont pas de simples exercices de style sans intérêt ou dépourvus de public. Les membres du forum étant nombreux à essayer d'entretenir leur voiture eux-mêmes, ils sont avides de conseils pratiques à cet effet. Enfin, leurs auteurs sont souvent de vrais spécialistes de la marque, qui ont acquis leur science dans un cadre professionnel ou par une pratique assidue de la mécanique à domicile.



L'auteur d'un tutoriel voit néanmoins son égo flatté par le sentiment d'avoir rendu service à ses pairs, et par les remerciements et commentaires élogieux que ses publications suscitent de leur part. Les plus expérimentés se montrent volontiers paternalistes et encouragent les novices à sauter le pas : « Tu vas quand même pas payer 500 Euros pour rénover ton ciel de toit ! Tu peux le faire toi-même avec 50 Euros de matériel, en une après-midi. Et si tu as des questions, on t'aidera ».

Ce genre de forum permet d'initier à la mécanique ceux qui veulent comprendre comment est faite leur voiture ou que les tarifs horaires des garagistes rebutent. Ce faisant, il ne contribue pas à la paix des ménages. Les membres qui ne savaient pas qu'un pont pouvait se vidanger vont se laisser tenter par le dernier tutoriel de JC225, et passer un dimanche éreintant. La dernière fois déjà, ils avaient consacré la Saint-Valentin à démonter les sièges de leur voiture pour régler le problème des moteurs d'appuie-tête qui ne fonctionnaient plus. D'après le tutoriel de WillyGT, ça avait l'air simple, mais il leur a fallu œuvrer jusqu'à minuit pour tout remettre en place. Leur femme n'a pas été impressionnée par le fait que les appuie-têtes se règlent enfin en hauteur, et que cette fonction soit désormais asservie au basculement des sièges, de sorte qu'ils ne viennent plus buter contre les pare-soleils. Bêtement, elle aurait préféré aller au restaurant ou dîner en amoureux à la maison.

Idem la veille de Noël, où, après lecture du tutoriel de Jaguy95, certains se sont imprudemment lancés dans le démontage de toute la console centrale, pour tenter de brancher une prise auxiliaire sur l'autoradio. A 9h30, après avoir ruminé toute la nuit le tutoriel, ils se sont dits que ce serait vraiment bien de pouvoir brancher leur téléphone pour écouter leurs fichiers MP3 dans la voiture ; à 22 heures, ils n'avaient toujours pas compris pourquoi, depuis l'installation du câble, les essuie-glaces se mettent en route quand on change de station de radio.

Pour le pont, c'est pareil. Le candide va commencer par jeter un œil furtif sous sa voiture pour repérer ce pont, qu'il n'a jamais vu de près ; se dire que ça n'a pas l'air compliqué de le vidanger ; s'inquiéter de ce que cette opération n'ait jamais été pratiquée sur sa voiture, malgré un kilométrage important ; se dire que la casse guette si rien n'est fait. PascalR affirme que l'opération est à la portée du premier venu. Juste pour voir, le néophyte vérifie s'il a les bons outils, tout en rassurant sa femme : « Mais non chérie, je ne vais pas me lancer dans un truc que je sais pas faire... La dernière fois, quand j'ai voulu changer les coupelles du train avant, et que le garagiste a dû venir chercher la voiture sur un plateau, j'ai pas eu de bol. Une attache était grippée dans le berceau. Là, je vais juste voir si j'ai les bons outils. Je le ferai pendant les vacances d'été, c'est super simple. »

Il va néanmoins sortir le cric et percher sa voiture, pour examiner ça de plus près. Constaté que ce n'est pas assez haut. Emprunter des rampes et des chandelles à son voisin. Se dire que, maintenant que la voiture est à bonne hauteur, ce serait bête de ne pas en profiter : PascalR dit que ça prend 15 minutes. Démonter le bouchon de vidange du pont. Prendre deux litres d'huile noire dans la figure. S'apercevoir que cette huile a

tâché le pavé tout neuf de l'allée du garage et le pull de la fête des pères. Découvrir, après nettoyage approximatif de l'allée et lancement d'une machine avec le pull qu'il n'a pas d'huile pour refaire le niveau. Prendre la voiture de sa femme pour aller jusqu'à la première station service d'autoroute – puisqu'on est dimanche, et que le centre auto est fermé. Acheter un bidon d'huile. Revenir, être pris d'un doute, et demander sur le forum si de l'huile pour moteur convient. Découvrir que ce n'est pas le cas, et subir les taquineries des autres membres. Retourner à la station, qui n'a pas d'huile pour pont, puis à celle d'après, 34 km plus loin. Revenir, remplir. S'apercevoir qu'il a oublié de remettre le bouchon de vidange. Nettoyer à nouveau le pavé en se disant que, heureusement, l'huile neuve est moins salissante que l'ancienne, et que, par miracle, il en reste assez dans le bidon pour refaire le plein. Visser le bouchon, remplir une seconde fois, et tout ranger. Se faire sermonner par sa femme, qui vient de sortir le pull de la machine à laver : à 60°C, le cachemire ça rétrécit, et à présent on dirait un manteau pour caniche. Se promettre d'en racheter un en douce, tout en se disant que le vieux fera un excellent chiffon pour lustrer les jantes. Remarquer ensuite la section du tutoriel consacrée au reniflard. Comprendre ce qu'est un reniflard, le démonter et le perdre. Le chercher une heure et le trouver au fond du bac à vidange. Passer le reste de la journée à remonter ce satané reniflard. Oublier la fête des mères. Se faire morigéner par sa mère, d'abord, et par sa femme, ensuite. Commettre l'irréparable en s'énervant contre celle-ci : « Hé mince à la fin ! T'es ma femme et pas ma mère ! Et si les gosses n'ont rien prévu, c'est qu'ils doivent penser que tu ne t'occupes pas bien d'eux... »

### **Se débarrasser d'une merguez**

Sur le forum, j'ai vite compris que la question de l'achat et de la vente des voitures était compliquée, voire un peu taboue. Les responsables sont en effet soucieux d'éviter que des membres s'inscrivent uniquement pour vendre leur voiture ou, pire, que des professionnels ne colonisent le forum pour y écouler leur stock. Il existe ainsi une règle exigeant des membres une certaine ancienneté et un certain degré d'activité avant de pouvoir utiliser la rubrique dédiée à la vente. Elle n'apporte cependant pas de réponse à une seconde difficulté : le décalage entre la convivialité qui règne sur un forum et la prudence qui doit entourer une transaction commerciale. Sur ce forum, comme bien d'autres, le tutoiement et la bienveillance sont de rigueur. Spontanément, sans se connaître aucunement, les participants communiquent sur un mode décontracté et bonhomme, sans jamais élever le ton, comme le feraient des amis. Il est tentant pour un vendeur peu scrupuleux d'abuser de la confiance ambiante pour vendre une voiture pas très nette, ce qu'on appelle une 'merguez' dans le jargon automobile.

Heureusement, les membres les plus chevronnés, dont certains sont des professionnels de l'automobile ou des gens qui changent compulsivement de voiture tous les ans,

connaissent une bonne partie des Jaguar XK du marché français, et notamment les voitures problématiques que les propriétaires se refilent comme une patate chaude, et sont affichées à la vente tous les six mois.

Lorsqu'un nouveau membre présente aux autres son véhicule, comme le veulent les règles de courtoisie en vigueur, il s'ensuit parfois des commentaires gênés, soit parce que la voiture est connue comme étant douteuse, soit parce qu'elle a été vendue – éventuellement trop cher – par un membre éminent du forum. De même, quand un membre interroge les autres sur un véhicule à la vente, ou propose le sien à la vente, les conversations s'animent bien souvent et s'ornent de sous-entendus et d'insinuations. Quelque chose comme ça :

- Bubulle22 : je vends une superbe XKR 2005, British racing green, intérieur beige, 36.000km, 18.000 Euros. Pour les membres du forum, je la fais à 16.000, j'offre un porte-clés Jaguar et le plein.
- Rolland-vroom : ah, tu la revends déjà ? Mais c'était pas une XK8 quand je te l'ai vendue ?
- Bubulle22 : ouais, ça va, t'occupe, ça me regarde
- Rolland-vroom : ben quand même, c'est juste pas le même modèle...
- Bubulle22 : J'ai pas de leçon à recevoir de ta part. Quand tu me l'as vendue, t'avais juste oublié de me dire que la boîte passait directement de 2<sup>ème</sup> en 4<sup>ème</sup> ... Tu m'avais pourtant dit que la voiture était nickel !
- Rolland-vroom : j'ai dit qu'elle était « nickel, pour autant que je sache ». Moi je ne l'ai jamais démarrée. Je l'ai achetée sur une remorque (elle avait pas de roues). J'ai trouvé des roues et je l'ai revendue... J'ai jamais roulé avec. Faut demander à Philoulou pourquoi y a un problème, c'est lui qui me l'a vendue.
- Philoulou : je n'ai jamais possédé cette voiture, tu dois confondre. J'ai bien vendu une XK8, mais elle avait 320.000 km, et pas 36.000 comme la tienne. C'est forcément pas la même.
- Robert33 : dis, tu les as trouvées où tes roues, Rolland ? Parce que moi on m'en a fauché des toutes pareilles, modèle Hydra 18 pouces, près de chez toi. J'ai retrouvé ma voiture sur des parpaings. C'est bizarre, non ?
- Rolland-vroom : les roues, je les ai achetées à un vide-grenier, c'est pas les tiennes. Pour le kilométrage, je sais pas. Ca s'est peut-être remis à zéro tout seul quand j'ai changé la batterie. Ca arrive. Tiens, Philoulou, tant que tu es là, y a quand même un truc bizarre avec cette voiture : pourquoi elle a le frein à main entre le siège passager et la porte passager, et pas de l'autre côté ?
- Philoulou : c'est pas moi. C'est Pépère512BB qui doit savoir.
- Pépère512BB : ah, la XK8... Je me suis bien fait suer à changer le sens de conduite. C'était une anglaise. Alors, avec Bobby d'Aubervilliers, on a changé

pédales, volant, tableau de bord. Quelle galère ! Mais pour le frein à main, j'ai pas trouvé de solution. Alors c'est resté à droite. Mais c'est juste un coup de main à prendre, faut bien se pencher, l'attraper, et hop, c'est bon. Pour le desserrer, faut juste aller côté passager, ouvrir la porte, l'enlever, et se grouiller de faire le tour avant que la bagnole se mette à bouger. Maintenant, t'es quand même gonflé de revendre une bagnole dans cet état...

- Bubulle22 : A part sur le forum, je vois pas où je vais pouvoir la vendre... J'ai repéré trois nouveaux inscrits qui cherchent une XKR. C'est pour ça que j'ai un peu bricolé la voiture pour en faire une XKR. Pour que ça corresponde à leurs attentes ; le client est roi. Après, s'ils ne sont pas satisfaits, ils peuvent toujours la revendre...
- Jojo1953 : Je crois c'est une bagnole que je connais. C'est pas celle qui a une carte grise établie un 1<sup>er</sup> mai ? J'ai toujours trouvé ça bizarre... Je l'ai achetée à un courtier belge. Puis, j'ai découvert qu'elle avait été volée en Angleterre, en refaisant l'immatriculation. Quand je m'en suis aperçu, je l'ai revendue dare-dare à une pauvre pomme ;-)
- Pépère512BB : La pauv' pomme c'était moi !!! Alors modère ton expression, hein, Jojo1953 !
- Rolland-vroom : Bubulle22 : si tu la vends à un nouveau, il va vouloir la revendre dare-dare... Elle va encombrer le forum cette merguez... Mets-là plutôt sur Leboncoin.
- Bubulle22 : Ben non, parce le nouveau devra attendre trois mois d'ancienneté pour pouvoir mettre une annonce. Il ira la vendre ailleurs, et on sera débarrassés de cette bagnole avant que quelqu'un du forum ne se tue avec. La règle des trois mois, c'est pour éviter que les nouveaux revendent trop vite les caisses qu'ils ont achetées aux anciens. Sinon c'est pas du jeu...
- Anthony-de-Toulon : Bonjour. Bubulle22, ta voiture a l'air très bien. Elle est dans mon budget. Je pourrais venir la voir et l'essayer ?
- Nascar : Anthony-de-Toulon, t'es pas passé par la case présentation... ;-) Ça fera 3.000 de plus !!
- Rolland-vroom : Nascar, fiche la paix à Anthony, il se présentera plus tard. Oui, Anthony, tu peux venir la voir. Mais ça va pas être possible de l'essayer. Tu sais, rapport à l'assurance, tout ça. Ceci étant, tu peux me faire confiance : elle est nickel. Et elle a toutes les options : vitres-électriques (surtout celle de gauche), sièges en cuir, clim, autoradio, antenne électrique (si on l'aide un peu), boîte automatique, allume-cigare, miroir de courtoisie éclairé, cric... La totale !

## Essence ou diesel ?

Depuis que j'ai ma voiture, beaucoup de mes copains, qu'ils soient inquiets ou pas pour moi, veulent faire un tour avec. Certains sont des passionnés de bagnole, pratiquants, abstinentes ou sympathisants, qui apprécient vraiment la chose, et auxquels je passe le volant. D'autres sont des novices, néanmoins impatients de rouler dans une belle voiture. Quelques-uns s'en fichent éperdument, et ne voient pas l'intérêt de se faire convoier.

Récemment, j'ai néanmoins promené un de ces réticents structurels. Il s'intéresse aux automobiles comme moi au football, roule en Kangoo, et se passerait volontiers de posséder une voiture s'il n'habitait pas en périphérie de Bordeaux. Malgré son manque d'appétence pour la chose, je lui ai proposé de venir avec moi acheter du vin, histoire de bavarder un peu et d'essayer la voiture. Il s'agissait d'un trajet d'une vingtaine de kilomètres.

A l'aller, on a roulé tranquillement. La route est une départementale droite et plate comme elles le sont dans la région bordelaise, mais néanmoins dangereuse : on y trouve des surfeurs de retour de la plage, qui entendent doubler qu'il y ait du monde en face ou pas, des intersections pas très visibles, du gibier, des tracteurs, des ronds-points, des cyclistes et des gendarmes. Bref, ce n'est pas un bon endroit pour faire le mariolle. Sur le trajet, je fais un peu vrombir le moteur, pour le plaisir de l'entendre et pour me dégager des conducteurs qui me collent au train, mais sans plus.

Une fois arrivés à destination, mon ami, qui ne s'y est pas intéressé beaucoup jusqu'à présent, reparle de la voiture :

- Tu vois, je la trouve chouette ta bagnole. Bel intérieur, belle ligne. Confortable avec ça. Je comprends que tu te fasses plaisir. Maintenant, je vois quand même pas ce qu'elle a de fondamentalement différent d'une bagnole normale. Ta Jaguar, elle a un gros moteur, mais elle est lourde. Elle a du couple, mais bon, avec la boîte automatique, c'est pas non plus un foudre de guerre. Je vais pas dire que ma Kangoo fait pareil, quand même. Mais mon frère, il a une Mégane diesel. Le gros modèle. Ca pousse vraiment fort. Je veux dire : sa voiture est plus légère que la tienne, le moteur a vachement de couple, et avec la boîte mécanique il peut monter dans les tours. Du coup, je vois pas l'intérêt d'acheter une voiture aussi chère que la tienne si on peut faire pareil avec une familiale diesel un peu musclée...

Je n'argumente pas. A quoi bon ? Il n'y connaît rien. Pas la peine de lui expliquer qu'il n'y a aucun rapport entre un 2 litres diesel, même de 150 ou 160 cv, et un V8 essence de 4,2 litres, nanti d'un compresseur et de 32 soupapes, qui dépasse les 400 cv. Ni qu'une boîte automatique ZF 6 vitesses adaptative est conçue pour comprendre quand le conducteur a envie de traîner et quand il veut mettre la gomme. Quant au concept de noblesse mécanique, il échappe à l'évidence à l'entendement de mon passager.

En repartant, on suit une camionnette qui roule à 80 sur la départementale. Nous discutons tranquillement, et je ne vois pas l'intérêt de la doubler. Une Jaguar n'est d'ailleurs pas faite pour agresser les autres usagers de la route, mais pour profiter du paysage, du confort et du silence de fonctionnement, en glissant calmement sur la route à 1.500 tours.

Mon ami finit par me dire :

- Bon, allez, fais un peu parler la poudre, on va pas rester derrière lui jusqu'à chez toi...
- D'accord
- Mais attend d'avoir passé le terre-plein, t'auras pas le temps sinon...

C'est ce que tu vas voir mon gros.

Discrètement, j'appuie sur le commutateur du mode 'sport' de la boîte de vitesse, et j'écrase l'accélérateur à fond. C'est l'avantage des boîtes automatiques : il n'y a pas à s'interroger sur la bonne stratégie, à se préparer à rétrograder, à hésiter sur le rapport à enclencher, sur le moment auquel le faire, ou sur le dosage adéquat des gaz. Il suffit d'appuyer résolument sur la pédale des gaz, de laisser travailler la mécanique, et de penser à déboîter rapidement pour ne pas percuter le véhicule que l'on veut doubler.

Là, se passe ce qui fait que les gens achètent des Jaguar à 100.000 Euros : la boîte rétrograde de cinquième en seconde, l'aiguille du compte-tours bondit de 1.500 à 6.000, le compresseur se met à siffler à la façon d'une turbine d'hélicoptère, et le V8 à gronder comme un volcan. Nous sommes propulsés comme au départ d'une attraction de fête foraine. J'agrippe le volant pour dessiner la bonne trajectoire et empêcher la voiture d'aller tout droit, et je relâche immédiatement la pression sur l'accélérateur. En deux secondes, on a doublé la camionnette, on s'est rabattu, et je dois freiner un bon coup pour éviter d'affoler un potentiel radar. Une fois encore, mon matou a démontré qu'il n'est pas qu'une sculpture sur roulettes, mais aussi, quand c'est nécessaire, une catapulte. Intérieurement, je le félicite, comme on le fait pour un cheval qui a franchi un obstacle avec grâce.

Je me tourne vers mon ami avec un petit sourire. Il est livide, cramponné à la poignée de maintien, les yeux rivés sur la route :

- Et elle fait ça, la Mégane de ton frère ?

## **J'ai rendez-vous chez Jaguar**

A l'occasion d'un nettoyage poussé des jantes, j'ai constaté avec horreur que ma voiture souffrait d'une usure asymétrique des pneus avant. J'ai immédiatement demandé sur le

forum Jaguar ce que je devais faire. J'ai eu, dans l'heure, une nuée de messages. Les spécialistes m'ont tous dit : « 1) vérification de tous les silentblocs des trains roulants, avant et arrière (changement si nécessaire) ; 2) contrôle des jeux aux roulements de roues (changement si nécessaire) ; 3) remplacement des pneus ; 4) contrôle de la géométrie avant et arrière ».

Pour faire tout bien comme il faut, j'ai pris rendez-vous chez un des deux concessionnaires Jaguar de Bordeaux. En matière d'automobile, l'héritage d'Aliénor d'Aquitaine se fait toujours sentir... J'explique mon problème à la dame au téléphone. Je lui dis que je voudrais que silentblocs et roulements soient vérifiés par un œil expert afin d'éviter, en cas de défaillance de ce côté, d'user un nouveau train de pneus en trois mois. Compte tenu de la dimension, et donc du prix, des gommées montées sur la voiture, c'est une perspective qui ne m'emballe pas. Celle de changer les silentblocs ou les roulements non plus, mais j'ai décidé de ne pas faire l'autruche, et de suivre les préconisations avisées de mes amis du forum. Si on ne veut pas payer l'entretien d'une belle voiture, il ne faut pas l'acheter. La dame me donne un rendez-vous un mois après. Chez Jaguar, c'est comme chez l'ophtalmo, il ne faut pas avoir d'urgence. Il est convenu que je dépose la voiture à 9 heures et la récupère en fin de journée.

Ce matin, jour-dit, j'arrive à la concession. C'est immense et désert. Il y a là 100 voitures somptueuses (des Jaguar, mais aussi des Ferrari et des Maserati) qui attendent le chaland. Mais le chaland n'est pas venu : dans le bâtiment, tout de verre, de granit et d'acier, il n'y a que quatre commerciaux qui discutent entre eux. Ils se ressemblent tous : brushing impeccable, costume bleu, chaussures démesurément pointues, grosse montre. Quand j'entre, les quadruplés me dévisagent rapidement puis me saluent avec un sourire qui a dû leur coûter leur prime de fin d'année. Puis, ils retournent instantanément à leur conversation. Je suis impressionné par la rapidité avec laquelle ils modifient leur expression faciale : neutre / inquisiteur / tout sourire / neutre. Je m'interroge sur la pertinence de ce comportement. Le client est sûrement flatté que l'on s'adresse à lui avec une expression ravie, mais si elle cesse à la microseconde où il rend ce sourire, je ne suis pas convaincu qu'il se sentira réellement le bienvenu. Il risque plutôt de penser qu'on l'attendait de pied ferme, fusil à pigeon en main, qu'on lui fait les politesses réglementaires, mais qu'il ne faut compter sur aucune forme de pitié une fois cette seconde d'urbanité passée.

Je me dirige vers l'accueil des clients venus pour l'entretien. J'attends un certain moment, puis la dame que j'ai eue au téléphone me reçoit, et entre mes coordonnées dans le fichier. Je lui réexplique mon affaire. Elle téléphone au chef d'atelier. Un type arrive sans se presser : la cinquantaine, grand, bien mis, avec de petites lunettes et une blouse blanche. Il ressemble à un dentiste, et n'a pas l'air franchement ravi de son existence.

Je lui répète ce que j'ai dit à la dame. Il me regarde sans ciller comme si j'avais demandé un rôti de veau dans une poissonnerie :

- Ah, mais on ne peut rien faire pour vous...

- Comment ça ? Je vous demande juste de vérifier l'état des silentblocs et des roulements. S'il y a un problème, on répare. Sinon, on change juste les pneus et on fait la géométrie.
- Faudrait faire un contrôle technique pour ça, et revenir nous voir ensuite. On peut pas voir l'état des silentblocs ça comme ça...

Je suis un peu surpris. Je ne connais pas grand-chose en mécanique, mais quand même. Et les experts du forum ont été formels : ce type de vérification, ça se fait. J'insiste un peu, très poliment, pour éviter de donner l'impression au type que je veux lui expliquer son métier :

- Ah bon ? Vous ne pouvez pas mettre la voiture sur un pont, et examiner l'état des silentblocs ? S'ils sont fendus ou en miette, s'il y a du jeu, ça se voit, non ?
- C'est que j'ai pas de pont.

Moi, sincèrement surpris :

- Vous êtes un garage et vous n'avez pas de pont ?

Agacé :

- Je veux dire ; je n'ai pas de pont de disponible
- Ah bon... Ecoutez, franchement, je ne comprends pas ce que je fais-là : j'ai pris rendez-vous il y a un mois pour qu'on me fasse un diagnostic des trains, j'ai tout expliqué au téléphone. Là, je prends congé, je viens, et quand j'arrive vous n'avez pas de pont...

Le type tourne les talons et s'en va, sans rien dire, comme si j'avais insulté sa mère. Pourtant, je suis resté parfaitement courtois, et je n'ai pas parlé de sa mère, que je ne connais pas. J'étais tellement surpris que je n'ai même pas eu le temps de m'énerver. Et comme la mécanique n'est pas mon fort, je n'ai pas usé du ton incisif qu'il m'arrive d'employer, je le confesse, quand un serveur m'explique qu'un vin bouchonné ne l'est pas, ou qu'un hôtelier me dit que la chambre située à côté des machineries de l'ascenseur est une très bonne chambre.

J'imagine que le type préfère faire l'entretien des 15.000 km sur une Jaguar toute neuve (« Je change deux filtres, je branche la valise pour faire un diagnostic, je remplace ce module qui a l'air bizarre, je fais la vidange, et je mets du lave-glace, ça fera 800 Euros cher Monsieur ») que de se faire suer avec une voiture du début des années 2000 (« Mais, c'est sale là dessous ! Comment ça se démonte ce truc ? Et les silentblocs, c'est quel modèle ? Oh, ce boulon est foiré, quelle saleté cette bagnole ! »).

J'imagine aussi que je n'ai pas le profil du client-type de la marque. Quand je suis arrivé tout à l'heure, la préposée à l'accueil discutait, tout miel, avec un habitué. Un type, la soixantaine, grand, portant beau, avec un blazer bleu à boutons dorés, une épaisse chevelure argentée, de magnifiques chaussures anglaises, des mains manucurées et une montre probablement plus chère que ma voiture. Sans prêter aucunement attention à ma



présence, elle a, vingt minutes durant, pris note de ce que le monsieur attendait de l'atelier, en émaillant chaque phrase de la mention du patronyme de l'auguste personnage et d'une aimable plaisanterie. Le chef d'atelier, le même qui m'a snobé dix minutes après, est venu saluer le client de la manière la plus déférente qui soit, sur le mode qui convient apparemment pour s'adresser à un notable bordelais – propriétaire viticole, grand patron ou notaire. Puis, il l'a accompagné jusqu'à sa Jaguar de remplacement, en s'excusant de n'avoir qu'une XF à lui proposer. Me voyant arriver avec mon vieux clou, mon pantalon en toile et mon polo, personne n'a dû être très impressionné.

Même si elle ne minaude plus, la dame de l'accueil est un peu embêtée :

- Mon collègue doit vouloir dire qu'il n'a pas de pont disponible là, maintenant. Il faudrait laisser la voiture pour qu'il puisse voir...
- Mais c'est ce que je suis venu faire ! Je n'ai pas dit que je voulais bricoler avec lui. Je n'y connais rien. C'est pour ça que je fais appel à un expert : pour savoir ce que je dois faire. Il était convenu que je dépose la voiture, que j'aie travaillé et que je la récupère ce soir, pour que vous fassiez un diagnostic complet des trains...
- Ah, c'est un malentendu alors.

La dame rappelle le gars au téléphone et lui explique la situation. Une fois la conversation finie, elle me dit de lui laisser les clés. Je lui demande de me tenir au courant. Elle me précise que je dois dans tous les cas récupérer mon jouet avant 17 heures, parce que l'atelier ferme, et qu'il n'est pas ouvert le samedi. J'imagine assez bien ce que les messieurs en costume, qui bavardent toujours mollement près de la machine à café, doivent dire des horaires des fonctionnaires.

En repartant, je décide que, quoi qu'il en soit, je ne vais pas leur confier ma voiture. Tant qu'à faire, je préfère la laisser au petit garagiste qui s'est toujours occupé de mes 'petites' autos. Un type avec un atelier où règne le désordre, cerné de carcasses de voitures, orné de calendriers des années 1980s avec des photos des dames toutes nues, encombré de gobelets à café plein de mégots, éclairé par des néons blafards, habité par une odeur tenace d'essence, de Harpic WC et de bière. Lui a des mains toutes noires et des doigts gros comme des cervelas, un bleu de travail plus vraiment bleu, et du cambouis plein de visage. Il a toujours été d'une grande honnêteté et du meilleur conseil : « Mais faut pas le changer votre pot ! C'est juste le collier là. Je vais vous le réparer et ça tiendra deux ans, promis ». Lui n'a pas peur de regarder sous une voiture ; il s'y faufile comme un chat, malgré ses soixante ans. Il a aussi un pont. Il a même des outils. C'est dire s'il est organisé !

Je me suis d'ailleurs toujours demandé comment il était possible d'entretenir une voiture dans l'atelier d'une concession moderne de grande marque. Chez Audi ou Jaguar, l'endroit ressemble à un bloc opératoire. C'est intégralement blanc, sols, murs et plafond ; normal que le chef d'atelier ait un look de dentiste. Absolument rien n'y

traîne : les outils sont tous rangés dans de grands tiroirs, comme on en voit dans les pharmacies, et aucune pièce de voiture n'est visible. Il n'y a pas non plus la moindre tâche d'huile par terre. Quant aux mécanos, avec leurs tenues blanches, on les croirait échappés d'une centrale nucléaire ou d'une usine de saucisses.

Certes, l'entretien des voitures récentes a bien changé : la révision dure 17 minutes montre en main, et on ne démonte rien. On branche un ordinateur et on remplace des fluides sans même les voir. En cas de panne, on ne répare pas, on échange, qu'il s'agisse d'une optique de phare, d'une aile ou d'une carte électronique. Je ne comprends toutefois pas comment les mécaniciens parviennent à conserver cet ordonnancement clinique lorsqu'ils procèdent à une intervention plus importante. S'ils doivent déposer un moteur pour changer une boîte de vitesse, ça fait forcément un peu de bazar : il y a des centaines de pièces à démonter et, nécessairement, des choses salissantes qui vont s'échapper de la mécanique au cours du processus.

Je finis par me dire que si le chef d'atelier ne voulait pas examiner ma voiture, c'était par peur de salir son atelier et sa blouse immaculés.

## Poésie mécanique

Je musarde régulièrement sur le forum Jaguar pour glaner des détails sur l'entretien de ma voiture ou poser une question aux membres les plus aguerris. Mes questions concernent davantage le changement des essuie-glaces que celui de la chaîne secondaire de distribution ; néanmoins, je furète un peu au hasard sur des sujets plus pointus, pour mieux me rendre compte de l'étendue de mon ignorance mécanique.

Je suis souvent émerveillé par la poésie du langage technique de certains. On trouve, par exemple, à la 32<sup>ème</sup> page d'un sujet lancé par un membre à propos d'un possible défaut sur les joints de queue de soupapes de la voiture qu'il vient d'acheter, la réponse suivante : « L'obstruction totale du restricteur de reniflard de charge partielle sur le 4,2L s.c. des X100 phase 3 est un problème bien connu des membres du forum ». Evidemment !! Il y a vraiment des gars qui ne suivent pas les discussions ou n'ont pas de mémoire...

Comme me le faisait remarquer un ami, j'aurais dû ajouter qu'avant de déboucher le restricteur de reniflard de charge partielle, il importait de veiller à ce que le cunifleur du marsifloin hydraulique soit bien ajusté, pour éviter d'endommager la tiroufflette du berzingueur de lubrification. Mais ce genre de remarque, qui aurait inmanquablement été suivie de commentaires avisés sur les détails de conception du biglotron du regretté Pierre Dac, aurait sans doute braqué les gardiens de l'orthodoxie, les grincheux qui ne supportent pas qu'on transforme des conversations sérieuses en parties de rigolade, mêlant sauts du coq à l'âne, 'private jokes' et considérations parodiques.

## Un abri anti-alcoolémie

Quand j'ai acheté ma voiture, je n'avais pas d'endroit où la mettre à l'abri. Mon garage est trop encombré pour y loger une voiture aussi massive. J'ai cherché à louer un garage près de chez moi, mais j'ai fait chou-blanc. Alors j'ai acheté en Angleterre une bâche sur-mesure, conçue dans un matériau respirant mais étanche. Elle est de très bonne qualité : la voiture est protégée de la pluie, la bâche évacue bien la condensation et le matériaux est suffisamment doux pour éviter de poncer la carrosserie quand il y a du vent... Mais je ne peux pas bâcher et débâcher à chaque fois que je vais faire un tour, et, quand la voiture se salit ou qu'il pleut, je ne veux pas la bâcher sans l'avoir nettoyée et séchée, sauf à me retrouver avec une bâche sale et humide dedans.

J'ai donc envisagé de mettre un abri à voiture quelque part autour de ma maison. Pas facile. J'ai finalement pensé à l'installer le long de mon garage, en faisant passer la voiture sur la pelouse... J'ai d'abord fait couler une belle dalle de 6 x 3m : une couche de polyane bien épais, des ferrailles de bunker, et 15 cm de béton généreusement dosé en ciment. Ca ne bougera jamais. Ensuite, j'ai arraché le gazon et enlevé 5 cm de terre sur le chemin qui mène à l'abri. J'ai tassé et j'ai posé des dalles en plastique ajourées qui permettent le passage d'un véhicule. Ca se monte comme un jeu de construction ; il faut calculer un peu pour en acheter le bon nombre, mais sinon c'est facile. J'ai remis de la terre, puis planté du gazon quand il s'est mis à pleuvoir en septembre, pour ne pas avoir à arroser. Ca a poussé comme des champignons dans une douche de camping : on ne voit absolument plus les dalles et on peut faire passer un camion. L'herbe ne s'abîme pas si l'on prend soin de ne pas remplir complètement les interstices des dalles avec de la terre ; de cette façon, la voiture roule sur le plastique et n'écrase pas la tige des plantes, mais juste la tête. On peut circuler aussi souvent qu'on veut sans que ça se déplume.

Puis je me suis mis en chasse d'un abri. J'en ai trouvé un sur internet qui avait les bonnes dimensions et me semblait solide. C'est fabriqué en Allemagne. Du beau matériel : de l'aluminium laqué blanc généreusement dimensionné, des panneaux translucides qui m'ont l'air solides, de la visserie inox. La notice de montage fait 10 pages, et se présente sous la forme d'un joli cahier A4 imprimé sur du papier glacé très épais, avec une couverture en plastique. Là encore, un truc bien pensé, qu'on peut consulter sur le chantier sans qu'il ne s'envole à la première bourrasque ou ne tombe en miette en cas d'averse, et dont la lecture ne nécessite pas une loupe.

Manque de bol, cette notice est en allemand. Après plusieurs mails infructueux au service clientèle du fabricant pour m'enquérir d'une version anglaise ou française de la notice, j'ai entrepris sa lecture. C'est l'antithèse d'une notice Ikea, où les rédacteurs se débrouillent pour ne rien écrire afin de n'avoir pas à le faire en 50 langues, et se

contentent de schémas bien pensés. Là, il n'y en a aucun : juste des photos noir et blanc où l'on ne voit rien (tous les éléments de la structure sont blancs et se ressemblent) et 10 pages de texte dense, avec 10% de mots de plus de 23 lettres.

Certes, j'ai étudié l'allemand pendant dix ans à l'école primaire, au collège et au lycée. Mais j'étais mauvais dans cette discipline, et mes notions résiduelles sont d'une utilité limitée tant le propos est technique. Nos amis Allemands semblent prendre un plaisir tout particulier à décrire de manière très complexe et ésotérique ce qui est en réalité simple, et à donner toutes sortes de précisions amphigouriques sur les risques qu'encourt le propriétaire de l'abri s'il néglige de le fixer au sol avec une visserie suffisamment solide et adaptée à la nature du support, ou s'il ne suit pas les préconisations du fabricant quant au montage des éléments de toiture.

Heureusement, j'ai trouvé un fichier PDF de la notice sur internet. Patiemment, j'ai fait des copier/coller du texte allemand dans un traducteur automatique, et j'ai obtenu six pleines pages A4 d'explications en français. J'ai compris l'essentiel, même si ça parlait un peu comme Maître Yoda : « Du caractère parallèle des poutres centrales vous assurer il faudra » ; « Un bon vissage des mâts verticaux effectuer vous devrez » ; « Le bord du chevauchement fin bande / plaque avec du silicone sceller il faut pour l'eau de pénétrer empêcher ».

La notice indiquait en rouge : « Für die Montage werden in der Regel 3 handwerklich geschickte Personen benötigt ». Cela veut dire, pour ceux qui ont fait anglais / espagnol, qu'il faut être trois bricoleurs dégourdis pour monter la structure, qui fait quand même 6 x 3 m et doit peser 200 kg. Comme j'étais seul, je me suis débrouillé, avec des échelles et des cordes. J'ai toutefois fait tomber la structure principale deux fois avant d'arriver à la fixer ; ça a fait tellement de bruit qu'un voisin, qui habite à trois maisons de chez moi, est venu voir si des cambrioleurs n'avaient pas attaqué mes baies vitrées à la voiture-bélier... Rassuré, il est reparti, sans me proposer son aide quand j'ai entrepris de redresser la construction. Sympa, mais pas maso.

J'ai néanmoins réussi à tout monter sans aide et sans autre souci. J'étais anxieux pour l'installation du dernier panneau de la toiture : allait-il entrer ou pas dans son logement ? Eh bien, c'est tombé pile-poil. Les Allemands trichent un peu sur les émissions polluantes de leurs bagnoles, se fichent pas mal des compétences linguistiques de leurs clients étrangers, mais ils savent prendre des cotes et s'y tenir.

Pour une fois dans un bricolage de cette ampleur, j'ai eu tout bon dès le premier coup. J'ai fait bien attention à vérifier la verticalité et l'horizontalité de tous les éléments, mais j'ai pensé à laisser la pente adéquate pour assurer l'écoulement des eaux pluviales. Enfin, j'ai aussi songé à décaler le poteau central de manière à pouvoir ouvrir ma portière ; si je l'avais mis là où c'était prévu, je ne pouvais plus sortir de mon engin. M'extirper côté passager exige des qualités de contorsionniste que je n'ai plus.

Reste le problème de la manœuvre pour se garer. Pour cela, il faut d'abord monter sur le gazon, qui forme une petite butte ; contourner un poteau en maçonnerie ; re-braquer

immédiatement dans l'autre sens ; éviter d'emporter l'abri ou de racler le mur extérieur du garage ; s'arrêter au bon endroit pour ne pas cogner la portière dans le poteau du milieu. Pour s'en aller, c'est pire : la visibilité arrière n'est pas le fort des coupés Jaguar, et les axes de braquage font qu'il est difficile de se remettre dans la bonne trajectoire. En outre, si l'on va trop vite et que l'herbe est mouillée, il y a de bonnes chances de dérapier, malgré la présence des dalles en plastique – ou, plutôt, à cause d'elles. Garer la voiture demande donc du doigté ; la sortir, une certaine habitude et beaucoup d'attention.

Ca pourrait sembler ennuyeux, mais ça crée un petit rituel qui me plaît. Et ça présente deux avantages supplémentaires.

En premier lieu, il y a de bonnes chances qu'un potentiel voleur emplafonne la voiture en essayant de la sortir. Toutes les conditions réunies pour cela : la manœuvre est fondamentalement complexe ; il ferait probablement nuit ; le malfaiteur n'aurait pas l'habitude du véhicule ; et il serait a priori fébrile. Certes, la perspective de voir ma belle voiture encastrée dans le mur du garage ne me réjouit pas, mais l'idée qu'elle soit difficile à faucher est réconfortante. Et si j'ai affaire à un détrousseur méticuleux et prudent, il va rester tellement longtemps à reculer et à manœuvrer dans le nuage de gaz d'échappement de la voiture, qu'il mourra intoxiqué au monoxyde de carbone...

Ensuite, cette difficulté me dissuade foncièrement de conduire ma Jaguar après avoir bu un coup. Je fais, bien entendu, très attention à ça : la maréchaussée est sans pitié, je redoute toujours de créer un accident et j'ai d'autres projets que de passer deux ans en prison si par malheur un cycliste venait à finir sous mes Goodyear un soir d'abus. Il m'est toutefois déjà arrivé de prendre le volant après deux ou trois verres, et de me surprendre à trouver ma lymphatique Toyota plus joueuse qu'à son habitude. Heureusement, avec cette voiture, ça ne va jamais loin compte tenu de son absence d'aptitude à la conduite sportive. Mais avec mon XKR, ça serait tout autre chose. Si l'on canalise mal son enthousiasme et que la route est gravillonnée ou humide, on a vite fait de se retrouver dans le décor. Avec mon abri biscornu, le problème est réglé : sortir ou garer la voiture si l'on n'est pas en pleine possession de ses moyens est un projet très aléatoire. Il n'y a donc aucun risque que je propose un jour à un copain d'aller faire un tour après l'apéro, ou que je choisisse de prendre mon beau félin quand je vais dîner à un endroit où le vin promet d'être bon.